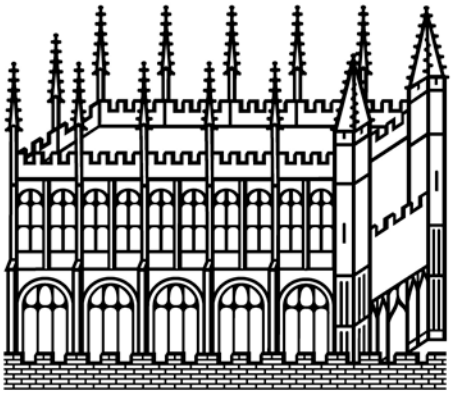


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

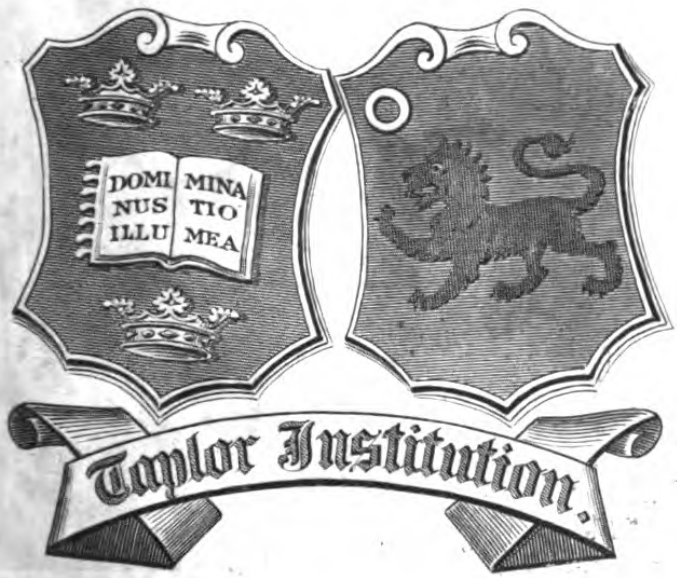
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Librairie Ancienne et Moderne
H. DAUTHON
8. Rue des Beaux-Arts
PARIS (6e)
Achat & Vente de Livres
1925
Envoi du catalogue sur demande

73 a 19 (7.a)



50
4 fol.

73 a 19 (Fuel Add.)

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
Comédien du Roy.

TOME I.

Labbé Dufoulier

A PARIS;

Chez
La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoise, à l'Image S. Loüis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit passage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 - JAN. 1927
OF OXFORD

PIECES

Contenuës en ce premier Volume.

LA RUE MERCIERE.

LA FEMME FILLE ET VEUVE.

L'AMOUR DIABLE.

LA FOIRE SAINT LAURENT.

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE.

L'E'PREUVE RE'CIPROQUE.

LA ME'TAMORPHOSE AMOUREUSE.

LA RUE MERCIERE, OU LES MARIS DUPEZ.

COMEDIE.

Répréſentée à Lyon en 1694.

PREFACE.

JE n'aurois jamais ſongé a faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait celles de la *Répetition de Theſée* & de *la Fille Précepteur*, que notre Troupe a répréſentées ci-devant, ſi le Titre ſpécieux de *la Ruë Merciere*, n'eût donné envie à un chacun d'en avoir la copie. Pluſieurs perſonnes ſe ſont gendarmez à ſes prémieres repréſentations, s'imaginant qu'on avoit voulu les joüer publiquement; cependant en la compoſant je n'ai point eu deſſein d'y peindre perſonne. Mais comme les avantures que j'y ai miſes, ſont fort communes dans le monde, il étoit preſque impoſſible qu'elles n'euſſent quelque rapport avec quelques-unes arrivées en cette Ville. Certaines perſonnes l'ont voulu critiquer, mais ils y auroient perdu leur tems; car je ſuis perſuadé qu'elle n'en vaut pas la peine.

ACTEURS.

MOnſieur HARPIN, Marchand de dentelle.

Mr. CORNARDET, Marchand de rubans.

ELIANE, Femme de Mr. Harpin.

ANGELIQUE, Femme de Mr. Cornardet.

ISABELLE, Fille de Mr. Harpin.

LISIMON, Amant d'Iſabelle.

LE MARQUIS, Gaſcon.

LISETTE, Suivante d'Iſabelle.

La ſcene eſt à Lyon, dans la ruë Merciere.

LA RUE MERCIERE OU LES MARIS DUPEZ. *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

M. HARPIN, M. CORNARDET.

M. HARPIN.

SI nous ſommes cocus, nous en voyons bien d'autres,
Leurs femmes ne ſont pas meilleures que les nôtres.

M. CORNARDET.

Ah! pour la vôtre, bon; mais j'engage ma foi,

Que la mienne jamais n'aima d'autre que moi.

M. HARPIN.

Quoi ! parce qu'elle eſt douce & paroît indolente,
Croyez-vous qu'en intrigue elle ſoit ignorante ?
Et que ſes yeux baiſſez, qu'elle affecte mourans,
Des dangers de l'Hymen vous ſoient de ſûrs garans ;
Non, non, dans ce quartier les femmes, cher Compere,
Auſſi-bien qu'autre part, ne ſe deffendent guere.
Quand au quart des maris on garderoit la foi,
Nous ne ſerions compris dans ce quart, vous ni moi.

M. CORNARDET.

Vous m'avoüerez auſſi que quand on eſt marchande.

M. HARPIN.

On ne doit vendre rien que ce qu'il faut qu'on vende ;
Mais ce n'eſt plus la mode, & le mari ſouvent
De ſon honneur vendu va recevoir l'argent.

M. CORNARDET.

L'hyver, les Officiers s'en viennent chez nous fondre,
Il faut les écouter.

M. HARPIN.

Oüi, mais ne rien répondre,
Qui répond paye. Enfin je n'ai que trop vêcu,
Pour ſçavoir comme on fait à Lyon un cocu.

M. CORNARDET.

Quoique vous me diſiez, je croi ma femme ſage ;

Et la grande pudeur qu'on voit ſur ſon viſage,
D'en rien appréhender m'ôte tout le ſujet.
Mais vous, Monſieur Harpin....

M. HARPIN.

Hé ! Monſieur Cornardet,
Sçachez que j'aime mieux de ces femmes galantes,
Qui diſent de bons mots, qui ſont toûjours riantes,
Qui ſans aucun ſcrupule & ſans s'effaroucher
Ecoutent l'équivoque, & loin de s'en fâcher,
Y répondent ſouvent, & même avec fineſſe,
Que celle qu'un ſeul mot, un regard, un rien bleſſe,
Qui d'un conte plaiſant faiſant d'abord fracas,
Veulent trouver du mal où l'on n'en penſe pas.

M. CORNARDET.

Qu'entendez-vous par-là ?

M. HARPIN.

J'entens que ces derniéres,
Se laiſſent plûtôt prendre encor que les premiéres,
Que votre femme étant de ce nombre, je croi,
Que vous êtes encor plûtôt cocu que moi.

M. CORNARDET.

Et moi, je vous ſoutiens....

M. HARPIN.

Mon Dieu, point de colere,
Il faut tout doucement éclairer ce myſtere,
Et ne pas faire enfin comme ces ans paſſez,
Fit un de nos voiſins, que bien vous connoiſſez,
Qui malgré qu'on en eût, voulut par ſon caprice

Etre averé cocu par Arrêt de Juſtice ;
Et même dans Lyon, de l'un à l'autre bout,
Voulut qu'on publiât ſon déshonneur par tout,
Il en fut pour ſes frais. Mais laiſſons la ſatyre,
Tout le monde en ſçait plus que je n'en pourrois dire.
Venons à notre fait. Ces diables d'Officiers
A faire des cocus ſont toûjours des premiers.
Votre femme ſur tout en paroit entêtée,
Et la mienne, je crois, n'en eſt pas moins tentée.

M. CORNARDET.

Quel eſt votre deſſein ?

M. HARPIN.

D'aller chez les Fripiers
Loüer dès-à-preſent des habits d'Officiers ;
Nous aurons tous les deux, & je me l'imagine,
Avec de tels habits aſſez mauvaiſe mine ;
Mais qu'y faire ? Il faudra réparer par argent
Le mauvais air. Allons ſans perdre un ſeul moment ;
Et revenons chez nous avec cet équipage.
Quitte pour differer d'un jour notre voyage.

M. CORNARDET.

Allons, Compere, allons, & feignant de partir
De notre honneur douteux venons nous éclaircir.

SCENE II.

ELIANTE, ANGELIQUE,

ELIANTE.

NOs maris ſont partis, nous n'avons plus à craindre,
Il ne faut deſormais nullement nous contraindre ;
Nous avons trop languis pendant leur long ſéjour,
Il faut nous divertir juſques à leur retour.

ANGELIQUE.

Avons-nous bien du tems.

ELIANTE.

Nous avons la ſemaine.

ANGELIQUE.

Que tu vas réjoüir par-là ton Capitaine !

ELIANTE.

Et toi ton Avocat !

ANGELIQUE.

Bon ; je ne le vois plus,
J'aime la nouveauté.

ELIANTE.

Quoi ! les nouveaux venus....

ANGELIQUE.

Succedent aux anciens.

ELIANTE.

Le joli caractere !
Je ſuis bien plus conſtante, & ſuis bien moins le-
gere :
Hors cinq ou ſix Amans que je veux m'arréter,
J'ai fait vœu deſormais de n'en plus écouter.

ANGELIQUE.

Tu te contrains beaucoup, & c'eſt bien peu de choſe
Que cinq ou ſix amans.

ELIANTE.

C'eſt de peur qu'on ne cauſe,
Quoique nous ne penſions ni l'une ni l'autre à mal,
Ton époux eſt jaloux & le mien eſt brutal.
Il apprit l'autre jour que malgré ſa défenſe
J'étois avec Liſandre, il vint en diligence ;
Dedans le Charbonnier nous fûmes nous cacher.
Il nous trouva ; d'abord il penſa ſe fâcher.

ANGELIQUE.

Bon ! tout cela n'eſt rien ; le mien me deſeſpere,
Un rien preſque ſuffit pour le mettre en colere ;
Juſques-là l'autre jour qu'il faiſoit le jaloux,
Pour avoir une nuit découché de chez nous.
J'étois au Bal, lui dis-je.

ELIANTE.

Hé fi ! c'eſt une honte.
Eſt-ce qu'à nos maris nous devons rendre compte ?
Eſt-ce à preſent la mode, au moins en ce pays ?

ANGELIQUE.

Oh ça, pour un moment laiſſons là nos maris ;
Auſſi-bien j'apperçois venir quelque pratique,
C'eſt un de tes amans, rentrons dans ta Boutique.

SCENE III.

LE MARQUIS, LISIMON.

LE MARQUIS.

EST-ce là ce quartier dont on fait tant de bruit ?
Où tous les Officiers....

LISIMON.

Vous êtes mal inſtruit.
Sçachez que cette ruë en butte à la ſatyre
Par le nombre de gens que ſon commerce attire,
N'eſt pas aſſûrément telle que vous penſez,
Je crois depuis deux ans m'en être inſtruit aſſez.
Apprenez qu'on y garde autant de retenuë,
Qu'on y vit auſſi-bien que dans toute autre ruë.

LE MARQUIS.

De mes amis pourtant m'en ont fait un rapport...

LISIMON.

Et qui ? Des fanfarons, qui faiſant leur effort
Auprès d'une Marchande, & la trouvant rebelle,
Vont par tout ſe vanter d'avoir triomphé d'elle.

Encore un coup, Marquis, on s'eſt mocqué de toi.

LE MARQUIS.

Je veux le croire ainſi ; mais on m'a dit à moi,
Que Marchande de drap, Gantiere, Rubaniere,
Marchande de dentelles, & Guimpiere & Lingere,
Souvent il s'en trouvoit de ces Marchandes-là,
Qui, quand on les preſſoit.... enfin, *& cætera.*

LISIMON.

Je ne comprends donc pas comment cela doit être,
Je puis à dire vrai ne m'y pas bien connoître ;
Mais je puis bien ici, Marquis, le declarer,
Qu'après avoir été deux ans à ſoupirer,
Près de cette Marchande, encor que je lui plaiſe....

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes diſcret, j'en ſuis parbleu bien aiſe.
Cette Marchande donc ne vous a pas voulu.

LISIMON.

Il eſt ſi vrai, qu'enfin je me ſuis réſolu
A l'épouſer.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tu me la donnes belle ;
Tu veux donc devenir un Marchand de dentelle !

LISIMON.

Pourquoi non ? j'en connois même dans ce quartier,
Que s'ils ne s'étoient point mélez d'autre métier,
N'en auroient que mieux fait.

LE MARQUIS.

Je ſçais qui tu veux dire ;

Mais tu me viens conter qu'à Lyon on ſoupire
Des deux ans ſans rien faire & ſans avancer rien.

LISIMON.

Voilà quel eſt mon ſort, juge à preſent du tien.

LE MARQUIS.

Selon toi dans Lyon toute fille eſt pucelle.

LISIMON.

La peſte, que nenny ; je ſçai qu'il en eſt telle,
Et ſans ſortir d'ici, qui me démentiroit.

LE MARQUIS.

A parler autrement chacun te railleroit.
Mais raiſonnons un peu ſur ton beau mariage,
Tu me diſois tantôt que celle qui t'engage
Avoit un mari qui....

LISIMON.

Tu ne me comprends pas:
Celle en qui j'ai trouvé tant de charmans appas,
A pour notre malheur certaine belle-mere,
Coquette, & qui d'abord fulmine de colere,
Auſſi-tôt qu'à ſa fille elle voit quelque amant ;
De ſorte que pour voir la fille librement,
Il faut aimer la mere, ou tout au moins le feindre,
Et c'eſt à quoi deux ans il m'a fallu contraindre.

LE MARQUIS.

La belle-mere a-t-elle encor quelque agrément ?
Eſt-elle jeune ?

LISIMON,

Oüi.

LE MARQUIS.

Belle ?

LISIMON.

Paſſablement.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'eſprit ?

LISIMON.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

C'eſt mon affaire.

LISIMON.

Comment ?

LE MARQUIS.

C'eſt que je veux devenir ton beau-pere.

LISIMON.

Il n'en eſt pas beſoin ; ſi tu veux en conter,
Celle qui vient à nous pourra te contenter,
C'eſt ſa voiſine. Adieu, j'apperçois Iſabelle.

LE MARQUIS.

Je vais tout doucement m'inſinuer près d'elle

LISIMON.

Il faudra l'aborder avec un compliment.

LE MARQUIS.

Je ferai connoiſſance aſſez adroitement.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE vous aime, ma chere, ou le diable m'emporte.
Et je n'ai reſſenti jamais d'ardeur ſi forte.
Je ne puis reſiſter à vos divins appas.

ANGELIQUE.

Ce diſcours me ſurprend, ne vous connoiſſant pas;
Mais comme votre abord marque un homme ſincere,
Tout ce que vous direz ne me pourra déplaire.

LE MARQUIS.

On dit que vous avez un brutal de mari,
Qui quand on vient chez vous, fait le charivari.

ANGELIQUE.

Il eſt à la campagne.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'il y demeure.

ANGELIQUE.

Je croi qu'il y ſera long-tems.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Quand il eſt à Lyon, vraiment je n'oſe pas
Sans ſa permiſſion faire le moindre pas.
Je ne vais nulle part qu'il ne ſoit à ma ſuite ;
Mais quand il eſt abſent auſſi-tôt j'en profite.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi, dites-moi, vous marier ſi mal ?

ANGELIQUE.

Je vis bien, l'épouſant, que c'étoit un brutal ;
Mais commemes parens vantoient fort ſes richeſſes,
Quoique je ne ſentiſſe au fond nulles tendreſſes,
Qu'il parût mal bâti, ridicule á mes yeux,
Je dis, prenons toûjours, c'eſt en attendant mieux.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISIMON, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE.

LISIMON.

HE quoi donc ! vous avez déja fait connoiſſance ?

LE MARQUIS.

C'eſt bien moi, qui jamais trouve de réſiſtance ;
De cent, c'eſt celle en qui j'en ai trouvé le plus ;
Je ne m'arrête point aux diſcours ſuperflus.

SCENE VI.

LISIMON, LE MARQUIS, ANGELIQUE, ELIANTE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUel deſſein auroient-ils ? Je voudrois le ſçavoir.

ANGELIQUE.

Moi, je m'en doute aſſez ; ils veulent venir voir
Comme ils ſeront reçûs dedans cet équipage.

ELIANTE.

Ah, ſi c'étoit cela, pour leur donner ombrage,
J'imagine un moyen qui nous réuſſiroit.

LISIMON.

Quel moyen, s'il vous plaît ?

ELIANTE.

Hé ! mais.... c'eſt qu'il faudroit
Nous envoyer chercher vos habits tout-à-l'heure.

LE MARQUIS.

La choſe eſt fort facile, ici près je demeure ;
Vous les aurez avoir dans ce même moment *Il ſort.*

ANGELIQUE.

Le Carnaval permet un tel déguiſement,

Et c'eſt ce qui pourra, s'ils découvrent la ruſe ;
Nous ſervir auprès d'eux d'une valable excuſe.

ELIANTE.

Montons donc promptement, pour nous déshabiller.
Toi Liſette, ſur tout garde de babiller.

SCENE VII.

LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

JE reſpire à la fin, ma charmante Iſabelle ;
Jamais occaſion ne fut pour nous ſi belle.
Enfin c'eſt en ce jour qu'il me faut éclater,
Mon amour plus long-tems n'y ſçauroit réſiſter.
Il faut qu'un nœud charmant pour jamais nous enchaine.
Hélas ! ſi vous ſçaviez quelle cruelle peine,
Voir d'un côté l'objet qui nous a ſçû charmer,
N'oſer ouvertement lui parler ni l'aimer ;
Et d'un autre côté voir une Belle-mere
Par ſes contorſions s'efforcer de nous plaire,
Qui malgré nous, nous tire un aveu plein de fard
Où le cœur ni l'amour n'eurent jamais de part ;
Enfin qui nous fatigue à force de careſſes,

Et nous veut malgré nous arracher nos tendreſſes :
Voilà, belle Iſabelle, en quel affreux tourment
Languit depuis long-tems un malheureux Amant.

ISABELLE.

Croyez-vous, Liſimon, être le ſeul à plaindre ?
Ne dois-je pas auſſi comme vous me contraindre ?
Ma mere eſt ma Rivale, elle reçoit vos vœux,
Je ne puis faire un pas ſans vous trouver tous deux ;
J'entens tous vos diſcours, je vois votre tendreſſe,
Même le plus ſouvent, j'en ſens quelque triſteſſe ;
Mais pour m'en conſoler, je me flate & je crois
Que tous ces doux propos ne s'adreſſent qu'à moi.

LISIMON.

Ah ! vous le pouvez croire ; & parmi ces contraintes
Je ſens à tout moment de mortelles atteintes.

LISETTE.

Briſons là, s'il vous plait, finiſſons vos regrets ;
Vous ſerez aujourd'hui tous les deux ſatisfaits.
Eſt-ce que vous doutez que Monſieur votre Pere,
Irrité du projet de votre Belle-mere,
Contre elle tout d'abord ne ſe mette en courroux ?
Comme depuis deux ans Monſieur l'en rend jaloux ?
Pour ne lui plus laiſſer aucun ſujet d'ombrage
Il lui demandera ſa fille en mariage.

ISABELLE.

Liſette va bien vite.

LISETTE.

Et vous bien lentement :
Si jamais je ſuis grande, & que j'aye un amant ;
Vous imaginez-vous, pour peu qu'il ſoit fidele,
Qu'il ait bien long-tems lieu de m'appeller cruelle ?
Ah ! que non. De l'humeur dont déja je me ſens,
Il ne languira pas avec moi bien long-tems.
Je ſçai ſur ce ſujet de certaines paroles,
Où l'on a fait un air ; elles ſont aſſez droles.
Et ſi vous voulez bien un moment m'écouter,
Pour vous dés-ennuyer je vais vous les chanter.

CHANSON.

Un jour dans les tranſports d'une vive tendreſſe,
Un Amant dit à ſa Maitreſſe.
Pourquoi m'avez-vous fait ſi long tems demander
Ce que vous vouliez m'accorder ?
Elle lui répondit. J'ai feint de m'en deffendre,
Mais je ne ſerai plus ſi ſotte à l'avenir,
On refuſe ſouvent de prendre,
Ce qu'on voudroit déja tenir.

ISABELLE.

Liſette laiſſons-là toutes ces bagatelles :
Voici nôtre Marquis.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISIMON, ISABELLE, LISETTE.

LE MARQUIS, *faiſant apporter deux habits.*

HE bien ! où ſont ces belles ?
Elles auront de quoi s'habiller comme il faut.

ISABELLE.

Pour leur aider, Liſette, il faut monter là-haut.

SCENE IX.

LE MARQUIS. LISIMON.

LE MARQUIS.

NOus autres, demeurons ; & ſi tu veux bien rire,
Nous attendrons ici ces maſques de ſatyre.

LISIMON.

Les voici, parle bas.

LE MARQUIS.

Il faut les accoſter ;
Il n'eſt pas encor tems de les laiſſer monter.

SCENE X.

LE MARQUIS, LISIMON, M. HARPIN, & M. CORNARDET, *tous deux ridiculement traveſtis en Officiers.*

LE MARQUIS *aprés les avoir ſaluez.*

APparemment, Meſſieurs, vous êtes au ſervice.

M. CORNARDET *en Officier*

Oüi, Monſieur, nous ſervons.....

LE MARQUIS.

Où donc ? dans la Milice ?

M. HARPIN *en Officier.*

Oüi, je ſuis Colonel, & Monſieur Lieutenant.

LE MARQUIS *ôtant ſon Chapeau.*

Colonel ! ah, Monſieur, & de quel Régiment ?

M. HARPIN *en Officier.*

Hé..... de mon Régiment ?

LISIMON.

Cela s'en va ſans dire.

LE MARQUIS *à Liſimon bas.*

Déja cet entretien me fait pâmer de rire.

M. HARPIN, *Bas à M. Cornardet.*

Je ne ſçais où j'en ſuis.

LISIMON.

Mais, Monſieur, pourroit-on
De votre Régiment vous demander le nom?

M. HARPIN *embaraſſé.*

A vous dire le vrai ... je ne ſuis pas un homme,
Qui s'arrête beaucoup .... à ſçavoir comme on nomme
Mon Régiment.

LISIMON *montrant M. Cornardet.*

Monſieur peut-être le ſçaura.

M. HARPIN *en Officier.*

Ah! ſi mon Lieutenant le ſçait, il le dira.

M. CORNARDET *en Officier.*

Si même un Colonel ne peut vous en inſtruire,
Comment un Lieutenant pourra-t-il vous le dire,
C'eſt pourquoi, croyez-moi, finiſſons l'entretien.

M. HARPIN, *après avoir rêvé.*

A Lyon, dites-moi, ſe divertit-on bien?

LE MARQUIS.

On ne peut mieux, ſur tout pour la galanterie.

M. HARPIN *en Officier.*

Pour cela, je le ſçais, dites-moi, je vous prie,
Pourroit-on point ſçavoir quelles ſont vos amours?

LE MARQUIS.

Oh, quant à moi, ma foi je change tous les jours.

M. HARPIN *en Officier à Liſimon.*

Ne marchandez-vous point ſouvent quelque dentelle
Chez cette Belle-là.
montrant la boutique de ſa femme à Liſimon.

LISIMON.

Vous coucherez chez elle,
Ce ſoir, ſi vous voulez.

M. HARPIN *en Officier à part.*

Parbleu, je le crois bien,
Puiſque c'eſt ma maiſon.

LISIMON.

Vous ne répondez rien.

M. HARPIN *en Officier.*

Je n'en penſe pas moins.

M. CORNARDET *en Officier en montrant auſſi la Boutique de ſa femme au Marquis.*

Et cette Rubaniere,
Dites-moi, s'il vous plaît, n'eſt-elle pas plus fière?

LE MARQUIS.

Non pour vous le prouver, je vous fais de bon cœur
La même offre qui vient d'être faite à Monſieur;
Entre les Officiers cela ſe fait ſans honte.

M. HARPIN *en Officier.*

Fort-bien, nous en avons tous deux pour notre compte,

LE MARQUIS, *rentrant dans la boutique avec Liſimon.*

C'eſt ſans adieu, Meſſieurs, nous nous verrons tantôt.

M. HARPIN *en Officier.*

Parbleu, gaillardement ils vont monter là-haut.

SCENE

SCENE XI.

M. HARPIN, M. CORNARDET, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

LIſette vient à nous, qui peut nous reconnoître ;
Feignons pour l'abuſer.

LISETTE. *à part.*

Bon, voici notre Maître.

M. CORNARDET *en Officier.*

Dis-moi, ma chere enfant, ſçais-tu qui loge là ?

LISETTE

Hé pourquoi, s'il vous plaît, demandez-vous cela ?
Eſt-ce que vous voulez acheter des dentelles ?
Si vous en ſouhaitez, nous en avons de belles.
Mais je vois à votre air que loin d'en acheter,
Vous n'y voulez entrer que pour y caqueter ;
Le champ vous eſt ouvert, entrez ſans vous contraindre,
Les Maris n'y ſont pas, vous n'avez rien à craindre.

M. HARPIN.

Hé ! quand ils y ſeroient, que feroient-ils ?

LISETTE.

Bon, rien;
Car ce ſont des bénêts, je les connois fort bien.
Ils peuvent s'aſſurer que ſi jétois leur femme,
Ils ſeroient en effet ce qu'ils craignent dans l'ame.

M. HARPIN *en Officier.*

Le ſont-ils, qu'en crois-tu ?

LISETTE.

Je n'en répondrai pas;
Mais quand cela ſeroit, cela ſe dit tout bas.
Et c'eſt ce qui les peut conſoler dans leur peine.
Auſſi bien nous avons une demi-douzaine
De Voiſines, de qui l'eſprit eſt médiſant,
Et donne un coup de langue à chacun en paſſant.
Depuis un certain tems, voulant paſſer pour prudes,
(Sans l'être cependant,) elles ſont leurs études
A s'inſtruire de tout, à parler d'un chacun,
Et dans leur médiſance à n'épargner pas un.

M. HARPIN *en Officier.*

Nous avons bien beſoin de toutes ces fadaiſes,
Laiſſe-là ce diſcours; mais nous ſerions bien-aiſes
Que tu nous fiſſe entrer un moment là-dedans.

LISETTE.

Monſieur, j'y fais entrer tous les honnêtes gens.

M. HARPIN *en Officier.*

Donnons-lui quelque choſe avant de voir ces Dames.

M. CORNARDET, *bas à Harpin.*

Quoi ! donner de l'argent pour aller voir nos femmes ?

M. HARPIN *en Officier, bas à Cornardet.*

Hé morbleu ! taiſez-vous, rien ne ſera perdu,
Et plus cher qu'au marché tout nous ſera rendu.

LISETTE.

Montez donc ſans façon. (*à part.*) Pour moi je me retire,
Je ne pourrois reſter ſans m'empêcher de rire.

SCENE XII.

ELIANTE & ANGELIQUE *en Cavaliers.* M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.*

ANGELIQUE *en Officier, faiſant ſortir M. Harpin & M. Cornardet.*

COmment, morbleu ! Meſſieurs, que cherchez-vous icy ?

M. HARPIN *en Officier, & tremblant de peur.*

Hé, vous mêmes ! Meſſieurs, qui cherchez vous auſſi ?

ANGELIQUE *en Officier, mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Ce que nous y cherchons ? par la mort, par la ventre,
Ce que nous y cherchons ?

M. CORNARDET *en Officier.*

La peſte

M. HARPIN.

Comment diantre !

ELIANTE *en Officier à Angelique.*

Mon ami, ces Meſſieurs ſont tous deux gens de cœur
Leur mine le fait voir ; il faut avec douceur
S'expliquer avec eux.

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien donc, je m'explique ;
à Cornardet ſon mary.
Si vous entrez jamais dedans cette boutique.....,

ELIANTE *en Officier à Harpin ſon mary.*

Et vous dans celle-ci....

M. HARPIN *en Officier.*

Mais ſi....

ANGELIQUE *en Officier.*

Point de raiſon,
Voyez ſi le parti vous accommode ou non.

M. CORNARDET *en Officier.*

Quant à moi nullement

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé bien, il faut ſe battre.
Heureuſement icy nous nous trouvons tous quatre.

M. HARPIN *en Officier.*

Quel diable de bonheur ?

ELIANTE *en Officier.*

N'eſt-ce pas être heureux,
Ayant un differend, d'être deux contre deux ?
Monſieur eſt mon rival, & Monſieur eſt le vôtre,
Il entretiendra l'un, moi j'entretiendrai l'autre.

M. HARPIN *en Officier.*

Monſieur, je n'aime point ces ſortes d'entretiens,
Pourroit-on point trouver quelques plus doux moyens ?

ANGELIQUE *en Officier.*

Non, non, il faut ſe battre, ou nous quitter la place.

M. CORNARDET *en Officier.*

Je ne pourrai jamais, quelque effort que je faſſe,
M'empêcher de rentrer dedans cette maiſon.

M. HARPIN *en Officier à Cornardet.*

Conſultons entre nous pour leur rendre raiſon.

M. CORNARDET *en Officier, bas à Harpin.*

Hé bien, te ſens-tu point un peu de hardieſſe ?

M. HARPIN *bas à Cornardet.*

Je ne me battrois pas même pour ma maitreſſe ;
Juge ſi pour ma femme il me viendra du cœur.
(*Haut.*) Nous vous cedons, Meſſieurs, ce n'eſt pas ſans douleur.

ELIANTE *en Officier.*

Si vous y rentrez plus, vous ſçaurez qui nous ſommes.

M. HARPIN *en Officier.*

Quels petits enragez! ce ſont ne point des hommes,
Ce ſont des diables.

ELIANTE *en Officier.*

Quoi?

M. HARPIN *en Officier:*

Moi, je ne vous dis rien.
Je parlois à Monſieur.

ELIANTE *en Officier.*

Au moins ſongez y bien.

ANGELIQUE *en Officier.*

Gardez que l'un de vous entre nos pattes tombe.

ELIANTE *en Officier.*

L'homme le plus vaillant auprés de moi ſuccombe.

ANGELIQUE *en Officier.*

Jamais qui que ce ſoit n'a pû me faire peur.

ELIANTE *en Officier.*

Nul d'avec moi jamais n'eſt ſorti le vainqueur.

ANGELIQUE *en Officier à Eliante.*

Allons, mon cher, rentrons, allons revoir nos Belles,
Et tâchons d'appaiſer notre courroux près d'elles.

SCENE XIII.

M. CORNARDET & M. HARPIN, *en Officiers.*

M. HARPIN *en Officier.*

CEcy n'eſt pas mauvais ; nous devons empêcher,
Comme étant les maris, les galans d'approcher ;
Et ce ſont les galans qui veulent par menace,
Obliger les maris à leur quitter la place ;
Le tour eſt ma foi bon. Mais ils deſcendent tous,
Il eſt tems d'éclater puiſqu'ils viennent à nous.

SCENE DERNIERE

ANGELIQUE & ELIANTE *en habits de Cavaliers*, M. HARPIN & M. CORNARDET *en Officiers.* LISIMON, LE MARQUIS, ISABELLE, LISETTE.

M. HARPIN *en Officier.*

MEſſieurs, avec le tems nous nous ferons connoître.

ANGELIQUE, *en Officier.*

Vous n'êtes que des ſots, qui que vous puiſſiez être.

M. HARPIN *en Officier.*

Vous en pouvez, Meſſieurs, parler très ſçavamment,
Car ſi nous ſommes ſots, c'eſt par vous ſeuls.

ANGELIQUE *en Officier.*

Comment ?

M. HARPIN *en Officier.*

C'eſt, puiſqu'il faut ici le déclarer, que celles
Qui logent là-dedans & qui font nos querelles,
Et qui ſont cauſe enfin qu'on nous traite ſi mal,
Sont attachées à nous par le nœux conjugal,
Nous ſommes les maris.

ANGELIQUE *en Officier.*

Et nous ſommes les femmes.

M. HARPIN *en Officier, les obſervant de près.*

Les femmes ! oüi ma foi, ce ſont ces bonnes Dames.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, tous ces déguiſemens ?

ANGELIQUE *en Officier.*

Hé pourquoi, s'il vous plaît, tous ces ajuſtemens ?

M. HARPIN *en Officier.*

Nous l'avions pris exprès pour venir vous confondre.

ANGELIQUE, *en Officier.*

Et nous, nous l'avions pris pour venir vous répondre.
Pour vous faire enrager dans vos ſoupçons jaloux,
Et montrer qu'on en ſçait du moins autant que vous.

M. HARPIN *en Officier.*

Puiſque d'un ſi beau tour l'une & l'autre eſt capable,
Aprés cette hardieſſe il n'eſt pas incroyable
Que vous n'ayez été de celles que jadis,
Avecque leurs Amans furent dans un logis,
Où Meſſieurs leurs Galans les laiſſant pour étage,
Pour payer leur repas, elles mirent en gage
Une bague, un colier, un cotillon fort beau,
Ne pouvant pas avoir crédit chez Funerau. *

M. CORNARDET *en Officier.*

Morbleu ! je n'entens point la-deſſus raillerie.

* *Fameux Traiteur de Lyon.*

M. HARPIN *en Officier, montrant Liſimon & le Marquis.*

Mais que faiſoient chez vous, ces Meſſieurs, je vous prie ?

LISIMON.

Pour vous ôter ſujet de rien craindre de moi,
Je vous avoue ici qu'Iſabelle à ma foi,
Que je l'aime.

M. HARPIN *en Officier.*

Ma fille !

LISIMON.

Oüi, Monſieur, votre femme
N'étoit qu'un faux prétexte à mieux cacher ma flame.

M. HARPIN *en Officier.*

La choſe étant ainſi, quel eſt votre deſſein ?

LISIMON.

D'épouſer votre fille.

M. HARPIN *en Officier.*

Et quand, Monſieur ?

LISIMON.

Demain.

M. CORNARDET *en Officier, au Marquis en lui montrant ſa femme.*

Moi qui n'ai point de fille, à quel deſſein prés d'elle ? . .

LE MARQUIS.

Moi, je n'aime jamais que pour la bagatelle.

CORNARDET *en Officier & en colere.*

Comment donc, devant moi vous oſez l'avoüer?

LE MARQUIS.

Tu te fâches, mon cher, tu devrois m'en loüer;
Sans moi ta femme auroit vingt galants à ſa ſuite,
Mais ſachant que j'y ſuis, ils ceſſent leur pourſuite.

M. CORNARDET *en Officier, en colere.*

Vous oſez...

M. HARPIN *en Officier.*

Croyez-moi, ne vous fâchez pas tant,
Je n'ai non plus que vous ſujet d'être content.
Mais faites comme moi; ma femme eſt infidele,
Pour la faire enrager je vais faire comme elle.

M. CORNARDET *en Officier.*

Le remede eſt fort beau: de nous que dira-t-on?

M. HARPIN *en Officier.*

Que nous avons ſuivi l'uſage de Lyon.

LISETTE *chante à Cornardet.*

Jaloux de quoi te fâche-tu!
Malgré ton amoureuſe envie,
Ta femme n'a jamais pû faire qu'un Cocu,
Et n'en as-tu pas fait plus de trente en ta vie?

M. HARPIN & ANGELIQUE.

chantent enſemble à Cornardet.

Pourquoi vous mettre en courroux?

Puiſque c'eſt à Lyon la mode,
Que toute femme s'accommode
Avec ſon Epoux.
Accommodez-vous. *bis.*

M. CORNARDET *en Officier.*

Oüi, c'eſt bien dit, allons, ſuivons ce noble uſage,
Qui depuis ſi long-tems regne dans le ménage.
Soupons ce ſoir enſemble, & dès demain matin,
Aſſiſtons à la nôce, ou du moins au feſtin.

FIN

LA FEMME FILLE, ET VEUVE.

COMEDIE.

Répreſentée en 1707.

ACTEURS.

ORONTE, Pere d'Eliſe & d'Angelique.

ELISE, } Filles d'Oronte.
ANGELIQUE, }

LISIMON, Ami de Philidor & d'Oronte.

HORTENSE, Femme de Liſimon, Couſine d'Eliſe & d'Angelique.

PHILIDOR, Amant d'Eliſe.

DORANTE, Amant d'Angelique,

DARDIBRAS, Gaſcon.

FATIGNAC, Limoſin.

LISETTE, Suivante d'Hortenſe.

VALENTIN, Valet d'Oronte.

La Scene eſt à Paris, dans une Maiſon occupée par Oronte & par Liſimon.

LA FEMME, FILLE ET VEUVE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE *en deüil.*

Pourquoi me regarder, Liſette, & que veut dire....
Tu ris?

LISETTE.

Et le moyen de s'empêcher de rire?
De pleurer avec vous fut-il jamais ſaiſon?

Et quoique le grand duëil ſoit dans votre maiſon,
Loin d'y paroitre triſte ou faire la pleureuſe,
Peut-on y demeurer ſeulement ſerieuſe?
Vous inſpirez la joye aux gens les plus chagrins;
Nous ne voyons ceans que bals & que feſtins;
Cependant cet habit...

HORTENSE.

Ce n'eſt qu'un deuil de tante
Qui nous laiſſe en mourant deux mille écus de rente,
Tante de mon Epoux encore, & dont les biens....

LISETTE.

Si vous pleurez ainſi vos parens & les ſiens,
Et s'il pleure de même & les ſiens & les vôtres,
Quand l'un de vous mourra, nous en verrons bien d'autres.

HORTENSE.

La difference eſt grande, & j'aime mon Epoux.
Comment ne pas l'aimer? il eſt affable & doux,
Ni trop vieux ni trop jeune, enfin dans le bon âge.
Depuis un mois entier que je ſuis en ménage,
Avec lui m'as-tu vû le moindre differend?

LISETTE.

Aucun, & c'eſt encor ce qui plus me ſurprend.
Car de quelques vertus dont elles ſoient doüées,

Les

Les maris n'aiment point ces femmes enjoüées,
Dont les yeux ſemblent tout promettre d'un regard,
Quoique ſouvent le cœur n'y prenne aucune part,
Dont le ſouris flatteur, la paupiere aſſaſſine,
Donne à tous de l'eſpoir, & fait qu'on s'imagine...
Que ſçai-je. Moi, ma foi, ſi j'étois votre Epoux..

HORTENSE.

Juſqu'ici Liſimon n'a point paru jaloux,
Il le ſeroit à tort, en tout je le contente.
Ses *intimes amis* Philidor & Dorante,
Des pays étrangers depuis peu revenus,
Sont ceux dans mes plaiſirs qui ſe trouvent le plus.
Mais ils vont épouſer mes charmantes couſines,
Les deux filles d'Oronte.

LISETTE.

Ah! ah! nos deux voiſines?

HORTENSE.

Oüi. L'Hymen va dans peu couronner leur amour,
Puiſqu'enfin de Bourdeaux Oronte eſt de retour;
Ces deux filles & moi nous avions fait partie,
Quand chacune a ſon gré ſe verroit aſſortie,
De nous faire épouſer toutes trois même jour;
Mais comme on ne peut pas répondre de l'amour,
J'ai devancé d'un mois.

LISETTE.

On ſe laſſe d'attendre.

HORTENSE.

Liſimon me plaiſoit.

LISETTE.

Faut-il pas toujours prendre.

HORTENSE.

Mais je vais travailler pour elles maintenant ;
A chacune donner pour époux ſon amant,
Philidor aime Eliſe, & Dorante Angelique ;
Oronte donnera ſon aveu ſans replique
Dès qu'il ſçaura . . .

LISETTE.

Comment ! il n'a donc pas appris ?

HORTENSE.

Non, ce n'eſt que d'hier qu'Oronte eſt à Paris.
Depuis trois mois entiers qu'il eſt à ſon voyage,
A diſputer d'un oncle un ancien héritage,
Nous n'avions point reçû de nouvelles de lui,
Nous n'avions point écrit non plus ; mais aujourd'huy
Liſimon s'eſt chargé de faire la demande,
Et je ne penſe pas qu'Oronte s'en deffende.
Etant de nos amis, étant de nos parens,
Chériſſant mon mari dès ſes plus jeunes ans,
Il ne nous faudra point tant de cerémonies ;
Et ce n'eſt pas d'ailleurs un de ces grands genies.
Il fait tout ce qu'on veut, il croit tout ce qu'on dit.
Il dit tout ce qu'il ſçait.

LISETTE.

Peſte le rare eſprit !
Ah ! puiſqu'il eſt ſi bon, nous obtiendrons ſes Filles,
De ces Meſſieurs ſans doute il connoit les familles ?
Mais les voici tous deux, & votre époux auſſi.
Que nous allons danſer !...

SCENE II.

LISIMON, PHILIDOR, DORANTE, HORTENSE, LISETTE.

HORTENSE.

AH ! Meſſieurs, vous voici.
Bon-jour beau Philidor, bon-jour charmant Dorante,
Bon-jour mon cher mary.

LISIMON.

Ton ame eſt bien contente,
Mais ma foi, voici bien des affaires.

HORTENSE.

Comment ?

LISIMON.

Tu n'as qu'à regarder & l'un & l'autre amant,
Et tu devineras....

HORTENSE.

Quoi le couſin Oronte..?

LISIMON.

Tu m'en vois de retour avec ma courte honte,
Ce vieux rêveur amene avec lui deux Barons,
L'un Baron de Gaſcogne, & des plus fanſarons;
Et l'autre Limoſin, des plus ſots de ſon âge.
Il les a rencontrez en faiſant ſon voyage.
Le Gaſcon, m'a-t-on dit, eſt un mince Egrefin,
Appellé Dardibras, & pour le Limoſin
Il a nom Fatignac: il n'a jamais, je penſe,
Vû que l'arriere-ban.

HORTENSE

Oronte eſt en enfance!
Que veut-il faire, dis, de ces deux malotrus?

LISIMON.

Ses Gendres.

HORTENSE.

Bon, tu ris?

LISIMON.

Je te dirai bien plus,
Il a fait deux dédits d'une ſomme très-forte.

HORTENSE.

Peſte ſoi du vieux fou, que le Diable l'emporte.
Me ſcouſines ſans doute en ſont au deſeſpoir?

DORANTE.

Leur recours eſt en vous.

HORTENSE.

Hé bien, il faudroit voir.

PHILIDOR.

Employez votre eſprit, employez votre adreſſe,
Au nom de votre époux, au nom de ſa tendreſſe,
Rompez ce coup fatal, tâchez....

HORTENSE.

C'eſt aſſez dit,
Il ne faut que tirer l'un & l'autre dédit
Des mains de vos rivaux; j'entreprens votre affaire,
Je joûrai bien mon rôle, allez laiſſez-moi faire,
Sçait-on point à peu près quelle eſt leur paſſion?

DORANTE.

On dit qu'ils ſont tous deux pleins de préſomption.

HORTENSE.

C'eſt ce que je demande. Il faut que mes couſines
Paroiſſent devant eux mécontentes & chagrines,
Qu'elles ne daignent pas même les regarder.

LISIMON.

On n'aura pas beſoin de leur recommander.

HORTENSE.

Comptez donc ſur mes ſoins, je ſçais par où m'y prendre.
Mais à propos, avant que de rien entreprendre,
Mon mari, ſuis-je libre, & tout m'eſt-il permis?

LISIMON.

Tout ce que tu feras pour ſervir nos Amis,
Quelque détour hardi, quelqu'effort que tu tentes,
Pour leur faire épouſer tes aimables Parentes,
J'approuve tout.

HORTENSE.

Suffit, je vais aller bon train.
Liſette, il faut ici ſeconder mon deſſein.

PHILIDOR.

Ne l'abandonne pas, Liſette, je te prie.

LISETTE.

L'abandonner ? Monſieur, il iroit de la vie,
Que je ne voudrois pas la quitter un moment.

HORTENSE.

Oronte vient, je rentre en mon appartement.
Son aſpect ne feroit que me mettre en colere.
Tâchez de le gagner, & qu'il nous laiſſe faire.
Toi, Liſette, ſuis-moi, nous allons concerter
Comment dans mon projet il faut nous comporter.

SCENE III.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ÉLISE.

HE ! de grace, mon Pere.

ANGELIQUE.

Hé ! je vous en conjure,
N'uſez point envers nous des droits de la nature.
Ne nous contraignez point.

ORONTE.

Ecoutez, mes enfans',
Les dédits ſont chacun de douze mille francs ;
Je ne ſçaurois payer une ſomme ſi forte.
Epouſez ces gens-ci toûjours, que vous importe ?
Allez, une autre fois, je vous choiſirai mieux.

LISIMON.

Le beau raiſonnement !

ORONTE.

L'âge ouvre bien les yeux.
Je ſçaurai deſormais....

LISIMON.

Il en fera de belles.

ORONTE.

Ah t'eſt toi, Liſimon!

LISIMON.

Allez, Meſdemoiſelles,
Laiſſez faire, Monſieur, il ſçaura tout gâter.
Qu'il a fait un beau coup! il doit bien s'en vanter.

ORONTE.

Couſin, je te promets...

LISIMON.

Laiſſez-moi là de grace,
Je ne veux point vous voir.

ORONTE.

Que veux-tu que je faſſe?
Ces dédits...

PHILIDOR.

S'il le faut, Monſieur, nous les payerons.

ORONTE.

Vous les payerez, oh! oh!

LISIMON.

Non, non, vos deux Barons
Valent bien ces Meſſieurs, gardez les.

ORONTE.

Je vous jure
Que j'en ſuis fort fâché. Meſſieurs, je vous aſſûre,
Par rapport au couſin Liſimon votre ami.

LISIMON.

Autre beau compliment.

ORONTE.

ORONTE.

Oh ! j'étois endormi,
Quand je...

LISIMON.

Mais à préſent voyant votre ſotiſe,
La reparerez vous ?

ORONTE.

Que faut-il que je diſe ?

LISIMON.

Rien, laiſſez-nous agir.

ORONTE.

Mais quoi ! ne dire rien ?

LISIMON.

Non rien, ſoyez tranquille.

ORONTE.

Allons, je le veux bien.

LISIMON.

Sans payer les dédits vous ſortirez d'affaire.

ORONTE.

Faites donc, je m'en vais paſſer chez mon Notaire.

LISIMON.

N'allez pas lui parler...

ORONTE.

Oh ! je n'ai garde, adieu.

SCENE IV.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE.

ELISE.

ENfin, cher Philidor...

LISIMON.

Bon, voici bien le lieu
De pouſſer des ſoupirs.

DORANTE.

Adorable Angelique...

LISIMON.

A l'autre, détalez.

ANGELIQUE.

S'il faut que je m'explique.

LISIMON.

Vous vous expliquerez... Mais quelqu'un vient à nous.
Rentrez.

SCENE V.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, ELISE, ANGELIQUE, VALENTIN.

ANGELIQUE.

C'Eſt le valet de mon pere.

VALENTIN.

Et de vous.

ELISE.

Que veux tu, Valentin ?

VALENTIN.

Ces Meſſieurs vous demandent....
Il ſont dans votre chambre, attendant.

ANGELIQUE.

Qu'ils attendent.

LISIMON.

Non, Couſine, au contraire, il faut les recevoir ;
Mais ſi mal, que jamais ils ne veüillent vous voir.

ANGELIQUE.

Nous vous obéïrons, Couſin, je vous aſſure.
Sans adieu.

SCENE VI.

LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, VALENTIN.

LISIMON *arrêtant Valentin.*

VAlentin, dis-moi, par avanture
L'argent te tente-t-il quelquefois ?

VALENTIN.

Grandement.
Faut-il le demander ? Monſieur, je ſuis Normand.
Et d'hier ſeulement j'arrivai de Gaſcogne.

DORANTE.

Eſt-ce qu'en ce pays ? . . . .

VALENTIN.

Sur un denier l'on rogne.
Notre Gaſcon ſur tout, l'un de ces prétendus
Qui viennent de mon Maître épouſer les écus.

PHILIDOR.

Il aime donc l'argent ?

VALENTIN.

Vrayment dans le voyage
Il n'a pas dépenſé quarante ſols, je gage.
Il vivoit aux dépens du ſot de Limoſin

Avant de nous avoir rencontré; mais enfin
Depuis ce tems tous deux, ſans demander le compte,
Dans chaque hôtellerie ont laiſſé faire Oronte.
Il a payé par tout, de Poitiers à Bordeaux,
Et de Bordeaux ici. Ces maudits Houberaux...

LISIMON.

Puiſque tu les hais tant, & que l'argent te tente,
Tiens, ſers leurs deux rivaux qu'ici je te preſente,
Tu t'en trouveras bien.

DORANTE *lui donnant de l'argent.*

Voilà pour commencer.

PHILIDOR *lui donnant de l'argent.*

Accepte encor cela.

VALENTIN.

Je prens ſans balancer,
Et je vous veux ſervir du meilleur de mon ame.

LISIMON.

Tu n'auras ſeulement qu'à ſeconder ma femme.
Elle entreprend...

VALENTIN.

Monſieur, quelque deſſein qu'elle ait,
Je ſuis perſuadé qu'il aura ſon effet.
J'ai connu votre femme étant petite fille.
Qu'elle étoit éveillée, & qu'elle étoit gentille!
Malicieuſe! allez, je ſçais l'eſprit qu'elle a,
Nous nous ſommes connus pas plus grands que cela.

LISIMON.

Bon! tu ſerois ſon pere.

VALENTIN.

Oüi, cela pourroit être.
Sa mere m'aimoit fort, je l'ai bien ſçu connoître.
Quand en partant . . .

DORANTE.

Laiſſons d'inutiles diſcours
Qui pour le tems preſent ne ſont d'aucun ſecours,
Et fait nous ſeulement recit de ce voyage,
Peut-être en pourrons-nous tirer quelque avantage.

VALENTIN.

Au ſortir de Paris . . . nous couchâmes à Meaux.

PHILIDOR.

Bon! en Brie. Eſt-ce là le chemin de Bordeaux?

VALENTIN.

Hé! doucement! Monſieur, tous chemins vont à Rome.
Commençons par Poitiers. Dans un logis qu'on nomme . . . .
N'importe. Le Gaſcon avec le Limoſin,
Qui s'étoient accoſtez dés longtems en chemin,
Se trouvant à l'auberge avec Monſieur Oronte,
Nous ſoupons . . . . le Gaſcon nous fait conte ſur conte;
Le Commandeur mon oncle, & le Duc mon couſin,
Ont fait cecy, cela. Que vous dirai-je, Enfin;

La converſation ſur les femmes & filles
Vient à tomber. Vraiment j'en ai deux fort gentilles.
Dit mon benêt de Maître, elles valent beaucoup.
En parlant il buvoit toûjours le petit coup,
Ah! que je voudrois bien qu'elles fuſſent pourvuës,
Elles auront du bien. Si vous les aviez vuës,
Vous en ſeriez charmez. Elles ſont belles... Bon,
Il ne faut que vous voir, interrompt le Gaſcon.
Pour juger qu'elles ſont d'une beauté parfaite.
Si vous voulez, Monſieur, c'eſt une affaire faite,
J'en épouſe une. Et moi, dit notre autre hébêté,
Qui juſques là n'avoit encore qu'écouté,
J'épouſe l'autre. Allons, à leur ſanté, beau-pere,
Tope, maſſe. Voilà comme ils ont fait l'affaire.

PHILIDOR.

Mais ces dédits...

VALENTIN.

Sur l'heure il leur vient du papier.
Mon Maître ſigne tout, & ſe laiſſe lier
Comme un vrai ſot qu'il eſt; il s'en repent, je penſe,
Car ſes gendres tous deux remplis d'impertinences.....
Mais voicy le Gaſcon; rentrez, & promptement
J'irai vous retrouver dans le même moment.

SCENE VII.

DARDIBRAS, VALENTIN.

VALENTIN.

Monſieur, votre valet.

DARDIBRAS.

Tu me vois en colere.

VALENTIN.

Comment donc, & pourquoi?

DARDIBRAS.

Cadédis, ce beau pere
A qui j'ai crû d'abord qu'étoit cette maiſon,
N'en tient au plus qu'un quart: gens de toute façon
Deſcendent, montent, vont, viennent, veillent, repoſent,
Et tout ainſi qu'Oronte en maîtres en diſpoſent.
Dans ſon Arche Noé n'eut pas tant d'animaux.
Aux bords de la Garonne à moi ſont vingt Châteaux,
Qui de tout le pays ſont les rares merveilles;
Je les occupe ſeul.

VALENTIN, *bas.*

Avec quelques Corneilles.

DARDIBRAS.

Que dis-tu?

VALENTIN.

Rien, Monſieur.

DARDIBRAS.

Ce qui m'a plus ſurpris,
C'eſt le farouche abord de tes belles Iris,
De ces deux Pimbrenons à qui l'on nous deſtine,
L'une la larme à l'œil, l'autre faiſant la mine,
Celle-ci parlant peu, celle-là point du tout,
J'ai beau m'examiner de l'un à l'autre bout,
Je ne reconnois plus, ſandis, le goût des femmes,
Moy dont l'aſpect toûjours alluma mille flâmes.

VALENTIN.

Cela vous fâche donc?

DARDIBRAS.

Après tout j'étois las
De rencontrer par tout de faciles appas,
J'ignorois la douceur que chacun dit immenſe
De trouver en amour un peu de réſiſtance.

VALENTIN.

Et vous en trouverez plus que vous ne penſez,
J'ai vû tantôt des gens amoureux, empreſſez,
Que les filles d'Oronte, (au moins en apparence,)
Ne traitoient point du tout avec indifference.

DARDIBRAS.

Ah! qu'entens-je, où ſont-ils?

VALENTIN.

A quatre pas d'ici.

DARDIBRAS.

Il faut s'inſtruire à fond de cette affaire-ci.
Mais toi qui ſert Oronte, avant votre voyage
Quelle conduite avoient ſes filles ?

VALENTIN.

Mais . . . très-ſage ;
J'en puis répondre, au moins tant que j'en ai pris ſoin.
Mais je ne dirai pas depuis que j'en ſuis loin,
Que quelques ſuborneurs . . . . ces gens là, par exemple.

DARDIBRAS.

Rentre dans la maiſon, examine, contemple,
Sois ſincere ſur tout, & compte après ſur moi,
Je ferai ta fortune, & j'en jure na foi.
Je te l'ai déja dit.

VALENTIN.

Monſieur, laiſſez-moi faire.

Bas.

Entrons chez Liſimon pour mettre en train l'affaire,
Et ſçachons les projets de ſa femme.

SCENE VIII.

DARDIBRAS *ſeul.*

APrés tout,
Il faut examiner ceci de bout en bout.
Si Valentin dit vrai, ſandis, quelle vergogne
Va tomber déſormais ſur toute la Gaſcogne!
Si l'un des nourriſſons qu'elle eſtime le plus,
Si Dardibras ſe trouve au nombre des cocus!
Maris à qui j'ai tant donné de jalouſie,
Triomphez, à mon tour j'en ai l'ame ſaiſie.
Maudit dédit par qui j'ai ſçû trop m'engager ...
Mardi je ſuis bien fou, je n'ai qu'à déloger.
Mais je n'ai pas le ſol, & ce credule pere,
Ne laiſſe pas toujours de m'être neceſſaire,
Il *fournit* aux dépens. Mais que vois-je en ces lieux?
Une divinité qui me deſcend des Cieux,
Sans doute, je n'ai vû jamais telle merveille.
Pour ſçavoir qu'elle elle eſt, prêtons un peu l'oreille.

SCENE IX.

HORTENSE *faiſant la petite fille innocente,* LISETTE, DARDIBRAS,

HORTENSE *en niaiſe.*

OUi, je veux retourner tout à l'heure au Couvent.

LISETTE.

Du moins goûtez un peu du monde auparavant.

HORTENSE.

Moi, reſter dans le monde? hélas qu'y puis-je faire,
Après avoir perdu dans un an pere & mere?

LISETTE.

Sans pere ni ſans mere on y reſte fort bien,
Quand on a comme vous cent mille écus de bien.

DARDIBRAS *à part.*

Peſte quel héritage?

LISETTE.

Et votre tuteur même,
Votre oncle qui vous montre une tendreſſe extrême,
Doit-il pas vous réſoudre à reſter parmi nous.

Ma niéce, vous dit-il, choiſiſſez un Epoux,
Quand il ſeroit ſans bien, qu'il ſoit noble & vous
plaiſe,
Du choix que vous ferez je ſerois toûjours aiſe.

HORTENSE.

Pour les hommes j'ai pris trop grande averſion.

LISETTE.

Comment avoir pour eux la moindre paſſion?
Vous n'en vîtes jamais. Dès votre tendre enfance
Vous êtes au Convent. Depuis huit jours je penſe,
On vous a fait ſortir pour venir en ces lieux
D'un pere trépaſſant recevoir les adieux.
Quels hommes!...

HORTENSE.

J'ai vû ceux qui venoient voir mon Pere.

LISETTE.

Et qui, ſes Medecins & ſon Apoticaire?
Pour donner de l'amour voilà de belles gens,
Il ſont faits pour les morts & non pour les vivans.

HORTENSE.

Les hommes ſont-ils pas tous faits de même ſorte?

LISETTE.

La peſte que nenni, la difference eſt forte.

HORTENSE.

Quelle eſt la bonne eſpece?

LISETTE.

En voici le portait.
Le ſourcil bien marqué, l'œil vif, le nez bien fait,

Le corps droit, toutefois tant ſoit peu ſur la hanche,
Et que la tête auſſi ſur l'épaule un peu panche,
C'eſt le bon air, la jambe & les pieds bien tournez,
Le chapeau ſur l'oreille & tantôt ſur le nez,
L'Eſtomach débraillé, la main dans la ceinture,
Et l'eſprit enjoüé.

HORTENSE.

L'agréable peinture.

LISETTE.

Si vous voyez un homme approchant de cela.
Hem?

HORTENSE.

Que je l'aimerois, Liſette!

DARDIBRAS *ſe preſentant.*

Me voilà.

HORTENSE.

Ah! fuyons.

DARDIBRAS *courant après.*

Arrêtez, adorable Orpheline.

HORTENSE.

Non, Liſette, rentrons..... Mais il a bonne mine,
Demeurons un moment pour le conſiderer.

DARDIBRAS.

Je reſſemble au portrait, & veux vous adorer,
Belle Enfant..... je ſuis tel que vôtre oncle ſouhaite,

Noble.....

HORTENSE.

Il nous écoutoit, que dirons-nous Liſette ?

LISETTE.

Je dirai qu'en Monſieur vous trouvez un tréſor,
Noble....

DARDIBRAS.

Quand vous auriez trouvé mon péſant d'or,
Vous auriez moins trouvé.

HORTENSE.

Je ſens un trouble extrême....
Je voudrois bien ſçavoir comme on dit que l'on aime.

DARDIBRAS.

Trop aimable innocente.

LISETTE

On ne dit point cela :
Une fille avoüer la tendreſſe qu'elle a !

DARDIBRAS.

Pourquoi ? laiſſez-la dire.

LISETTE.

Un ſemblable langage
Ne ſe doit point tenir avant le mariage.

HORTENSE.

Mariée ? on dit donc que l'on aime.

LISETTE.

Fort bien,
Une femme le dit quand il n'en eſt plus rien.

HORTENSE.

Ah ! que je le dirai.

DARDIBRAS.

Son air naïf m'enchante.
Je n'ai jamais ſenti d'ardeur plus violente.

HORTENSE.

Et moi je n'ai jamais ſenti ce que je ſens.
Certain je ne ſçais quoi me trouble tous les ſens,
Vous en êtes la cauſe.

DARDIBRAS.

Ah ! Ciel, je m'extaſie,
Je goute le Nectar enſemble & l'Ambroiſie,
Contemplant ſes appas, entendant ſes diſcours.

LISETTE.

Couronnons promptement de ſi promptes amours.

DARDIBRAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

HORTENSE.

Inſtruis nous-en, Liſette.

LISETTE

Il faut parler à l'Oncle, & votre affaire eſt faite,
Le bon-homme ſera charmé de votre choix :
Allons-y de ce pas, & parlons lui tous trois.
Mais que lui dirons-nous, & quel nom eſt le vôtre ?

DARDIBRAS.

Il eſt l'amour d'un ſexe & la terreur de l'autre,
Me nommant je ſuis ſûr de ſon conſentement,
De tout notre païs mon nom eſt l'ornement,

Dardibras.

Dardibras ! Sur la terre on ne trouve point d'homme
Que ce nom m'intimide ; alors que je me nomme,
Il m'étonne moi-même.

HORTENSE.

Il ne me fait point peur,
Au contraire, ce nom redouble mon ardeur.

SCENE X.

DARDIBRAS, HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

JE viens vous avertir que la Fille d'Oronte,
Votre Maitreſſe....

DARDIBRAS.

O Ciel !

LISETTE.

Que dit-il ?

DARDIBRAS.

C'eſt un conte
Qu'il vient....

VALENTIN.

Non par ma foi c'eſt une verité,
Votre femme future....

DARDIBRAS.

Ah ! me voilà gâté.

VALENTIN.

Un homme à ſes genoux...

DARDIBRAS.

Maraut, veux-tu te taire.

LISETTE.

Quoi ! vous aimez ailleurs ? bon Dieu, qu'allois-je faire ?

Rentrons vite, Monſieur n'eſt pas ce qu'il nous faut.

DARDIBRAS.

Ecoutez-moi.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS.

Que je ſois un maraut....

LISETTE *à Hortenſe,*

Rentrez dans le Convent pour toute votre vie,
Plûtôt que de ſouffrir....

HORTENSE.

Je n'en ai plus d'envie,
Je ne veux point quitter ce Monſieur-là.

LISETTE.

Comment ?

HORTENSE.

Je ne veux point ſans lui rentrer dans le Convent.
Qu'il s'y mette avec moi.

LISETTE.

Mais vous rêvez, je penſe.

DARDIBRAS.

Hé ! ne la grondez point.

LISETTE.

Oh, quelle extravagance !
Au Convent avec vous !

VALENTIN.

Il eſt bon là, ma foi.

LISETTE.

Un homme !

VALENTIN *chantant.*

Ce ſeroit pour tout le Convent.

DARDIBRAS.

Quoi ?
Tu chante malheureux !

VALENTIN.

C'eſt une chanſonnette,
Monſieur, que l'on m'apprit quand je fus en retraite.

LISETTE.

Ça, Monſieur, en deux mots il faut nous parler net.
Vous êtes engagé.

DARDIBRAS.

Rien n'eſt encore fait.

VALENTIN.

Monſieur n'a qu'un dédit.

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

De quoi vas-tu l'inſtruire,
Tais-toi ; ton zele ici me fait rien que me nuire.

à Hortenſe.

J'ai fait avec Oronte, ainſi qu'il vous le dit,
Un papier griffonné maniere de dédit.

VALENTIN.

De quatre mille écus !

DARDIBRAS *à Valentin bas.*

C'eſt donc pour me déplaire
Que tu....

VALENTIN.

Vous oubliez la moitié de l'affaire,
Je vous fais ſouvenir autant que je le puis.

DARDIBRAS.

Je m'en ſouviens ſans toi. Je ne ſçais où j'en ſuis.

LISETTE.

Monſieur, ſi vous pouvez r'avoir votre promeſſe,
Vous pourrez obtenir la main de ma Maitreſſe,
Auſſi facilement que vous avez ſon cœur.

DARDIBRAS.

Ah ! c'eſt en quoi je mets mon ſouverain bonheur.

LISETTE.

Ne paroiſſez donc plus que dégagé d'Oronte.
Ma Maitreſſe n'a pas mérité qu'on l'affronte,
Elle eſt jeune.

DARDIBRAS.

Je vais contenter vos ſouhaits.

Adieu.

HORTENSE,

Je ne veux plus vous quitter deſormais,

DARDIBRAS.

Je vais trouver Oronte ; & quoiqu'il en advienne,
Retirer ma parole & lui rendre la ſienne.

LISETTE.

Mais ſur tout le ſecret.

DARDIBRAS.

Comment ? vous mocquez vous ?
Demander du ſecret aux Gaſcous, Cadebions,
Si nous n'en avions pas nous troublerions les Villes,
On n'y verroit jamais de ménages tranquilles.

HORTENSE.

Vous me quittez ſi-tôt ?

DARDIBRAS *à Valentin.*

Elle va bien pleurer.

LISETTE.

Non, non.

DARDIBRAS *à Liſette.*

Si mon départ va la déſeſperer ?

LISETTE.

Ne craignez rien.

HORTENSE.

Reſtez.

DARDIBRAS.

A regret je vous quitte,

Mais enfin, belle Enfant, j'en reviendrai plus vîte.

HORTENSE.

Ne tardez pas.

DARDIBRAS.

Je vole.... *à part.* Informons-nous pourtant,
Si les cent mille écus ſont en argent comptant.

SCENE XI.

HORTENSE, LISETTE, VALENTIN.

HORTENSE.

VOilà le plus fort fait. Il eſt encore à craindre
Qu'il ne demande... Mais nos voiſins ſçauront feindre,
Ils ſont tous prevenus, j'ai fait prendre ce ſoin.
Mon mari doit paſſer pour mon oncle au beſoin.
Enfin j'ai ſçû prévoir juſques au moindre obſtacle,
Car duper un Gaſcon au moins c'eſt un miracle.
Il ne peut faire un pas, il ne peut dire un mot,
Que nous ne le ſçachions, on le ſuit. L'autre ſot...

VALENTIN.

Sorti de l'arriere-ban la campagne paſſée,

Il en fut, m'a-t-on dit, la fable & la riſée.
Sans eſprit, toutefois il ſe croit beau garçon.
Il a de l'amour propre autant que le Gaſcon.

HORTENSE.

Tant mieux nous le tenons.

VALENTIN.

Ça rendez moi juſtice.
N'ai-je pas comme il faut ſecondé l'artifice,
Comme vous le vouliez aidez votre deſſein ?

HORTENSE.

Fort bien, mais concertons pour notre Limoſin
Quel piege nous tendrons.

VALENTIN.

Ah ! le voila, je penſe,
L'autre de ſon bonheur aura fait confidence
S'ils ſe ſont rencontrez. Que Diable dirons nous !

HORTENSE.

Changeons de batterie.

VALENTIN.

Il vient, éloignez-vous.

SCENE XII.

FATIGNAC, VALENTIN, HORTENSE, & LISETTE *au fond du théatre.*

VALENTIN *à part.*

IL me paroit chagrin.

FATIGNAC.

Peſte ſoit du beau-pere.
Je voudrois pour beaucoup que ce fût à refaire.

VALENTIN.

Qu'avez vous, Monſieur ?

FATIGNAC.

J'ai que je ſuis fâché.
J'ai fait avec Oronte un fort mauvais marché.
Sa larmoyeuſe Eliſe, & ſa ſombre Angelique,
Quoique jeunes, n'ont rien cependant qui me pique,
Je ne les aiment point, elle pleurent toûjours,
Et je n'ai jamais vû de ſi triſtes amours.
On diſoit à Paris les filles ſi joyeuſes.

HORTENSE. *pleurant & contrefaiſant la veuve*

Ah !

FATIGNAC.

FATIGNAC.

Qu'eſt-ce que j'entens ? encore des pleureuſes ?
Je penſe qu'il en pleut.

HORTENSE.

Perdre un époux cheri.

VALENTIN.

C'eſt une Veuve qui....

FATIGNAC.

Qui n'a plus de mari ?

VALENTIN.

A peu près: on la voit ſe lamenter ſans ceſſe.

FATIGNAC.

Elle eſt ma foi jolie avec cette triſteſſe.

VALENTIN.

Monſieur, je n'aime point à voir pleurer les gens;
Eloignons nous.

FATIGNAC.

Dis moi, loge-t-elle ceans ?

VALENTIN.

Vraiment cette maiſon, & ſi grande & ſi belle,
Eſt un de ſes effets.

FATIGNAC.

Mais Oronte. ?....

VALENTIN.

Tient d'elle
Un ſimple appartement.

FATIGNAC.

Hé ! le craſſeux.

HORTENSE *ſanglotant.*

Helas !

Je ne te verrai plus.

FATIGNAC *pleurant.*

Ses pleurs ont tant d'appas,
Que je crois que j'en pleure.

VALENTIN. *feignant de pleurer.*

Et moi je fonds en larmes,
Que ce ſexe ſur nous a de puiſſantes armes !
Ma foi ſortons d'ici, pourquoi nous chagriner ?
Elle n'a que des pleurs, Monſieur à nous donner,
Car les vingt mille francs qu'elle a de bonne rente,
Elle les garde bien.

FATIGNAC.

Vingt mille ?

VALENTIN.

Prés de trente.
Que ne les donne-t-elle à vous ou bien à moi,
On la conſoleroit de bon cœur.

FATIGNAC.

Oüi ma foi,
Moi ſur tout. Ah ! jarni, ſi je pouvois lui plaire !
J'ai charmé vingt guenons, ſans deſſein de le faire ;
Ah ! qu'il vaudroit bien mieux à preſent.....

HORTENSE.

Cette nuit
J'ai vû ce cher époux qui ſans ceſſe me ſuit,

Mais dans trop de plaiſir ce ſouvenir me plonge,
Je veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un ſonge,
Auſſi beau que celui de Thieſte.

L'un des plus endroits de la Tragedie nouvelle d'Atrée & Thieſte.

FATIGNAC.

Comment?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

Mais ne revois-je pas cet époux ſi charmant?

FATIGNAC.

Elle me prend pour lui.

HORTENSE.

Voilà ſon air, ſa grace,
C'eſt lui-même. C'eſt toi, cher époux, que j'embraſſe.

FATIGNAC.

Tout coup vaille, voyons juſqu'où va ſa douleur.
Je veux me laiſſer faire. Hé n'ayez point de peur,
Hortenſe feint de s'évanouir, & ſe panche ſur Liſette.
Je vous aime.... A ce mot je penſe qu'elle pâme?

VALENTIN.

Monſieur, c'eſt le défunt qui trouble encor ſon ame.

FATIGNAC.

Dans cette pamoiſon on diroit qu'elle dort.
Que diantre, votre Veuve aimoit donc bien ce mort?

LISETTE.

Vous le voyez, Monſieur.

HORTENSE *le tirant rudement.*

Cher ombre reſte encore,
N'échape pas ſi-tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas, je ſuis trop attendri.

HORTENSE *comme en ſurſaut.*

Ah! je reviens à moi; ce n'eſt point mon mari.

FATIGNAC.

Qu'eſt-ce que cela fait?

HORTENSE.

Mais quelle reſſemblance!
T'en ſouvient-il, Liſette?

LISETTE.

Oüi, j'en ai ſouvenance:
Mais Monſieur eſt mieux fait que n'étoit votre Epoux.

FATIGNAC.

Et plus beau.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour vous.

HORTENSE.

Liſette, je me trouve en un deſordre étrange.

VALENTIN *à Fatignac, bas.*

Si la Veuve, Monſieur, pouvoit prendre le change,
Souvenez-vous de moi.

FATIGNAC *à Hortenſe.*

Vous avez des appas. . . .
Hé bien ... le mort eſt mort ... & je ne le ſuis pas.
Laiſſez là le défunt, puiſqu'il n'eſt plus en vie,
Il ne reviendra pas, il n'en a pas d'envie,
Prenez-moi, je ſuis vif, alerte, gai, fringant,
Mais un trépaſſé laid . . . .

HORTENSE.

Vous lui reſſemblez tant,
Que ſans aller plus loin, qui que vous puiſſiez être,
Je fais votre fortune.

LISETTE.

Eh quoi! ſans le connoître?

FATIGNAC.

De quoi vous mêlez-vous? je ſuis Baron, d'abord,
Quand on plaît à Madame, & qu'on reſſemble au mort,
En faut-il davantage? & ſi de ma fortune
Elle veut prendre ſoin.

HORTENSE.

Vous êtes importune.
Quand Monſieur n'auroit pas la qualité qu'il a,

FATIGNAC.

LISETTE.

HORTENSE.

FATIGNAC.

HORTENSE.

FATIGNAC.

HORTENSE.

LISETTE.

FATIGNAC.

HORTENSE.

VALENTIN.

E.
re étrange.
atignac, bas.
t prendre le change,

Hortenſe.
ez des appas. . . .
je ne le ſuis pas.
eſt plus en vie,
pas d'envie,
gai, fringant,

E.
eſſemblez tant,
ue vous puiſſiez

.
ns le connoître?
A C.
e ſuis Baron, d'abord,
, & qu'on reſſemble au
ſi de ma fortune
n.
RTENSE.
Vous êtes impertine.
n'auroit pas la qualité qu'il a,

Il ſuffit que je l'aime.

FATIGNAC.

Il ne faut que cela.
Mais pour vous contenter & faire mon éloge,
Mon nom eſt Fatignac, & mon païs Limoge.

HORTENSE.

Qu'entens-je ?

LISETTE.

Fatignac ! quoi Monſieur, c'eſt donc vous,
Qui d'Angelique ici venez être l'Epoux ?
Vous vouliez nous tromper avec votre air ſi ſage.
Avez-vous ce cœur-là, petit cruel ?

FATIGNAC.

J'enrage.

LISETTE.

Vous avez un dédit !

FATIGNAC.

Hé bien : je le payerai,
Et devant vous tantôt je le déchirerai.
Il tire le dedit de ſa poche.
Voilà toûjours celui d'Oronte, chere Veuve.
De ma ſincerité il faut une autre preuve,
Faites de ce papier tout ce qu'il vous plaira.

HORTENSE

Dédaignant de prendre le dedit.

Cela ſuffit.

LISETTE, *l'arrachant.*

Donnez, on l'examinera

FATIGNAC.

Oh ! ça donc, c'eſt donc fait ?

HORTENSE.

Hé ! oüi, je vous épouſe.
Dût la fille d'Oronte en devenir jalouſe,
Dûſſent mes héritiers cent fois en enrager,
Je vous donne mon bien.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

Il faudra partager ;
Au moins.

FATIGNAC, *à Valentin bas.*

Ah ! nous verrons.

HORTENSE.

Que tout ceci ſe paſſe
Sans qu'on en ſçache rien épargnez-moi de grace ;
Epargnez ma foibleſſe.

FATIGNAC.

Allez, je ſuis diſcret.
Tenez, je dis toûjours ce que je n'ai pas fait ;
Ce que j'ai fait, jamais, car j'en ai fait de belles
Au moins, & dans Limoge avec des Demoiſelles,
Tout le monde la ſçû, mais je n'en ai dit rien ;
Je ſuis des plus ſecrets.

HORTENSE.

Hé ! vous faites fort-bien.

FATIGNAC.

A quoi bon divulguer les faveurs que l'on donne ?
J'aimerois mieux jamais n'en donner à perſonne.

HORTENSE.

J'entens quelqu'un. Je rentre en mon appartement.

Vous viendrez m'y trouver dans le même moment,

J'envoyrai Valentin qui ſçaura vous conduire.

SCENE XIII.

FATIGNAC, DARDIBRAS.

FATIGNAC.

C'Eſt le Gaſcon, je vais de tout ceci l'inſtruire;
J'ai promis cependant de garder le ſecret,
Mais il eſt mon ami, de plus homme diſcret.

DARDIBRAS.

Ah fortuné mortel! ah douceur ſans ſeconde!
Cher Fatignac, tu vois le plus content du monde.

FATIGNAC.

Vôtre contentement n'égale pas le mien;
Les Rois auprès de moi maintenant ne ſont rien.

DARDIBRAS.

Les Dieux portent envie à mon bonheur ſuprême;
En un mot, cher ami, l'on m'aime autant que j'aime.

FATIGNAC.

Et moi, l'on m'aime plus que je n'aime, & pourtant

J'aime beaucoup. Enfin je ſuis plus que content,
Conſoler l'affligée !....

DARDIBRAS.

Enſeigner l'ignorante !

FATIGNAC.

Que j'aurai de plaiſir !

DARDIBRAS.

Félicité charmante !

Une jeune Orpheline avec cent mille appas,
Avec cent mille écus ſe jette entre mes bras.

FATIGNAC.

Une Veuve très belle en m'épouſant m'apporte,
Avec autant d'appas une ſomme auſſi forte.

DARDIBRAS.

Que les filles d'Oronte ont de minces attraits,
Prés de la mienne !

FATIGNAC.

Hé ! ſi les attraits... les plus laids...

DARDIBRAS.

A cet aimable Enfant je vais rendre viſite.

FATIGNAC.

Moi de même à ma Veuve.

DADIBRRAS.

Adieu donc je te quitte.

FATIGNAC, *à part.*

Ne nous éloignons pas.

DARDIBRAS, *à part.*

Bon ! demeurons ici.

FATIGNAC *à part, appercevant Hortenſe.*
Ah ! jarni, la voilà.

DARDIBRAS *à part, l'appercevant auſſi.*
Cadédis, la voici.

SCENE XIV.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE *au fond du Théatre.* VALENTIN.

VALENTIN, *bas à Fatignac.*

PAr l'eſcalier à gauche il vous faut monter vîte
Tout en haut, & dans peu l'on vous y rend viſite ;
Vôtre Veuve....

FATIGNAC.

J'entens, j'y monte promptement.

SCENE XV.

DARDIBRAS, HORTENSE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Dardibras.*

JE vous en ai défait aſſez adroitement.
L'Orpheline venoit, j'ai crû....

DARDIBRAS.

Je t'en rends grâce.
Laiſſe-nous.

SCENE XVI.

DARDIBRAS, HORTENSE.
en niaiſe.

DARDIBRAS.

MAintenant que faut-il que je faſſe;
Belle Enfant ? j'ai rompû cet important dédit,
Oronte de la ſomme un an me fait crédit,
J'ai donné mon billet qu'il a bien voulu prendre.

Il vouloit cependant me retenir pour gendre,
Mais enfin c'en eſt fait. J'ai vû vôtre Oncle auſſi.

HORTENSE.

Hé! que vous a-t-il dit?

DARDIBRAS.

Bon, mon neveu par ci
Et mon neveu par là, ſa joye eſt ſans pareille.
Ma figure & mon nom ont fait d'abord merveille.

HORTENSE.

Et comment l'avez-vous rencontré?

DARDIBRAS.

Par hazard.
Des gens me l'ont montré. Peſte c'eſt un gaillard...
Il eſt tout jeune encor. Cependant de ſa vie
Il ne veut prendre femme, il n'en a point d'envie,
Il nous laiſſe ſon bien juſqu'au dernier denier.

SCENE XVII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE.

FATIGNAC *eſſoufflé.*

VAlentin eſt plaiſant, il m'envoye au grenier.
Appercevant Hortenſe & Dardibras.
Mais que vois-je ?

DARDIBRAS.

Tu vois l'agreable Orpheline,
Ami, que mon bonheur aujourd'hui me deſtine.

FATIGNAC.

C'eſt ma Veuve.

DARDIBRAS.

Ta Veuve.

FATIGNAC.

Hé ! oui vraiment ce l'eſt.

DARDIBRAS.

Parce qu'elle eſt en deüil ? peſte ſoit du benêt.

FATIGNAC.

Je ne ſuis point benêt, c'eſt ma Veuve elle-même...

DARDIBRAS.

Seroit-il donc poſſible, & que par ſtratagême....

Pour rompre les dédits .... Ah, quelle trahiſon !
Vous oſez à votre âge attraper un Gaſcon !

FATIGNAC.

Bien plus un Limouſin !

DARDIBRAS.

Ah ! quelle perfidie !

HORTENSE *riant.*

Ah ! ah ! ah !

DARDIBRAS.

Vous riez, animal amphibie,
Etes-vous fille ?

HORTENSE *riant.*

Point.

DARDIBRAS.

Etes-vous veuve ?

HORTENSE *riant.*

Non.

FATIGNAC.

Ni l'un ni l'autre ?

HORTENSE *le contrefaiſant.*

Hé ! non.

DARDIBRAS.

Qui donc êtes vous donc ?
De Monſieur ou de moi vous trahiſſez la flâme.

HORTENSE.

Peut-être de tous deux.

FATIGNAC.

Comment ?

SCENE XVIII.

DARDIBRAS, FATIGNAC, HORTENSE, LISIMON.

LISIMON.

Bon jour ma femme.

DARDIBRAS.

En voici bien d'un autre!

HORTENSE.

Ah! mon mari c'eſt vous?

DARDIBRAS.

Il étoit tantôt l'oncle, à preſent c'eſt l'époux.
Et fille, & veuve, & femme, & Diable qui t'emporte,
Viſage a-t-il jamais changé de cette ſorte!
Innocente, affligée, enjoüée, eſt-ce aſſez?

SCENE DERNIERE.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, PHILIDOR, HORTENSE, LISETTE, DARDIBRAS, FATIGNAC, VALENTIN, ELISE, ANGELIQUE.

DARDIBRAS, *à Oronte.*

AH ! beau-pere futur.

ORONTE.

Ah ! mes gendres paſſez.

FATIGNAC *à Oronte.*

Vous étiez donc auſſi de cette manigance.

DARDIBRAS

Dans peu nous en ſçaurons marquer notre vengeance.

HORTENSE *à Dardibras & à Fatignac.*

Ne vous fâchez point tant, Meſſieurs; il eſt permis
Contre tous en tout tems de ſervir ſes amis.

Montrant Philidor & Dorante.

Ces Meſſieurs ſont les miens, ils aiment mes Couſines.

DARDIBRAS.

DARDIBRAS.

Fort bien, beau-pere, époux, amis, voiſins, voiſines,
Nous trompoient, qui payera ?....

ORONTE.

Je vous rends vos écrits,
Et vous fais reconduire où je vous avois pris
A mes frais & dépens.

DARDIBRAS.

J'y conſens avec joye,
Et ne crois pas qu'ici de long-tems on me voye.
Je retourne au pays.

VALENTIN.

Je vous y conduirai
Monſeigneur Dardibras.

DARDIBRAS.

Je te retrouverai
Quelque part.

FATIGNAC.

Ah coquin ! ſi tu viens à Limoge.

VALENTIN.

Monſieur, en arrivant c'eſt chez vous que je loge.

DARDIBRAS *à Philidor & à Dorante.*

Adoucias, Meſſieurs les fortunez époux,
Les femmes de Paris en ſçavent trop pour nous.

FATIGNAC.

C'eſt bien. dit Moi je vais dans l'un de nos villages
Planter des choux. Adieu la femme aux trois viſages.

ORONTE *à Philidor & à Dorante.*

Meſſieurs, ſans compliment, mes Filles ſont à vous;
Je vous les donne, entrons & réjoüiſſons-nous.

FIN.

L'AMOUR DIABLE

COMEDIE

Réprésentée en 1708.

ACTEURS.

FOLIDOR, Soufleur.
ELISE, Femme de Folidor.
HORTENSE, Fille de Folidor & d'Eliſe.
FRANCILLON, jeune Ecolier, Fils de Folidor & d'Eliſe.
LEANDRE, Amant d'Hortenſe.
POLYCRASSE, Precepteur de Francillon.
NERINE, Suivante d'Hortenſe.
VALENTIN, Valet de Leandre.
MUSICIENS & MUSICIENNES.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Folidor.

L'AMOUR DIABLE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, NERINE.

NERINE.

Voilà plus de dix fois que je vais que je viens,
Perſonne ne paroît.

HORTENSE.

Quels chagrins ſont les miens;
Les meſures ſans doute auront été mal priſes;
Car Léandre m'écrit qu'à huit heures préciſes

Il ſçaura ſe trouver dans cet appartement,
Il en eſt bien tôt neuf.

NERINE.

Oh! quel empreſſement!
Votre pere vous tient dans ce lieu renfermée,
Depuis un mois; & c'eſt pour être accoutumée...

HORTENSE.

Reliſons cette lettre.

NERINE.

Hé bien, reliſons-là,
Même choſe toûjours je croi s'y trouvera;
Et ſans qu'il ſoit beſoin de la lire & relire,
Si vous voulez, par cœur, je m'en vais vous la dire.

Je ſuis occupé depuis trois jours à faire percer un plancher qui ſe trouve au deſſous de la Salle voiſine de votre appartement, j'eſpere....

HORTENSE.

Il ſe ſera mépris peut-être de plancher.

NERINE.

Un peu de patience; il faut encor chercher.
(*regardant le parquet.*)
Je crois appercevoir ici quelque ouverture.

HORTENSE.

En effet, au parquet je vois une coupûre,
Sans doute que par-là Léandre doit venir.

NERINE.

Que vous aurez de joye à vous entretenir!

Avec tous ſes verroux, Folidor votre Pere
Sera bien attrapé! Ma foi, l'on a beau faire;
Il n'eſt rien dont l'amour ne vienne enfin à bout.
Porte, plancher, muraille, un Amant force tout.
Voyez-vous au parquet une eſpece de trape?

HORTENSE.

Et ſi par un malheur, tout l'ouvrage s'échappe?
Et va bleſſer quelqu'un...

NERINE.

Qui pourroit-on bleſſer?

HORTENSE.

Ceux qui chez Sauterot vont apprendre à danſer.
Sa Sale eſt là-deſſous. Les leçons qu'il y donne...

NERINE.

Fy donc! depuis trois mois il n'y vient plus perſonne;
La Salle ne vaut pas par mois un quart d'écu.
Léandre à ſon ſecours eſt à propos venu.
Cent Loüis qu'il lui donne, afin d'en être maître,
Lui feront bien plaiſir.

HORTENSE.

Mais Sauterot peut-être
Ira tout découvrir?

NERINE.

Peſte! il n'oſe jaſer;
Allez, il eſt diſcret quoique Maître à danſer;
Et d'ailleurs s'il parloit il ſe perdroit lui-même.
N'eſt-il donc pas d'accord de tout le ſtratagême?

On perce ſon plancher parce qu'il le veut bien,
On ne lui donne pas cent Loüis d'or pour rien.

HORTENSE.

Et ſi mon Pere vient dans le tems que Léandre...

NERINE.

Non, non, ne craignez point qu'il vienne vous ſurprendre,
Il s'eſt couché ſi tard qu'il eſt encore au lit.

HORTENSE.

Qu'eſt-ce donc qu'il fit tant hier au ſoir?

NERINE.

Ce qu'il fit?
Il ſe mit à ſouffler, il fondit nos mouchettes,
Ne trouvant ſous ſes mains cuillieres ni fourchettes.
Il avoit avec lui le petit Francillon,
Qui l'aidoit à ſouffler.

HORTENSE.

Mon petit frere? bon!
Tu te mocques.

NERINE

Ma foy, votre Pere commence
A l'inſtruire déja de ſa belle Sçience.
Il lui montre comment par regle & par raiſon
Il faut un jour....

HORTENSE.

Fort bien! rüiner ſa maiſon.
Objet de mille foux, Pierre Philoſophale,
Ela s! qu'à mon repos tu te trouves fatale.

Que

Que mon Pere eſt cruel !

NERINE.

Ou bien fou. Les eſprits
L'occupent tellement & les jours & les nuits,
Qu'il perd le ſien. Ma foi c'eſt un viſionnaire.
Il fait venir chez lui Léandre & le Notaire,
Ses amis, ſes parents ; en un mot le Contrat
Etoit prêt à ſigner, lorſqu'il lui prend un rat.
Quoique Leandre eût fait de très-grandes dépenſes,
Il contremande tout, feſtin, muſique, danſes.
Et pourquoi tout cela ? Parce que par malheur
Il venoit de manquer le degré de chaleur.
Bien plus, il fait ſerment qu'il n'aura point de gendre,
Qu'il n'ait achevé l'œuvre.

HORTENSE.

Et je jure à Léandre,
Que ſi mon Pere encor differe à l'accepter,
Pour me donner à lui je ſcaurai tout tenter ;
Que je ſuivrai ſa bonne ou mauvaiſe fortune.

NERINE.

Ce ſera fort bien fait. Dés ce ſoir ſur la brune,
Sans avertir perſonne & ſans prendre congé,
Un bon enlevement... & tout eſt délogé.

HORTENSE.

Dés ce ſoir ?

NERINE.

Pourquoi non ? Madame votre Mere,

Sçaura bien tenir tête à Monſieur votre Pere.
Elle eſt maîtreſſe femme alors qu'elle s'y met.
Propoſons lui. Gageons qu'elle vous le permet.

HORTENSE.

Il faut l'en avertir ; mais je crains pour Léandre.

NERINE.

Notre ami Valentin ſçaura tout entreprendre.

HORTENSE.

Quel eſt ce Valentin ?

NERINE.

C'eſt un garçon bien fait,
Que depuis peu Léandre a choiſi pour valet ;
C'eſt un ruſé manœuvre. Et c'eſt un avantage,
Que votre Pere encor n'ait point vû ſon viſage ;
Il pourra le tromper bien plus facilement.

HORTENSE.

Nerine, que Léandre a peu d'empreſſement !
Hé ! ne devroit-il pas.. Mais la trappe remuë.

(*La trape s'ouvre*)

NERINE.

Ce ſont eux.

HORTENSE.

De frayeur je ſens mon ame émuë

NERINE.

Et moi d'amour, Madame.

SCENE II.

LEANDRE, HORTENSE; VALENTIN, NERINE.

VALENTIN, *ſortant de la trappe avec Léandre.*

ENfin nous y voici.
Hé bien, qu'eſt-ce ? comment ſe porte-t'on icy ?

LEANDRE.

Enfin aprés un mois je vous revois, Hortenſe.
Que ce moment tardoit à mon impatience !
Non, je ne ſonge plus à mes chagrins paſſez ;
Et quelque deſeſpoir. . . .

VALENTIN.

Ah ! comme vous jaſez ?
Nous ſommes par machine entrez céans ; peut-être
On nous fera tous deux vôler par la fenêtre,
Allons d'abord au fait.

LEANDRE.

Vous ne me dites rien ?
Hortenſe, votre amour n'eſt pas égal au mien.

HORTENSE.

De plus d'une façon l'amour ſe fait connoître.

Dans vos tranſports charmans le vôtre ſçait paroître ;
Et moi, lorſque je crains que dans notre entretien...

VALENTIN

Suffit. Vous nous aimez, & nous le ſçavons bien.
Nous avons entendu, cachez ſous cette trape....

NERINE.

On entend de là-bas ?

VALENTIN.

Pas un ſeul mot n'échape.
Tiens, Madame a juré de ſe donner à nous,
Si l'on nous refuſoit plus long-tems pour Epoux.
Toi....

NERINE.

Je n'ai rien juré.

VALENTIN.

Tu m'as rendu juſtice ;
Tu m'as trouvé bien fait.

NERINE.

Mais par quelle malice.
Nous faire tant languir ?

VALENTIN.

Moi, j'étois occupé
A crouſtiller là-bas les reſtes du ſoupé.
Nous avons travaillé la nuit comme le Diable,
Et bû.... Nos ouvriers ſont encor ſous la table,
Je les ay bien griſez.

NERINE.

Pourquoi donc ce matin
Boire encor ?

VALENTIN.

Nous avons vingt bouteilles de vin ;
Toutes pleines là-bas.

LEANDRE.

Toujours parler de boire ?
Et l'affaire . . .

VALENTIN.

Elle eſt faite, & vous m'en pouvez croire

HORTENSE.

Quelle affaire ?

VALENTIN.

Un moyen pour ſervir votre amour,
Et qui vous donnera l'un à l'autre en ce jour.

LEANDRE.

Pour moi, je doute fort que cela réüſſiſſe,
Lorſque par un enfant ſe conduit l'artifice.

HORTENSE.

Quel enfant ?

LEANDRE.

Francillon votre frére.

HORTENSE.

Comment ?

VALENTIN.

Inſtruit que votre Pere avoit fait un ſerment
De ne point marier abſolument ſa Fille,

Qu'il n'eût, en faiſant l'or, enrichi ſa famille ;
Jugeant de ſon eſprit par cet entêtement,
Et qu'il ne voudroit pas fauſſer ſon beau ſerment ;
J'ai gagné Francillon par de belles paroles,
Et j'ai fait à ſes yeux briller quelques piſtoles.
Il fera tout pour nous.

HORTENSE.

Que peut-il faire encor ?

VALENTIN.

J'ai mis entre ſes mains un certain lingot d'or,
Que m'a donné Monſieur : & notre petit Drôle . . .
Suffit, il eſt inſtruit, & fera bien ſon rôle.
Votre Pere croira.....

HORTENSE.

J'entrevois ton projet.
Mais ſi malgré tes ſoins il n'avoit point d'effet ?

VALENTIN.

Recours à d'autres. Moi, jamais je ne me laſſe,
Et je pourrai joüer cent tours de paſſe-paſſe,
Par cette trape-là ; nous ſommes avancez,
La tranchée eſt ouverte, une fois, c'eſt aſſez.
Et comme le bon-homme a plus d'une folie,
Qu'il aime la Muſique autant que la Chimie,
Au tems du dénouëment ; avec une chanſon,
S'il ſe fâche, on ſçaura le mettre à la raiſon.
Sauterot a mandé ſes amis, ſes amies,
Tous gens de l'Opera, dont les voix ſont jolies,
Ils doivent ſe trouver ici tantôt.

LEANDRE.

Fort bien.

VALENTIN.

Voyez-vous bien, Monſieur, qu'on n'a négligé rien.

NERINE.

Auſſi ſommes-nous ſûrs d'une ample récompenſe.
Mais j'entens quelque bruit.

HORTENSE.

C'eſt mon Frere, je penſe.

SCENE III.

HORTENSE, NERINE, LEANDRE, VALENTIN, FRANCILLON.

VALENTIN.

HE bon-jour, Francillon.

FRANCILLON.

Ah! Meſſieurs les Amans;
Je vous croyois dehors, & vous êtes dedans,
Eſt-ce que vous auriez enfoncé notre porte?
La ſerrure pourtant en eſt rudement forte.
Non ſeulement la nuit, mais encore le jour,

Notre Pere la tient fermée à double tour.
Il extravague, au moins, le bon-homme de Pere.
Parce qu'il hait ma Sœur, quand il eſt en colere,
Il lui donne par-ci, par-là quelque ſoufflet;
Et moi, parce qu'il m'aime il me donne le foüet.

LEANDRE.

Il eſt doux ſont égal, qu'il aime, ou qu'il haïſſe.

FRANCILLON.

Ma foi, je ne veux plus eſſuyer ſon caprice,
Je me laſſe de voir ſon ménage de chien,
Je me vais enrôler au premier jour.

VALENTIN.

Fort bien.

FRANCILLON.

Il ſemble né pour faire enrager fils & fille.
Mais qui peut donc avoir mis dans notre famille
Ce Pere-là?

VALENTIN.

Laiſſons votre Pere en repos.

FRANCILLON.

Qu'il nous y laiſſe, nous.

VALENTIN.

Pour changer de propos;
Peut-on ſçavoir de vous, ſi....

FRANCILLON.

J'ai fait votre affaire.

LEANDRE.

Et de quand?

FRANCILLON.

D'hier au ſoir.

LEANDRE.

Et qu'a dit votre Pere ?

FRANCILLON.

Ma foi je ne ſçais pas, car j'allay me coucher.
Mais je ne penſe pas qu'il ait dû ſe fâcher,
Trouvant ce qu'il cherchoit.

VALENTIN.

Contez-nous cette hiſtoire ?

FRANCILLON.

Hier au ſoir le ſachant dans ſon Laboratoire,
J'y monte, & ſur le feu j'y vois un des creuſets,
Où d'ordinaire il fait ſes plus hardis eſſais.
Il étoit plein d'argent, & de quelqu'autre choſe
Dont d'inſtant en inſtant il redoubloit la doſe,
Je m'approche & je ſouffle. Ah ! le joli garçon,
Dit il, nous en ferons quelque choſe de bon.
Je faiſoit l'innocent, en ſongeant en moi-même
Comment je pourrois mettre à bout le ſtratagême.

VALENTIN.

Aprés.

FRANCILLON.

Ayant ſoufflé trois bons quarts d'heure & plus,
Mon Pere las de voir ſes efforts ſuperflus,
Entre en ſon cabinet bruſquement, ſans rien dire,
Je l'entens parler ſeul, aprés je l'entens lire ;
Mais il liſoit des mots que je ſerois dix ans.

A retenir. Enfin, ſans perdre plus de tems,
Je vous prens le creuſet avecque des pincettes,
J'en renverſe l'argent ; & puis ces choſes faites,
J'y mets le lingot d'or en la place.

VALENTIN.

Fort bien.
Il fut fondu d'abord.

FRANCILLON.

Bon, preſque en moins de rien.
Mon Pere s'en revint murmurant en lui-même ;
Les yeux tout égarez, & le viſage blême.
Il approche du feu.

VALENTIN.

Sçut-il s'appercevoir ? . . .

FRANCILON.

Ma foi, je lui donnai ſur le champ le bon ſoir,
Et ne vis point la ſuite. Oh ça, mon cher Beau-frere,
J'ai bien eu de la peine.

LEANDRE.

En voici le ſalaire,
Trois Loüis, & dans peu je ſçaurai vous prouver..

FRANCILLON.

Quand ils ſeront mangez, j'irai vous retrouver.
(*Il s'en va, & revient ſur ſes pas*)
J'entens mon Precepteur.

LEANDRE.

Quoi ? Monſieur Polycraſſe ?

FRANCILLON.

Lui-même.

HORTENSE.

Juſte Ciel !

LEANDRE.

Que faut-il que je faſſe ?

VALENTIN *voulant rentrer dans la trape.*

Rentrons. Mais il nous voit.

SCENE IV.

LEANDRE, HORTENSE, FRANCILLON, POLYCRASSE, VALENTIN, NERINE.

POLYCRASSE.

ICi que faites-vous ?
Quoi, dans la bergerie on enferme les loups ?

LEANDRE.

Monſieur, parlez plus bas.

POLYCRASSE.

Deux garçons & deux filles !
De quoi nous ſervent donc les portes & les grilles,
Si ces loups raviſſans ſont parmi nos troupeaux ?

VALENTIN.

Nous ne ſommes point loups, nous ſommes des agneaux.

(lui preſentant une bourſe.)

Si notre toiſon d'or appaiſoit votre bile?....

POLYCRASSE.

Oh! que je ne ſuis pas un mortel ſi facile.

FRANCILLON.

Hé! *Domine.*

POLYCRASSE.

Tace.

LEANDRE.

Ne faites point de bruit.

POLYCRASSE.

Il faut que de ceci Folidor ſoit inſtruit.
Il m'a fait Precepteur de toute la famille;
Ainſi que ſur le Fils, j'ai pouvoir ſur la Fille.

LEANDRE.

Hortenſe, dès long-tems a mon cœur & ma foi;
Et vous ſçavez, Monſieur....

POLYCRASSE.

Et que m'importe à moi?

NERINE.

Il faut que je m'en mêle... Oh, ça, cher Polycraſſe.

POLYCRASSE, *la rebutant.*

Vade retrò.

NERINE.

Je vois qu'il faut que je l'embraſſe.

POLYCRASSE.

Ah ! Crocodile !

NERINE, *l'embraſſant.*

Au nom de notre paſſion...

POLYCRASSE.

Ouf ! je crains de tomber dans la tentation.
Allons vite avertir...

HORTENSE.

O Ciel ! j'entens mon Pere !
Que vais-je devenir ?

VALENTIN.

Et nous, qu'allons-nous faire ?

LEANDRE.

Valentin, tire nous promptement d'embarras.

POLYCRASSE.

Oh ! je vais....

VALENTIN *le retenant & l'enfonçant dans la trape avec Léandre & Francillon.*

Oh parbleu, tu deſcendras là bas.

POLYCRASSE, *tombant.*

Au ſecours !

FRANCILLON *tombant.*

Ah !

VALENTIN *à Léandre.*

Sur vous refermez bien la trape.
Mais moi, comment faut-il qu'à preſent je m'échape ?

NERINE.

Cache-toi ſous la table.

VALENTIN *ſe cachant ſous la table.*

Il eſt vrai, c'eſt bien dit.

HORTENSE,

Que fera-t-on, dis moi, de ce Pédant maudit ?

NERINE.

Ils ont de quoi là-bas ; qu'ils le faſſent bien boire ;
Il ne hait pas le vin à ce que je puis croire.

HORTENSE.

Tai-toi, mon Pere vient.

NERINE.

Et votre Mere auſſi.

SCENE V.

FOLIDOR, ELISE, HORTENSE, NERINE, VALENTIN *ſous la table.*

ELISE.

NE puis-je donc ſçavoir quel chagrin, quel ſouci
Vous vient de reveiller en ſurſaut ?

FOLIDOR.

Ah ! ma femme,

Je ſuis perdu.

ELISE.

Quel trouble agite donc votre ame ?
Pourquoi courir ainſi de la cave au grenier,
Du grenier à la cave ? Il faudra vous lier
Si cela continuë, au moins daignez m'apprendre....

FOLIDOR, *á Nerine.*

Où donc eſt Francillon? il m'a ſemblé l'entendre.

ELISE.

Mon Dieu, ſans ce cher Fils tout vous eſt odieux;
Ce n'eſt que pour lui ſeul que vous avez des yeux;
Auſſi le gâtez-vous, car jamais à ſon âge
On ne vit un enfant d'un tel libertinage.
Votre exemple, aprés tout, lui fait avoir raiſon;
Il vous voit gouverner ſi bien votre maiſon!

FOLIDOR, *à Nerine.*

Faites-le-moi venir.

HORTENSE, *bas.*

Ah! je tremble, Nerine.

FOLIDOR, *à Hortenſe.*

Et vous, retirez-vous, votre aſpect me chagrine.

SCENE VI.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN *ſous la table.*

ELISE.

Comme vous renvoyez votre Fille !

FOLIDOR.

Ma foi,
J'ai toûjours fort douté qu'elle fût bien à moi ;
Et je crois que quelqu'un l'a changée en nourrice ;
Que cela ſoit ou non, je la hais.

ELISE.

Quel caprice !

FOLIDOR.

Laiſſons-là votre Fille, & ne ſongeons qu'à moi :
Je ſuis au deſeſpoir.

ELISE.

Mais ſçachons donc pourquoi ?
Ne me direz-vous point l'avanture fatale . . .

FOLIDOR.

Je t'ai trouvée enfin, Pierre Philoſophale !
Mais helas, à quel prix !

ELISE

ELISE.

Quoi ! vous avez trouvé ? . . .

FOLIDOR.

Oüi, ma femme, à la fin l'œuvre s'eſt achevé ;
J'ai fait de l'or.

ELISE.

De l'or !

FOLIDOR.

Oui, j'en ai fait, *vous dis-je.*

ELISE.

Vous avez fait de l'or, & cela vous afflige ?
Quoy, c'eſt là le ſujet qui vous rend ſi fâché ?
Vous qui cherchiez . . .

FOLIDOR.

J'ai fait un fort mauvais marché,
Sans le ſçavoir pourtant.

ELISE.

Ne pouvez-vous me dire . . .

FOLIDOR.

Ecoutez, puiſqu'il faut enfin vous en inſtruire.
Hier au ſoir, ennuyé de ſouffler vainement,
Et de manquer toûjours ce fortuné moment,
Ce degré de chaleur où par certain mélange ;
Par certaine vertu l'argent en or ſe change :
C'eſt trop, dis-je, *c'eſt trop me fatiguer en vain ;*
Employons un pouvoir au deſſus de l'humain.
En colere je ſorts de mon Laboratoire ;
J'entre en mon cabinet, & j'aveins un Grimoire ;

Que j'avois eû jadis d'un vieil Egyptien ;
Je le lis tout du long, ſans y comprendre rien ;
Tremblant à chaque mot que ma bouche prononce;
Et l'ayant lû, je fuis ſans attendre réponſe.

ELISE.

Hé bien ! de tout cela, quoi ? qu'eſt-il arrivé ?

FOLIDOR.

Je trouve à mon retour que l'œuvre eſt achevé.
Vos mouchettes d'argent que vous croyez perduës..

ELISE.

Hé bien ?

FOLIDOR.

Je les avois dans un creuſet fonduës,
Et j'ai trouvé cet or en la place. Tenez.
(*En lui montrant le lingot d'or.*)
N'eſt-ce pas là de l'or ? voyez, examinez.

ELISE *prenant le lingot d'or.*

Oüi c'en eſt en effet. Que j'étois malheureuſe,
De vous tant quereller !

FOLIDOR.

Cela vous rend joyeuſe,
Dans le tems que je ſuis accablé de chagrin.

ELISE.

Nous allons marier votre Fille à la fin,
Dés aujourd'hui je vais faire avertir Léandre.
Depuis aſſez-long-tems vous le faites attendre ;
Mais voici l'heureux jour ....

FOLIDOR.

Pas tout-à-fait encor.

ELISE.

Que voulez-vous de plus ? vous avez fait de l'or ;
Et vous avez promis. . . .

FOLIDOR.

D'accord ; mais le Grimoire
N'a-t-il rien fait, ma femme ?

ELISE.

Hé quoi, vous pouvez croire...

FOLIDOR.

Oüi, je crois que cet or par le Diable eſt produit ;
Et pour vous dire tout, je l'ai vû cette nuit.

ELISE *riant.*

Vous avez vû le Diable ? & qu'a-t-il pû vous dire ?
Que je ſçache. . . .

FOLIDOR.

Oüi, riez ; voilà bien de quoi rire.

ELISE.

Vous avez vû le Diable ?

FOLIDOR.

Oüi, comme je vous voi.

ELISE.

Et dans quelle figure ?

FOLIDOR.

En homme, comme moi ;
Mais l'air d'un petit Maitre, & rempli d'arrogance.
Il faiſoit le gros dos, & l'homme d'importance
Tout ce que tu voudras, en or ſera changé,

Commande ; à t'obeir je me ſuis engagé,
M'a-t-il dit, *de treſor je te ferai largeſſe :*
Mais auſſi ſouviens-toi de tenir ta promeſſe.
Dans un mois au plus tard je viendrai te chercher.

ELISE.

Ah ! que dites-vous-là ? Gardez de m'approcher.
Je ne veux plus vous voir.

FOLIDOR.

Ma femme !

ELISE.

Miſerable,
Qu'avez-vous fait ?

FOLIDOR.

C'étoit. ....

ELISE.

Allez vous-en au Diable.

FOLIDOR.

Quand j'ai lû ce Grimoire où je n'entendois rien,
C'étoit dans le deſſein de m'acquerir du bien ;
Et je ne croyois pas au Diable rien promettre.
Un tems ſi court encor ! Quand je pourrois remettre,
Que pourrois-je eſperer?

ELISE *s'adouciſſant.*

Il faut prendre parti,
Et n'avoir pas du moins ici le démenti.
Puiſqu'on vous a promis de l'or en abondance ;
Suhaitez-en pour nous, nous prendrons patience.

Il faut d'un mauvais pas ſe tirer comme on peut ;
Et que le Diable après. . . .

FOLIDOR.

M'emporte s'il le veut,
N'eſt-ce pas ? Vous croyez qu'en mon état funeſte
Je voudrois enrichir des gens que je déteſte ?
Quoi, votre Fille & vous ? . . .

ELISE.

Autant *qu'il vous plaira* ;
Haïſſez-nous, le Diable au moins nous vengera.

FOLIDOR.

Hé ! de quel ſouvenir m'attriſtez-vous, ma femme
Helas ! n'augmentez-point le trouble de mon ame.
Non, je ne vous hais point, pardonnez au tranſ-
port . . .

ELISE.

Au tranſport de folie.

FOLIDOR.

Hé bien, j'en ſuis d'accord ;
Chacun a ſa folie, & ma peur fait la mienne.
Je crains qu'en ce moment le Diable ne revienne.
Demeurez avec moi, vous pourrez l'amuſer ;
On dit qu'avec le ſexe il ſe plaît à jaſer.

ELISE.

Peut-on être auſſi fou ? Toute la nuit entiere
Vous avez en dormant ronflé d'une maniere,
Que je n'ai pas clos l'œil, & ſi je n'ai rien vû ;
C'eſt quelque ſonge affreux qui vous aura déçû.

FOLIDOR.

Quoi ! ce ſeroit un ſonge ?

ELISE.

Oüi, je vous en aſſure.

FOLIDOR.

Que je ſerois heureux ! Mais par quelle avanture
Aurois-je fait de l'or ? dites moi.

ELISE.

Par hazard.
N'aviez-vous pas eſpoir d'en faire tôt ou tard ?

FOLIDOR.

Oüi, vous avez raiſon ; & c'eſt peut-être un ſonge,
Qui ſe mêlant d'abord au chagrin qui me ronge,
Aura dans mon eſprit paſſé pour verité.

SCENE VII.

FOLIDOR, ELISE, NERINE.

NERINE.

Monſieur...

FOLIDOR.

Où Francillon s'étoit-il arrêté ?

NERINE.

Monſieur . . .

FOLIDOR.

Hé bien, Monſieur ?

NERINE.

Je ne trouve perſonne ;
Ni *Fils*, ni Précepteur.

FOLIDOR.

Ah ! que cela m'étonne !
(*tirant ſes clefs.*)
Voila mes clefs, je ſçais que toute ma maiſon
Eſt doublement fermée ! Ah ! je perds la raiſon.
Je ne me connois plus, & je n'y vois plus goute.
Le Diable les a pris pour les gages ſans doute.
Polycraſſe,

POLYCRASSE *de deſſous la trape.*

Monſieur ?

FOLIDOR.

Je ne me trompois pas.
D'où me repondez-vous ?

POLYCRASSE.

On nous tient ici bas.

ELISE.

Je ne ſçais plus qu'en dire, & la choſe eſt trop forte
(*Elle lui arrache ſes clefs.*)
Donnez-moi promptement les clefs de notre porte ;
Je veux ſortir.

FOLIDOR.

Reſtez.

ELISE *fuyant.*

J'ai trop de peur, je cours
Pour vous faire venir au plûtôt du ſecours.

SCENE VIII.

FOLIDOR, VALENTIN *ſortant de deſſous la table pour rentrer dans la trape.*

FOLIDOR.

JE ſors auſſi... Mais Ciel ? que vois-je ſous la table ?
Ah ! me voila perdu. Qu'eſt-ce là ?

VALENTIN *effrayé.*

C'eſt le Diable.

FOLIDOR *effrayé.*

Ah !

VALENTIN *ſe raſſurant peu à peu.*

Si tu fais du bruit je te tordrai le coû.
J'aurois pû me changer en Ours, en Loup-garou,
En Greffier, en Sergent, en bête plus vilaine.
Mais pour moins t'effrayer, j'ai pris figure humaine.

Tu t'étonnes de voir le Diable ainſi vêtu.
Cette nuit je te ſuis autrement apparu,
Beau diamant au doigt, pomme d'or à la canne,
L'air fier, j'étois alors Commis de la Doûanne:
Mais ayant par hazard trouvé dans mon chemin
Un laquais, qui laſſé de ſon triſte deſtin,
M'a dit qu'il ſe donnoit à moi, ſi ma puiſſance
Le pouvoit ſur le champ tirer de l'indigence;
Auſſi-tôt j'ai troqué mon habit pour le ſien;
J'en ai fait un Commis, & l'ai changé ſi bien,
Que lui-même à preſent a peine à ſe connoître.

FOLIDOR.

Helas! dans quelque état que vous puiſſiez paroître,
Sçachant que c'eſt le Diable, en a-t-on moins de peur?

VALENTIN.

Là, ne t'allarme point, diſſipe ta frayeur;
Je ne viens point encor pour prendre ta perſonne
Ce n'eſt que dans un mois.

FOLIDOR.

Au Diable l'on ſe donne
En liſant un Grimoire?

VALENTIN.

Hé! n'eſt-tu pas content?
Je t'ai fait hier trouver ce que tu cherchois tant.
Tu n'as qu'à ſouhaiter.

FOLIDOR.

Je ſuis inconſolable.

Ayez pitié de moi.

VALENTIN.

Le Diable pitoyable !

Tu te mocques ; tes pleurs ſont ici ſuperflus.

FOLIDOR.

Et mon fils, mon cher fils ?

VALENTIN.

Tu ne le verras plus.

Car lorſque je ſerai contraint de te le rendre,
C'eſt dans ce même inſtant que je viendrai te prendre.

FOLIDOR.

Hé quoi ! tous mes efforts ne me ſervent de rien ?
Je ne me puis ſauver ?

VALENTIN.

Il n'en eſt qu'un moyen.

FOLIDOR.

Quel eſt-il ? ah ! déja l'eſpoir rentre en mon ame,

VALENTIN.

De me donner quelqu'autre en ta place.

FOLIDOR.

Ma femme.

Prenez, je vous la donne, & de grand cœur, ma foi.

VALENTIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais je n'en veux point, moi.
Des femmes j'en ai tant que je n'en ſçais que faire ;
C'eſt de tous les maris le preſent ordinaire.
Tu m'a donné la tienne un million de fois,
Je n'en ai point voulu.

FOLIDOR.

De qui donc faire choix?
Si j'avois des parens encore ! mais ma famille
Conſiſte ſeulement en mon fils & ma fille.

VALENTIN.

Pour la fille, encor paſſe

FOLIDOR.

Oüi, mais....

VALENTIN.

Tu la hais fort,
Je le ſçais.

FOLIDOR.

Il eſt vrai, mais j'aurois un remord.
Donner ma fille au Diable ! Ah ! la choſe eſt trop forte.

VALENTIN.

Fais comme tu voudras; dans un mois je t'emporte.

FOLIDOR.

Si vous pouviez ſçavoir le cruel embarras...

VALENTIN.

Pour t'en tirer, apprens ce que tu ne ſçais pas.

La fille en queſtion n'eſt nullement ta fille,
Les Diables ſçavent tout. Autrefois certain drille,
En contoit à ta femme.

FOLIDOR.

Et c'eſt de leurs amours
Que cette fille vient ? je m'en doutai toûjours.
Je cherchois la raiſon de ma haine implacable.
Puſqu'Hortenſe n'eſt point à moi, qu'elle aille au Diable,
Prenez-là, j'y conſens. Mais parlons entre nous,
Alors que vous l'aurez, dites, qu'en ferez-vous ?

VALENTIN *embaraſſé.*

J'en ferai... Mais que ſçais-je ?... Une beauté brillante,
Qui ne trouvera point de cœur qu'elle n'enchante ;
J'en rendrai mille gens à la rage amoureux ;
Et comme elle n'aura que des rigueurs pour eux,
Ils ſe donneront tous au Diable pour lui plaire,
Et ce ſont des Sujets qu'elle ſçaura me faire.

FOLIDOR.

Vous la laiſſerai donc en pleine liberté ?

VALENTIN.

Aſſurément.

FOLIDOR.

Et moi, vous m'auriez emporté ?

VALENTIN.

Çà, concluons un peu ; crois-tu que cette Hortenſe

Conſente à ſe donner à moi ſans repugnance ?

FOLIDOR.

Vous connoiſſant pour Diable, elle n'en fera rien ;
Et vous croyant Laquais, c'eſt encor pis.

VALENTIN.

Hé bien
Je vais changer d'habit.

FOLIDOR.

Changez plûtôt de mine ;
Car à voir vos yeux ſeuls, aiſément on devine
Que vous êtes le Diable.

VALENTIN.

Ainſi, pour l'abuſer,
Je vais en beau blondin me metamorphoſer.
Elle avoit un amant ?

FOLIDOR.

Oüi, qu'on nommoit Léandre.

VALENTIN.

J'en connois la figure, & je m'en vais la prendre.

FOLIDOR.

Ah ! pour ne vous point voir je détourne les yeux,
Et voudrois pour beaucoup être loin de ces lieux.

Dans le tems que Valentin s'enfonce dans la trape, Léandre ſort de deſſous le Théatre, & paroît à ſa place.

SCENE IX.

LEANDRE, FOLIDOR.

LEANDRE.

POurquoi ? ce changement eſt-il ſi formidable ?

FOLIDOR *effrayé.*

Ah ! que vois-je ? où s'étend la puiſſance du Diable !
J'ai de la peine à croire encor ce que je vois.
Comment donc ? le viſage, & la taille & la voix:
On diroit de Leandre.

LEANDRE.

Avec cette figure
Pourrons-nous l'abuſer ?

FOLIDOR.

Oh ! la choſe eſt bien ſûre.

LEANDRE.

Qu'elle vienne au plutôt.

FOLIDOR.

Oui, mais auparavant
Je veux revoir mon fils; vous trompez fort ſouvent,
Vous autres Diables.

LEANDRE.

Non, ne crains rien.

FOLIDOR.

Oh ! de grace,
Rendez-moi mon cher fils, & même Polycraſſe.

LEANDRE. (*à part.*)

Je crains malgré l'argent que je leur ai donné,
Que le vin qu'ils ont bû . . .

FOLIDOR.

Vous ſemblez étonné.
Qu'a-t-on fait de mon fils ? hélas ! que j'apprehende . . .
Comment ? ne pouvez-vous m'accorder ma demande ?

LEANDRE.

Il faut te ſatisfaire. Eſprits qui m'écoutez,
Qu'on relâche à l'inſtant ceux qu'on tient arrêtez.

SCENE X.

FOLIDOR, LEANDRE, POLYCRASSE & FRANCILLON *ſortans de deſſous le théatre, yvres.*

FOLIDOR.

AH! voilà mon cher fils! Viens-ça que je t'embraſſe.

Et je revois auſſi ce pauvre Polycraſſe!
Ils ne me diſent rien, & ſemblent endormis.

LEANDRE.

C'eſt que du charme encore ils ne ſont pas remis.
(*à part.*)
Qu'ils ſont yvres!

FOLIDOR.

Enfin j'ai briſé votre chaine.

LEANDRE.

Finiſſons notre affaire.

FOLIDOR.

On a bien de la peine
Pour ravoir...

POLYCRASSE *yvre.*

Facilis deſcenſus Averni.

FOLIDOR.

Mon fils, reconnois-moi.

FRANCILLON *yvre.*

Bon jour, *vinum vini.*

LEANDRE *à part.*

J'enrage, ils vont parler.

FOLIDOR.

Comment donc? qu'eſt-ce à dire?

FRANCILLON *yvre.*

C'eſt-à-dire du vin.

FOLIDOR.

Du vin?

POLYCRASSE *yvre.*

Je ſçais l'inſtruire.
Avant qu'il ſoit dix ans j'en veux faire un Docteur.

FRANCILLON *yvre.*

Non, non, je ne veux pas, je veux être ſoufleur.
Je ne ſoufle pas mal, au moins.

FOLIDOR.

Il paroît yvre.

FRANCILLON *yvre.*

La bouteille ſera deſormais mon ſeul livre.
Je ne veux point avoir un autre rudiment.

FOLIDOR.

Quels diſcours ſont-ce-là?

LEANDRE.

C'eſt un enchantement.

FRANCILLON *yvre.*

Oüi, je ſuis enchanté. Votre vin, cher beau-frere,

Eſt un vin . . . Il en faut faire boire à mon pere.
Retournons aux Enfers.

LEANDRE *à part.*

Ah ! me voila perdu !

(*à Polycraſſe.*)

Faites-le taire au moins ?

POLYCRASSE *yvre.*

Oüi, paix ; le voilà tû.
Et moi, je vais parler. Le vin . . .

LEANDRE *à part.*

Que va-t-il dire ?

POLYCRASSE *yvre.*

Voilà la grande erreur.

LEANDRE *à part.*

Je ſouffre le martyre.

POLYCRASSE *yvre.*

Quand on trouve du vin mauvais, on dit d'abord :
Voilà du vin du Diable.

FOLIDOR.

Hé bien !

POLYCRASSE *yvre.*

On a grand tort.
Le vin du Diable eſt bon, n'eſt-il pas vrai ?

FRANCILLON *yvre.*

Sans doute.
Allons-en boire encore, & que mon pere en goûte.

FOLIDOR.

Reſteront-ils long-tems dans cet égarement ?

LEANDRE.

Je vais les en tirer dans ce même moment.
Le charme finira tout auſſi-tôt qu'Hortenſe,
Livrée entre mes mains.... La voici qui s'avance.

SCENE XI.

FOLIDOR, ELISE, LEANDRE, HORTENSE, NERINE, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres*,

ELISE *à Hortenſe, bas.*

JE ſuis aſſez inſtruite, & vais vous ſeconder.
(*à Folidor*)
Et bien, vous aviez tort de vous intimider.
Votre fils retrouvé vous tire enfin de peine,
Mais Léandre en ces lieux! quelle affaire l'ameine?

FOLIDOR *à Eliſe.*

(*à Hortenſe.*)
Je lui donne ma fille. Oüi, je veux aujourd'hui.
Après tant de refus que vous ſoyez à lui.
N'y conſentez-vous pas?

HORTENSE.

Si j'y conſens, mon Pere ?
Ah ! je ferai toûjours ce qui pourra vous plaire.

ELISE.

Léandre, emmenez-la chez vous, & promptement,
De crainte qu'il ne change encor de ſentimens.

FOLIDOR.

Je n'en changerai point, & conſens qu'il l'emmene.

LEANDRE *emmenant Hortenſe.*

Monſieur, juſqu'au revoir.

FOLIDOR.

N'en prenez pas la peine.

SCENE XII.

FOLIDOR, ELISE, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres.*

ELISE.

C'A réjoüiſſons-nous.

FOLIDOR.

Vous en avez ſujet.
A qui croyez-vous donc donner ce cher objet,
Ce bel enfant, qui m'eſt venu de contre-bande ?

ELISE.

A Léandre. Voyez la plaiſante demande ?

FOLIDOR.

De joye en ce moment vos ſens en ſont ravis.

ELISE.

Sans doute.

FOLIDOR.

C'eſt donc là Léandre, à votre avis?

ELISE.

Si ce n'eſt pas Léandre, il eſt en tout ſemblable.
Et qui ſeroit-ce donc, s'il vous plaît?

FOLIDOR.

C'eſt le Diable,
Qui ſans ce beau préſent m'auroit rompu le cou.

ELISE.

Par ma foi, mon Mari, vous êtes un grand fou.

SCENE DERNIERE.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN, POLYCRASSE & FRANCILLON *yvres*, NERINE, MUSICIENS, MUSICIENNES.

VALENTIN.

PLace, place, Meſſieurs; voici de la Muſique
Que le Diable conduit.

FOLIDOR.

Du moins que l'on m'explique...

UNE MUSICIENNE *chante.*

Tu crois au Diable abandonner Hortenſe.
Elle ſe voit dans les bras de l'Amour.
De ſon Amant tu trompois l'eſperance;
Mais il a ſçû tromper ta vigilance.
Chacun a ſon tour.

II. MUSICIENNE.

Pour obtenir la main de ſa Maîtreſſe,
Léandre fait le Diable dans ce jour;
Et dès demain, pour prix de ſa tendreſſe,
Elle fera peut-être la Diableſſe.
Chacun à ſon tour.

FOLIDOR.

Comment donc, s'il vous plaît? Que veut dire ceci?
Laiſſez-là vos chanſons! je veux être éclairci.

ELISE.

Quel éclairciſſement vous faut-il davantage?
Vous êtes pris pour dupe.

FOLIDOR.

Oh! qu'entens-je? j'enrage.
Comment donc, malheureux, vous oſez me duper?

VALENTIN.

Monſieur, je vous trompois, je viens vous détrom-
per,

Je ne ſuis point le Diable.

FOLIDOR.

Et quel es tu donc, traître

VALENTIN.

Mon nom eſt Valentin, & Léandre eſt mon Maître,
Sçachant que vous vouliez trouver abſolument,
Ce que tant d'autres fous ont cherché vainement
J'ai voulu là-deſſus contenter votre envie;
Et ce que n'avoient pû vos ſecrets de chymie,
Votre fils Francillon l'a fait par mon moyen.
J'ai mis entre ſes mains un lingot d'or.

FOLIDOR.

Hé bien?

FRANCILLON *yvre.*

Hé bien, je l'ai jetté dans le creuſet, mon pere.

FOLIDOR.

Comment, coquin, c'eſt toi?...

FRANCILLON *yvre.*

Tout doux point de colere.

FOLIDOR.

Puis-je croire...

FRANCILLON *yvre.*

Croyez que je ne vous mens pas.

POLYCRASSE *yvre.*

L'Enfant dit vrai, Monſieur, *in vino veritas,*
Mais il faut châtier le vin dans la jeuneſſe.

FRNCILLON *yvre.*

Me châtier!

FOLIDOR *à Polycraſſe.*

Et vous, avec votre ſageſſe,
Avec votre air cagot, vos diſcours de Pédant...

FRANCILLON *yvre.*

Il faudroit lui donner le foüet.

POLYCRASSE *yvre*

Impertinent!

FRANCILLON *yvre.*

Vous êtes un yvrogne.

FOLIDOR.

Ah! je me déſeſpere.
Se peut-il?.. Mais j'ai tort de me mettre en colere,
Perſonne n'a jamais au monde eu tant de peur.
Mais puiſque je me vois remis de ma frayeur,
Je vous pardonne à tous, & ne veux de ma vie
Ni ſoufler, ni chercher de ſecrets de chymie.
Mais que ſçache au moins comment dans ma maiſon...

VALENTIN.

Suffit. De tout cela nous vous rendrons raiſon.
Nous en ferons tantôt l'entretien de la table,
A préſent achevons la muſique du Diable,

DIVERTISSEMENT

DIVERTISSEMENT en Muſique.

I. MUSICIEN.

L'Honneur, l'Argent, l'Amour,
Sont trois Diables
Impitoyables,
Qui ſe combattent tour à tour.
La Place d'Armes
Eſt un jeune cœur,
Que défend le Diable d'Honneur.
Le Diable d'Amour par ſes charmes,
Par ſes larmes,
Cherche à s'en rendre vainqueur,
Avec ſes fléches
Il fait des breches :
Mais le Diable d'argent d'un plein ſaut
Monte à l'aſſaut.

FRANCILLON *yvre.*

Du vin de mon Beau-frere
Je boirois ſoir & matin.
Plus de Deſpautere,
De Rudiment, de Grammaire.
Du vin.

I. MUSICIEN.

Une femme toujours égale,
Des Amans heureux & diſcrets:
C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

II. MUSICIEN.

Un Gaſcon qui ſouvent régale,
Un Normand qui hait le Procès,
C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

I. MUSICIEN.

Ah! que l'Hymen eſt agréable
Pour un jour;
Tout y plaît, tout en eſt aimable,
C'eſt l'Amour.
Le lendemain n'eſt pas ſemblable.
Dans une nuit
Tout eſt détruit.
Le Soleil luit,
L'Amour s'enfuit,
C'eſt le Diable.

VALENTIN.

Ah ! que le Parterre eſt aimable,
Dans ce jour !
Son bon goût nous eſt favorable ;
C'eſt l'Amour.
Quand une Piece eſt déteſtable,
Quelle rumeur !
Quelle fureur
Contre l'Acteur,
Contre l'Auteur !
C'eſt le Diable.

FIN

LA FOIRE S. LAURENT.

COMEDIE

Répreſentée en 1709.

ACTEURS.

FRONIMOND, Pere de Lucile.
LUCILE, Fille de Fronimond,
Me. RAYMONDE, Belle-ſœur de Fronimond, amoureuſe de Therame.
THERAME, Amant de Lucile.
DANDINET, Gentil-homme de Beauce, amoureux de Lucile.
LA VERDURE, Valet de Therame.
BLAISE, Païſan, Domeſtique de Therame.
GRISON, Valet de Fronimond.

BATELEURS.

L'ENROUE'.
GILLE.
BRAILLARD.
Pluſieurs Muſiciens & Muſiciennes vêtus à l'Indienne.

La Scene eſt à la Foire S. Laurent.

LA FOIRE S. LAURENT.

COMEDIE.

Le Theatre repreſente la Foire. Pluſieurs violons ſous des figures groteſques joüent des airs differens, pendant que pluſieurs Bateleurs & Farceurs appellent les paſſans.

SCENE PREMIERE.

L'ENROUE', GILLE, BRAILLARD, THERAME, BLAISE.

L'ENROUE'.

LEs Danſeurs, Sauteurs, Voltigeurs,
Ce ne ſont point des bagatelles;
On joüe ici, Meſſieurs,
En perſonnes naturelles.

GILLES.

C'eſt ici chez nous ;
Entrez vite, dépechez-vous.
Venez voir cette Parodie,
Avec ce Turc d'Italie.

BRAILLARD *à Blaiſe.*

Voir ici ces beaux animaux,
Meſſieurs, le combat des Taureaux.
Ne vous amuſez pas davantage à la porte ;
Car on va commencer.

Les Bateleurs, Farceurs & Violons rentrent dans leurs loges pour commencer leurs jeux.

BLAISE.

Le Diable vous emporte.
Eh morgué commencez, ou ne commencez pas,
Je nous en battons l'œil, jarni que de fracas :
Dans cette Foire-ci, l'on ne ſçauroit s'entendre.
Reprenons mon diſcours :

THERAME.

Et que veux tu reprendre ?
Finis.

BLAISE.

Je diſois donc que j'avois de l'eſprit.

THERAME.

Je ſuis content de toi, mon cher Blaiſe, *il ſuffit.*

BLAISE.

Depuis un mois je ſuis venu de mon Village,
Dont vous êtes Seigneur, & j'ai déja fait rage.

C'eſt

C'eſt par moi.... Mais malgré tout ce que je vous fais,
Vous me laiſſez toûjours laquais de vos laquais.

THERAME.

Va, j'aurai ſoin de toi; cherche encor la Verdure,
Je ne puis m'en paſſer dans cette conjoncture.

BLAISE.

Je l'ai cherché par tout, & ne le trouve pas.

THERAME.

Où diantre eſt-il? j'enrage, & dans cet embarras....

BLAISE.

Moi, je le chaſſerois.

THERAME.

Ah! le voici.

SCENE II.

THERAME, LA VERDURE, BLAISE.

THERAME.

QUoi, traître,
Depuis trois jours entiers....

LA VERDURE.

Doucement nôtre Maître.

THERAME.

Lucile vient ici dans ce même moment,
Mon Rival l'y conduit. Cependant....

LA VERDURE.

Doucement,
Que votre Rival vienne, & Lucile & ſon Pere,
Et toute leur ſequelle : allez, laiſſez-moi faire.
Depuis trois jours entiers que je demeure ici,
Je ne me ſuis pas mal occupé, Dieu merci,
Et je n'ai pas toûjours paſſé le tems à boire.
Soyez ſûr qu'il n'eſt point d'endroit dans cette Foire,
Dont vous ne ſoyez maître, enfin tout eſt à vous
L'homme aux Tableaux changeans, les Marchands, les Filous,
L'homme ſans bras, le Turc, les Farceurs, juſqu'à Gille ;
Tout eſt ici d'accord pour enlever Lucile.

THERAME.

Comment donc tous ces gens ſçavent nôtre ſecret?

LA VERDURE.

Quoiqu'ils ſoient tous à nous, ils ignorent le fait.
De leurs jeux ſeulement ils m'ont rendu le maître,
Sans pénétrer plus loin ; & j'y ſçaurai paroître.
Sous leur propre figure : Enfin je ne dis rien.

Vous verrez, ſi tantôt je m'en tirerai bien ;
Et ſi quand je m'en mêle on peut mieux contrefaire. . . . .

THERAME.

Si mon rival trop ſot, Fronimond trop ſevere,
Ne veulent point aller à ces ſpectacles-là ?

LA VERDURE.

La *Foire* ſaint Laurent n'a de beau que cela.
Quoiqu'il arrive enfin, j'enleverai *Lucile.*
L'argent que j'ai donné me rendra tout facile ;
De vos cent Loüis d'or, auſſi je n'ai plus rien.

THERAME.

Quoi ! tout eſt dépenſé ?

LA VERDURE.

Bon, j'en ai mis du mien.
L'homme ſans bras m'a pris lui ſeul trente piſtoles,
Jugez du reſte, & ſi. . . .

THERAME.

Du moins tu me conſoles,
Par l'eſpoir. . . .

LA VERDURE.

Eſperez que tout réüſſira.
Croyez-vous que Lucile auſſi conſentira ;
A cet enlévement ?

THERAME.

J'en ſuis ſûr. Voila Blaiſe
Qui me vient d'apporter reponſe.

LA VERDURE.

J'en ſuis aiſe.
Lucile vous écrit, c'eſt la premiére fois.

THERAME.

On ne lui laiſſoit rien à ce que tu diſois,
Ni plume, ni papier.

LA VERDURE.

Mais c'étoit elle-même
Qui l'avoit dit.

BLAISE.

Oh! c'eſt que j'ai du ſtratagême.
Ce billet de Monſieur, ſans adreſſe ni rien,
Etoit bien chatouilleux. J'ai trouvé le moyen
De le rendre pourtant.

LA VERDURE.

C'eſt être bien habile;
Car d'un pas Fornimond ne quitte point Lucile.

BLAISE.

Morguenne il n'a pas pû de moi ſe défier;
Car j'ai fait le benêt, m'offrant pour Jardinier:
Bref, j'ai bien réüſſi malgré toute l'envie,
Je n'avois pourtant vû Lucile de ma vie.

LA VERDURE.

Quoi, jamais!

BLAISE.

Non morgué: c'eſt là faire un grand coup.

LA VERDURE.

Tu l'as dû trouver belle.

BLAISE.

Un peu, mais pas beaucoup.

LA VERDURE.

Pas beaucoup !

BLAISE.

Non morgué.

THERAME.

Blaiſe eſt bien difficile ;
Dans le monde il n'eſt rien au deſſus de Lucile.

BLAISE.

Dame, je ne ſçais pas me connoître en biauté,
Quand c'eſt une biauté ſur tout de qualité ;
Ils ſe peinturont tant, que je n'y connois goûte.
Il faut voir pour juger, n'eſt-il pas vrai?

THERAME.

Sans doute.

BLAISE.

Or donc . . . je ne ſçais plus ce que je vous diſois.

LA VERDURE.

Te parlois de Lucile.

BLAISE.

Ah ! oüi je diſcourois
Avec le vieux vieillard, c'eſt je penſe ſon frere.

LA VERDURE.

Non; c'eſt ſon pere.

BLAISE.

Enfin me tournant le derriere,
Il me l'a baillé belle à finir mon deſſein.

J'ai fait ſigne à Lucile, & j'ai mis dans ſa main
Le billet de Monſieur ; elle a quitté la place,
Et pis eſt revenuë, & pis m'a de ſa grace
Donné deux Loüis d'or & reponſe au billet,
Et pis....

THERAME.

Tu m'as raconté tout le fait.
Il s'agit maintenant d'enlever cette Belle.

LA VERDURE.

Blaiſe, tout doucement va t'en au devant d'elle,
Et vient nous avertir.

BLAISE *bas.*

Oüi... comme je viendrai;
J'en veux avoir l'honneur, & je l'enleverai
Moi tout ſeul ſi je puis.

SCENE III.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

QU'a-t'on pû vous écrire?
Ne le puis-je ſçavoir

THERAME.

Helas! tu le peux ſire.
Ma lettre luy parloit de cet enlévement,

La priant d'y donner un plein conſentement ;
Tu vas voir ſa réponſe ; elle eſt pourtant d'un
ſtile. . .

LA VERDURE.

Qui vous plaît.

THERAME.

Non, je veux que l'on ſoit moins facile,
Qu'on ſe deffende un peu.

LA VERDURE.

Monſieur on ne voit plus
Dans ce ſiécle pervers de ces rudes vertus
Qui vous éclabouſſoient de dix pas à la ronde ;
Demandez-le plûtôt à Madame Raymonde,
La tante de Lucile ; elle eſt de ce vieux temps,
Et ſouvent le rappelle en liſant ſes Romans.
Elle vous aime un peu pourtant la bonne Dame.

THERAME.

Ah ! ne plaiſante point, & lis.

LA VERDURE, *liſant.*

Au beau Thérame.
De vôtre amour perſuadée,
Vous pouvez m'enlever, ma tendreſſe y conſent ;
Je m'en forme une aimable idée,
Et je crois cela fort plaiſant.
La petite friponne, elle s'enhardit bien.

THERAME.

Ce ſtile me ſurprend & je n'y connois rien ;

Car dans nos entretiens ſerieuſe & timide,
Jamais rien de pareil.

LA VERDURE.

C'eſt l'Amour qui la guide;
Pour ſon enlevement ſi l'on manque ce jour,
Elle conçoit fort bien qu'il n'eſt plus de retour.
Mais à propos Griſon, le Valet de ſon pere,
Dans tout cet embaras nous ſeroit néceſſaire;
Aprés avoir reçû de bon argent de vous,
Il nous néglige un peu.

THERAME.

Que peut-il plus pour nous?
C'eſt par lui que j'ai ſçû que partie étoit faite,
Pour aller à la Foire, & depuis il la guette;
Et c'eſt ſur ſon avis que je me rends icy,
Il doit même venir m'avertir: Le voici.

SCENE IV.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

THERAME.

HE bien, Griſon ?

GRISON.

Monſieur, voici tout notre monde ;
Pere, Rival, Maîtreſſe, & Madame Raymonde.

THERAME.

Quoy! cette vielle folle en eſt auſſi ? Tant pis.

GRISON.

Pourquoi donc ? vous étiez jadis ſi bons amis.

LA VERDURE.

Il feignoit de l'aimer afin de voir ſa niéce.

THERAME.

Laiſſons cela.

GRISON.

Toûjours votre ſort l'intereſſe ;
Elle vous compte encore au rang de ſes amans,
Souvent elle vous nomme en liſant les Romans.
Cependant je lui crois quelqu'autre amour en téte ;
Car ſa Suivante ; enfin, qui n'eſt pas une bête,

Je ne pourrois jamais broüiller de tels eſprits,
C'eſt pourtant un écueil pour les meilleurs amis.
Mais les voici.

LA VERDURE.

Gardez d'être apperçû du Pere,
Entrez dans cette loge, & puis laiſſez-moi faire.

THERAME.

Que je voye un moment Lucile.

LA VERDURE.

Ah ! ſans tarder
Entrez.

THERAME.

Un ſeul moment.

LA VERDURE.

Non, c'eſt trop hazarder.

Ils entrent dans une loge.

SCENE V.

FRONIMOND, Me. RAYMONDE, LUCILE, DANDINET.

FRONIMOND.

NOn, je n'ai jamais vû de Gentil-homme en France
D'une meilleure humeur.

DANDINET

Oh vraiment ! je le penſe.

FRONIMOND.

Vous reſſuſciteriez un mort.

DANDINET.

Je ſuis plaiſant,
N'eſt-ce pas ? jovial.

LUCILE *ſérieuſe.*

Oüi fort réjoüiſſant.

FRONIMOND.

Vous m'avez bien fait rire à ces Marionettes.
Ma Fille, qu'eſt-ce donc ? quelle mine vous faites ?
Vous ſoupirez, voyez votre futur époux,
Et ma ſœur, votre tante ; enfin voyez-nous tous,
Notre humeur vous devroit inſpirer de la joye.
Voyez.

LUCILE.

Que voulez-vous, mon Pere, que je voye?
Je ne ſuis point contente, & je voudrois en vain...

DANDINET.

Là, ne vous fâchez pas, vous la ſerez demain.
Vous me poſſederez, ſoyez plus patiente ;
Si vous attendiez donc, comme a fait votre tante,
Des trente & quarante ans.

Me. RAYMONDE

Pour avoir attendu,
Grace au Dieu de l'Amour, je n'aurai rien perdu ;
Il m'offre dans ce jour, m'ayant fait tant attendre,

Le ſujet le plus beau, le mieux fait le plus tendre,
Qui ſoit ſous ſon empire.

FRONIMOND.

Avec tous vos Romans,
Ma ſœur, vous avez eû toujours quarante amans;
Mais ils n'étoient ma foi, tous que dans votre idée.

Me. RAYMONDE.

Oh! pour cette fois-ci j'en ſuis perſuadée,
La choſe eſt bien réelle, & j'en ai preuve en main.

FRONIMOND.

Mais quel eſt celui-ci?

Me. RAYMONDE.

Vous le ſçaurez demain.
Le plaiſir de l'amour n'eſt que dans le myſtere,
Dans les difficultez.

FRONIMOND.

Par ma foi pour bien faire,
Ma Sœur, vous devriez brûler tous ces Romans,
Qui vous rempliſſent trop de leurs grands ſentimens.

DANDINET.

Faites tout comme moi; je ne lis aucun livre,
Et ſi j'ai de l'eſprit.

Me. RAYMONDE.

Le bel exemple à ſuivre!
Mais vous ſerez content, mon Frere; & mon eſpoir
Eſt de faire finir mon Roman dès ce ſoir;
La Foire me fournit une grande avanture,
Qui pourra parvenir à la race future.

FRONIMOND.

Ma foi vous êtes folle ; avec tous vos diſcours !

Me. RAYMONDE.

J'ai folâtré long-tems avecque les Amours ;
Mais il en faut venir enfin au mariage,
A la concluſion.

FRONIMOND.

Vous n'êtes plus en âge,
Ma Sœur...

Me. RAYMONDE.

Pour mieux parler je n'y ſuis pas encor,
Mais mon Frere, l'Amour me fait prendre l'eſſor.
(*Apercevant Blaiſe qui lui fait ſigne.*)
Ne vois-je pas l'agent de l'objet de ma flâme.
Oui, je touche au moment, & je ſens dans mon ame...
Je vous quitte.

FRONIMOND.

Comment ! Pourquoi nous quittez-vous ?

Me. RAYMONDE.

Je quitte mes parens pour ſuivre mon époux ;
Adieu, l'amour l'emporte enfin ſur la nature,
Et dans peu vous ſçaurez toute mon avanture.

SCENE VI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

QUel galimatias!

DANDINET.

Vous la laiſſez aller?

FRONIMOND.

Que faire, elle extravague, on a beau lui parler,
Point de raiſon, bien-tôt j'y prétens donner ordre.

DANDINET.

Elle vous donnera bien du fil à retordre
Quand une femme eſt ſage, elle fait enrager;
Jugez quand elle eſt folle!

FRONIMOND.

Il y faudra ſonger.

SCENE VII.

FRONIMOND, LUCILE, DANDINET, LA VERDURE.
ſous la figure de Monſieur le Rat, qui montroit des tableaux à la Foire.

LA VERDURE.

VOir ici ces Tableaux changeans ;
Vous en ſerez contens,
Bien contens ;
Trés contens.

DANDINET.

Voyons cela.

FRONIMOND.

Ce ſont des bagatelles pures.

LA VERDURE.

Vous verrez ces belles Peintures,
Avec ces riches bordures,
Le tout, Meſſieurs, à peu de frais ;
Ces beaux ouvrages,
Ont été faits
Par les mains des Sauvages,
Et vous en ſerez ſatisfaits,
Bien ſatisfaits,

Très ſatisfaits,
Fort ſatisfaits,
Extrêmement ſatisfaits.
La choſe eſt très bien ordonnée:
Vous y voyez le jour le plus beau de l'année.
L'amour ſans interêt, avec la clef des cœurs.
Ne perdez point de tems. entrez vîte, Meſſieurs.

FRONIMOND.

Il faut avoir bonne cervelle...

LA VERDURE.

On ne prend qu'une bagatelle.
Vous y voyez de plus ce beau Tableau mouvant
Entrez, Monſieur; & ſi vous n'êtes pas content,
Et ſi la choſe n'eſt pas belle,
En ſortant
Je vous rends votre argent;
Mais je ſuis aſſuré que vous ſerez content,
Bien content,
Fort content,
Très content,
Extrêmement content.

DANDINET.

Comment vous nomme-t-on?

LA VERDURE.

Mon nom eſt Fatiguant.

FRONIMOND.

Auſſi l'êtes-vous bien: toujours la même notte
Depuis dix ans, pour voir une choſe auſſi ſotte...

LA VERDURE.

Je vous en prie entrez.

DANDINET.

Il faut bien s'amuſer ;
Il nous en prie, & moi je ne puis refuſer.

FRONIMOND.

Je reconnois bien là l'humeur de votre pere,
Il ſe livroit à tout.

DANDINET.

C'eſt tout comme ma mere,
Qui, dit-on, n'a jamais rien refuſé : ma foi
Cela naît dans le ſang, faites tout comme moi ;
Entrez.

FRONIMOND *riant.*

Il le faut bien, puiſque l'on nous en prie
Quoiqu'au fond ce ne ſoit qu'une badinerie ;
Mais ce que vous voulez il faut bien le vouloir.

LA VERDURE.

Pardonnez-moi, Monſieur, la choſe eſt belle à voir,
Très belle à voir,
Très jolie à voir,
Très curieuſe à voir,
Le Roy l'a voulu voir,
Ce n'eſt point menterie,
Et vous n'avez rien vû de pareil en la vie.

(*Ils entrent dans la loge.*)

SCENE VIII.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

LA VERDURE *à Therame.*

LE beau coup de filet, ne perdons point de tems,
Je m'en vais amuſer le Vieillard là dedans,
Et Griſon le benêt. Attendez votre proye,
Dans un moment d'ici, Monſieur, je vous l'envoye.

SCENE IX.

THERAME *ſeul.*

O trop heureux Thérame ! ô moment fortuné ;
Je vais ravir l'objet qui m'étoit deſtiné.
Je m'embaraſſe peu que le pere en murmure,
Qu'il veüille proceder contre une telle injure ;
Sa fille eſt toute à moi, je ne lui vole rien,
Je ne fais ſeulement que reprendre mon bien ;
Et Lucile y conſent. La voici.

SCENE X.

THERAME, LUCILE *ſortant de la loge.*

LUCILE.

QUoi, Thérame,
C'eſt vous, pouvez-vous bien vous hazarder?...

THERAME.

Madame.

LUCILE.

Si mon pere vous voit, à quoi m'expoſez-vous.

THERAME.

Mes parens ſçauront bienappaiſer ſon courroux;
Ne perdons point de tems, venez, belle Lucile.
Fuyons.

LUCILE.

A quoi tend donc ce diſcours inutile?

THERAME.

Les momens nous ſont chers.

LUCILE.

Quel eſt donc votre eſpoir?
Me croyez-vous perſonne à trahir mon devoir?

THERAME.

L'irréſolution nous va perdre, Madame,
Pour cet enlévement tout eſt prêt.

LUCILE.

Quoi, Thérame,
C'eſt un enlévement que vous me propoſez ?
Vous me connoiſſez mal, & vous vous abuſez ;
Je vous aime, il eſt vrai, & ne m'en ſçaurois taire.
Mais un ſi grand deſſein, une pareille affaire,
Meritoit bien du moins mon aveu.

THERAME *lui montrant la lettre.*

Ce projet
Par ce billet de vous....

LUCILE.

Comment donc, quel billet?

THERAME.

Le billet ce matin qu'il vous a plû m'écrire,
Que voilà.

LUCILE *étonnée, prend la lettre.*

Donnez-moi.

THERAME.

Voulez-vous vous dédire ?

LUCILE.

Croyez... Mon Pere vient, & tôt retirez-vous.

THERAME *ſe cachant.*

Juſte Ciel !

SCENE XI.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE.

FRONIMOND.

POurquoi donc vous éloigner de nous ?

LUCILE.

Je m'ennuyois de voir toutes ces bagatelles,
Je prenois un peu l'air.

DANDINET.

Voyons choſes nouvelles,

FRONIMOND.

Faiſons deux ou trois tours, & puis nous reviendrons.

DANDINET.

Voyons l'Homme ſans bras.

FRONIMOND.

Tantôt nous le verrons.
Griſon ſuis-nous.

SCENE XII.

THERAME.

O Ciel ! que veut-elle me dire !
Quelle froideur aprés ce qu'elle vient d'écrire !
Pourquoi ſi bruſquement reprendre ſon billet ;
Elle rompt avec moi, je la perds, c'en eſt fait.
Helas ! je me plaignois de la trouver facile.

SCENE XIII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

QUoi vous êtes ici ! qu'a-t-on fait de Lucile ?
L'avez-vous miſe en lieu de ſûreté. Mais quoi !
Quel deſeſpoir !

THERAME.

Lucile helas ! trahit ma foi.

LA VERDURE.

En voilà bien d'un autre, à quoi ſert donc ſa lettre ?

THERAME.

THERAME.

A me deſeſperer.

LA VERDURE.

Ayant ſçû vous promettre....

THERAME.

Elle en vient de marquer un ſoudain repentir.

LA VERDURE.

Cependant de ces lieux il ne faut point partir.
Sans l'enlever. Je veux...

THERAME.

Quoi ! ſans qu'elle y conſente !

LA VERDURE.

Les Filles ſont ſouvent d'humeur contrariante...
A toutes ces façons n'ayons aucun égard :
Pour vouloir s'en dédire, elle s'y prend trop tard.

THERAME.

Gardons-nous de lui faire un ſi ſenſible outrage.

LA VERDURE,

De ſon refus peut-être à preſent elle enrage.

SCENE XIV.

THERAME, GRISON, LA VERDURE.

GRISON.

MOnſieur, Lucile vient de me prier tout bas,
De vous dire qu'elle eſt prête à ſuivre vos pas;
Qu'elle conſent à tout ; que de votre innocence
Elle a preſentement entiere connoiſſance.

LA VERDURE.

Ne ſçavois-je pas bien qu'on ſe repentiroit ?

GRISON.

Elle m'a dit encor qu'elle vous inſtruiroit
D'un ſecret . . .

LA VERDURE.

Tout cela n'étoit rien que grimace.

THERAME.

Enfin quoi qu'il en ſoit, que faut-il que je faſſe ?

LA VERDURE.

Rien : demeurez ici, je vais avec Griſon
Joüer à nos benêts un tour de ma façon.

SCENE XV.

THERAME *ſeul.*

REprenons quelque eſpoir après ma juſte crainte :
Votre flame pour moi n'eſt pas encore éteinte,
Adorable Lucile, & c'eſt aſſez pour moi ;
J'oſerai tout braver lorſque j'ai votre foi.

SCENE XVI.

THERAME, BLAISE.

BLAISE *eſſoufflé.*

A La fin vous voilà ; je cours toute la Foire
Sans vous trouver. Morgué j'ai gagné de quoi boire.

THERAME.

Je n'ai bougé d'ici.

BLAISE.

La Verdure, ma foi,
Avec tout ſon eſprit n'a pas tant fait que moi.

THERAME.

Comment donc, qu'as tu fait ?

BLAISE.

Ayez l'ame joyeuſe;
Je viens...

THERAME.

Quoi?

BLAISE.

D'enlever enfin votre amoureuſe,
Moi ſeul j'ai fait le coup.

THERAME *en l'embraſſant.*

Ce que j'ai de bonheur
Me vient toûjours par toi.

BLAISE.

Vous le voyez, Monſieur,
J'ai baillé ce matin votre lettre à Lucile,
Je l'enleve ce ſoir; ſuis-je un garçon habile?

THERAME.

Je ferai ta fortune.

BLAISE.

Oh je n'en doute pas:
Ça le merite bien... Avec ſon grand fracas
La Verdure pourtant ne m'a pas fait la nique.

THERAME.

Mais où Lucile eſt-elle?

BLAISE.

Elle eſt dans la boutique...
De ce certain Marchand... Vous connoiſſez cela,
Un vendeur de tiſanne.

THERAME.

Elle n'eſt pas bien là :
Il faut l'en retirer en toute diligence ;
Conduis-moi.

BLAISE.

Baillez-vous un peu de patience
Il faut m'attendre ici, je vais vous l'amener.

THERAME.

Oüi, mais ſi tu ne ſçais te précautionner
Le pere qui la cherche . . .

BLAISE.

Oh, j'ons de la prudence,
Et je ſçaurois fort bien avoir la prévoyance
De lui cacher le nez avec ſa coëffe.

THERAME.

Bon,
C'eſt bien dit.

BLAISE.

Je ſçavons raiſonner la raiſon.

THERAME.

Cours vîte, je t'attens.

SCENE XVII.

THERAME *ſeul.*

SAns chercher de fineſſe,
Des autres ce lourdaut a ſurpaſſé l'adreſſe ;
C'eſt par lui ſeul enfin que je vais être heureux !
Il me rend poſſeſſeur de l'objet de mes vœux.
Mais voici la Verdure.

SCENE XVIII.

THERAME, LA VERDURE.

LA VERDURE.

ALlons, Monſieur, courage,
Griſon a d'un Potier renverſé l'étalage :
L'on retient Fronimond pour en payer les frais,
Diſant qu'un Maître doit payer pour ſon laquais.
Il s'en deffend beaucoup. Pendant cette querelle,
Il vous eſt fort aiſé d'enlever votre Belle.
Venez.

THERAME.

L'affaire eſt faite, il n'en eſt plus beſoin ;
Un plus adroit que toi vient d'en prendre le ſoin.

LA VERDURE.

Il faut donc qu'il ait fait trés grande diligence ;
Car j'ai toûjours couru dans mon impatience.

THERAME.

Elle eſt en mon pouvoir, il ſuffit.

LA VERDURE.

Ah fort bien :
Avoüez cependant que c'eſt par mon moyen.

THERAME.

Non, je ne ſuis de tout redevable qu'à Blaiſe :
Lui ſeul a fait le coup.

LA VERDURE

Monſieur, ne vous déplaiſe ;
Je ne ſçaurois encor m'imaginer comment.

SCENE XIX.

THERAME, BLAISE, LA VERDURE, Me. RAYMONDE.

THERAME.

IE voici qui m'amene un objet ſi charmant,
Mais que vois-je !

BLAISE. *à Therame.*

Monſieur voilà votre Lucile.

à la Verdure.

Et vous, retirez-vous, vous êtes inutile.

LA VERDURE.

C'eſt là Lucile ?

BLAISE.

Hé oüi celle à qui ce matin
J'ai rendu le billet.

LA VERDURE.

Au diable le mâtin.

BLAISE.

Otez donc votre coëffe afin que l'on vous voye.

LA VERDURE.

C'eſt Madame Raymonde.

Me. RAYMONDE.

Ah que je ſens de joye !
La pudeur la combat : mais puiſqu'à ce billet
J'ai répondu d'un ſtile ; enfin cela vaut fait.
Allons, enlevez-moi, j'ai lâché la parole,
Et de plus mon écrit.

LA VERDURE *à part.*

Maugrebleu de la folle

BLAISE *á Therame.*

Vous ne lui dites rien. Parmi les gens de Cour
Ce ſont les femmes donc qui déclarent l'amour ?
Parmi nous payſans, cela n'eſt pas tout comme ;
Et la femme morgué jamais n'agace l'homme.

Me. RAYMONDE.

Affrontons les dangers, & parcourons les mers :
Que l'amour nous conduiſe au bout de l'Univers
Quel plaiſir d'habiter un antre inacceſſible,
M'y voir ſeule avec vous.

LA VERDURE.

Et qu'un Monſtre terrible
S'en vint vous devorer ; qu'aprés cela Monſieur
Au deſeſpoir penſât en mourir de douleur :
Que cela ſeroit beau !

Me. RAYMONDE.

Cher objet de ma flâme,
Vous ne medites rien.

BLAISE.

Allons, Monſieur Thérame,

Morguenne embraſſez-là ſans faire de façon.

THERAME.

Tais-toi, maraut.

BLAISE.

Ah, ah! morgué c'eſt tout de bon.
Que diable a-t-il mangé?

THERAME *bas.*

Mon pauvre la Verdure,
Je n'ai recours qu'à toi dans ma triſte avanture.

LA VERDURE *à Thérame.*

(*à Me. Raymonde.*)

Ne vous démontez point, Madame, en ce moment
Je vais tout preparer pour votre enlévement:
Entrez dans cet endroit, dont Monſieur eſt le Maitre.
Ne faites point de bruit, & gardez de paroître.

Me. RAYMONDE.

Quoi ſeule?

LA VERDURE.

Ce garçon dont l'eſprit eſt charmant,
Vous tiendra compagnie, & c'eſt pour un moment.

Me. RAYMONDE.

Un moment eſt beaucoup loin de ce que l'on aime.

BLAISE.

Je ſerai prés de vous; c'eſt un autre lui même.

SCENE XX.

THERAME, LA VERDURE.

THERAME.

Voilà le dernier coup qui pouvoit me frapper.

LA VERDURE.

Où Diable ce lourdaut s'eſt-il allé tromper !
Mais auſſi vous avez bien manqué de prudence,
Confier un billet d'une telle importance
Au plus ſot....

THERAME.

Tu ſçais bien que je n'avois que lui,
Vous étiez tous ici.

LA VERDURE.

Mais pour comble d'ennui...

SCENE XXI.

THERAME, LA VERDURE, GRISON.

GRISON.

A Quoi ſongez-vous donc, & que voulez-vous faire ?
Je mets dans l'embaras le rival & le pere.
Je fais ſigne à Lucile, & perſonne ne vient ;
Quelle indolence ici tous les deux vous retient ?
L'occaſion vingt fois s'eſt offerte.

THERAME.

J'enrage.
Ce maudit Blaiſe....

LA VERDURE.

Allons ſans tarder davantage..

GRISON.

Il n'eſt plus tems, nos gens viennent de ce côté.
Pour voir l'Homme ſans bras.

LA VERDURE.

Rien n'eſt encor gâté ;
L'Homme ſans bras n'eſt point à preſent à la Foire;

A vos dépens il eſt au cabaret à boire ;
N'importe, il faut joüer d'un tour de mon métier ;
Je vais vous déguiſer, & vous viendrez crier,
Pour appeller le monde.

THERAME.

Ah ! fy.

LA VERDURE.

Laiſſez-moi faire.

THERAME.

Je ne pourrai jamais.

LA VERDURE.

Mais il eſt néceſſaire.
Monſieur, que vous joüiez un rôle en tout ceci.

THERAME.

Mais. . . .

LA VERDURE.

Pour mieux attraper le Vieillard. Le voici.
Entrez vite

THERAME.

Allons donc.

LA VERDURE.

Toi Griſon, fais enſorte
D'amuſer un moment le Vieillard à la porte.
Pour nous donner le tems.

GRISON.

Il ſuffit, j'entens bien.

SCENE XXII.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

FRONIMOND.

VOilà notre butor.

DANDINET.

Hé ne lui dites rien,
Je n'ai jamais tant pris de plaiſir en ma vie.
Qu'en voyant renverſer les pots, la poterie.

FRONIMOND.

Il m'en coûte, & cela n'eſt pas fort obligeant.

DANDINET.

Bon! le plaiſir valoit la moitié de l'argent.

SCENE XXIII.

THERAME *déguiſé en Indien*, FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, GRISON.

THERAME.

C'Eſt ici la victoire
De la Foire:
Venez voir cet Homme ſans bras,
Qui fait avec ſes pieds ce qu'on ne pourra croire,
Et ce qu'avec leurs mains d'autres ne feroient pas.

DANDINET.

Voyons l'Homme ſans bras, c'eſt ici qu'il demeure.

THERAME.

Oüi, Monſieur, & l'on va commencer tout à l'heure.

DANDINET.

De quel pays eſt-il?

THERAME.

Des Indes.

DANDINET.

Ah! tant mieux,
Un Indien; cela doit être curieux.

Si c'étoit un François, quand il feroit merveilles ;
Quandil enchanteroit les yeux & les oreilles,
Il ne me plairoit pas autant qu'un Indien :
Ah ! je ſuis là deſſus d'un goût Pariſien,
La nouveauté ſur tout me plait, bonne ou mauvaiſe.

THERAME.

Meſſieurs, mettez vous-là, vous verrez à votre aiſe.

On ouvre une premiere ferme.

DANDINET.

Pluſieurs Indiens paroiſſent.

Hé bien, où donc eſt-il cet Indien ſans bras ?

THERAME.

Monſieur, il va paroître, il ne commence pas ;
On chante auparavant.

DANDINET.

He bien donc que l'on chante :
Mais pourquoi ces chanſons ? cela m'impatiente.

THERAME.

Les airs qu'on va chanter vous feront du plaiſir ;
Le hazard les a faits ſelon votre deſir,
C'eſt ſur la nouveauté.

DANDINET.

Je l'aime à tout outrance.

THERAME.

Seoyez-vous donc, Meſſieurs, afin que l'on commence.

UNE

UNE INDIENNE *chante.*

PREMIER COUPLET.

La nouveauté rend la Foire féconde ;
Dans ces lieux chacun abonde,
Malgré les chaleurs de l'Eté.
Quel charme, quels attraits attirent tant de monde ?
La nouveauté.

SECOND COUPLET.

La nouveauté fait changer la fortune ;
Une belle trop commune
Perd tout le prix de ſa beauté,
Qui vous fait tous courir de la blonde à la brune?
La nouveauté.

UN INDIEN *chante.*

Sans la nouveauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouveauté.

Mon voiſin entêté,
Trouve ma femme jolie ;
De la ſienne il eſt dégoûté,
Et j'en ſuis enchanté.

Enſemble.

Sans la nouveauté,
Tout ennuye
Dans la vie,
Sans la nouveauté.

SCENE XXIV.

FRONIMOND, DANDINET, LUCILE, THERAME *déguiſé en Indien*, GRISON, LA VERDURE *ſous la figure de l'Homme ſans bras.* Quatre INDIENS.

Quatre Indiens conduiſent un petit Théâtre, ſur lequel eſt la Verdure ſous la figure de l'Homme ſans bras de la Foire. Il a à côté de lui deux autres Indiens qui joüent du Haut-bois, & ſe mêlent avec l'Orquêſtre pour joüer la marche ſur laquelle ils arrivent.

LA VERDURE *ôte ſon chapeau avec ſon pied, & ſaluë la compagnie.*

L'Indien ſans pareil eſt votre ſerviteur,
Meſſieurs & Dames, c'eſt pour lui beaucoup d'honneur
De pouvoir divertir l'honnête compagnie;
Et c'eſt de tout ſon cœur qu'il vous en remercie.

DANDINET *riant.*

Ma foi je ſuis ſçavant, plus que je ne penſois,
Et j'entens l'Indien tout comme le François.

FRONIMOMD.

Voir un homme ſans bras n'eſt qu'une bagatelle,
Et ce n'eſt pas pour nous une choſe nouvelle.

THERAME. *déguiſé.*

Ce qu'il fait de ſes pieds en fait la rareté.

DANDINET.

Tenez, pour exciter la curioſité,
Vous devriez montrer une femme ſans tête,

LA VERDURE.

Où diable la trouver ; il faudroit être bête,
Pour la vouloir chercher : l'on trouveroit bien mieux
Un homme ſans cervelle, & même dans ces lieux.

DANDINET.

Cela s'adreſſe à vous, beau-pere, il vous regarde.

FRONIMOND.

Cela s'adreſſe à moi ?

LA VERDURE.

Non, Monſieur, je n'ai garde.

DANDINET.

Comment ſeroit-ce à moi ?

LA VERDURE.

Monſieur, je ne dis rien.

DANDINET.

Partageons entre nous le compliment.

FRONIMOND.

Fort bien.

LA VERDURE.

Meſſieurs, les Indiens ont pouvoir de tout dire.

DANDINET.

Allez, j'ai de l'eſprit, je prens cela pour rire.

FRONIMOND.

Ça voyons donc vos tours;

LA VERDURE.

J'en vais faire un charmant.

Quelqu'un ſçait-il joüer au Piquet?

DANDINET.

Oüi vraiment,

Perſonne en mon pays ne m'oſe tenir tête.

FRONIMOND.

Et moi ſans vanité je n'y ſuis pas trop bête.

LA VERDURE *bat les Cartes avec ſes pieds.*

Allons Meſſieurs, coupez, je vous donne la main.

FRONIMOND.

Ma foi, ce qu'il fait là paſſe l'effort humain!

THERAME *ôtant ſa barbe.*

Profitons du moment, adorable Lucile.....

LUCILE.

C'eſt vous, Thérame, ô Ciel!

THERAME.

Notre fuite eſt facile;

Et ſi vous conſentez...

LUCILE.

Oüi, je conſens à tout ;
Mon pere a mis enfin ma patience à bout ;
Et ma tante de plus par ſa lettre.

THERAME.

Lucile,
Nous en pourrons parler dans un tems plus tranquile :
Mais à preſent je crains que le moindre regard . . . .

LUCILE

Allons.

SCENE XXV.

FRONIMOND, DANDINET, LA VERDURE.

LA VERDURE.

JE viens de faire une admirable écarte.
Parlez ; mais ſans parler voilà mon jeu ſur table,
Et vous êtes repic, & capot.

DANDINET *voyant qu'il eſt capot.*

Comment Diable ?

FRONIMOND.

Il a filé la carte ; & pour nous abuſer . . .

LA VERDURE

D'avoir la main ſubtile on ne peut m'accuſer,

Puiſque je n'en ai point.

DANDINET.

La choſe eſt admirable.
Ne pourriez vous point faire encor un tour ſemblable ?

LA VERDURE.

Non pas ; mais là-deſſus j'ai fait une chanſon,
Je vais l'accompagner avec mon Tympanon.

(Il chante, & s'accompagne des pieds avec le tympanon.)

Si je n'ai mains ni bras,
C'eſt lorſqu'il faut rendre :
Meſſieurs, je n'en manque pas,
Quand il faut prendre :
Mais ſur tout pour duper un ſot,
Et le faire repic & capot,
Je ne ſuis pas manchot.

FRONIMOND.

C'en eſt aſſez, allons, Lucile. Où donc eſt-elle ?

LA VERDURE.

Vous plairoit-il encor quelque chanſon nouvelle ?

FRONIMOND *ne voyant point Lucile.*

Allez au Diable vous & votre nouveauté :
Lucile . . .

GRISON *montrant un autre côté que celui par lequel Thérame a enlevé Lucile.*

Elle a paſſé, je crois, de ce côté.

FRONIMOND.

Toute ſeule ?

GRISON.

Je crois qu'un jeune homme l'emmene.

FRONIMOND.

Et tôt courons aprés.

DANDINET.

Bon, bon, c'eſt bien la peine.

FRONIMOND.

Comment donc ? pour ma Fille eſt-ce-là votre amour ?

DANDINET.

Il eſt tard à préſent, demain il ſera jour.
Cela ſe trouvera.

FRONIMOND.

Ciel ! quelle indifference !
J'enrage, & j'ai trop loin porté la complaiſance.
J'ai refuſé ma fille à Thérame, pour vous ;
Je m'en repens.

DANDINET.

Ah ! ah !

FRONIMOND.

Vous n'êtes entre nous
Qu'une béte, un vrai ſot.

DANDINET.

Gageons que c'eſt mon pere
Qui vous écrit cela ; c'eſt ſon ſtyle ordinaire :
Il me donne toûjours de ces ſobriquets-là.

FRONIMOND.

FRONIMOND.

Que faire? quel remede apporter à cela?
Si celui qui l'enleve eſt de bonne famille,
Pour me vanger de vous je lui donne ma fille,

LA VERDURE.

Il eſt bon Gentil-homme, il n'eſt rien plus certain,
J'en leverai le pied, & s'il le faut la main.

Il leve le pied & la main enſemble, & quittant dans l'inſtant ſon habit d'Indien, il paroit tout d'un coup ſous ſa figure de Valet.

C'eſt Thérame.

FRONIMOND.

Comment?

LA VERDURE.

Oüi, Monſieur, c'eſt mon Maître;
Dans les bons ſentimens où je vous vois paroître,
Griſon, va le chercher.

SCENE XXVI.

FRONIMOND, Me. RAYMONDE, BLAISE, LA VERDURE.

Me. RAYMONDE.

JE m'ennuye à la fin,
Et je prétens ſçavoir quel ſera mon deſtin.
Hola, quelqu'un ici n'a-t-il point vû Thérame,
Mon raviſſeur? le trouble augmente dans mon ame.

FRONIMOND.

Que cherchez-vous, ma ſœur?

Me. RAYMONDE.

D'où viennent tous ces bruits?

LA VERDURE.

C'eſt un enlévement.

Me. RAYMONDE.

J'en ſuis au moins, j'en ſuis,
N'allez pas m'oublier, c'eſt moi qui ſuis la Dame.

FRONIMOND.

Vous?

Me. RAYMONDE.

Et le Cavalier eſt l'amoureux Théra**me**,

Qui m'enleve.

FRONIMOND.

Comment ? & vous êtes ici ?
Et ma fille avec lui ?

Me. RAYMONDE.

Que veut dire ceci ?
On s'eſt trompé.

BLAISE.

Sans doute, & Madame eſt Lucile.

Me. RAYMONDE.

Non, je ne la ſuis pas.

BLAISE.

Je ſuis donc bien habile ;
Et j'ai fait là, morguienne, un bel équiproquo ;
Je connois à préſent que je ne ſuis qu'un ſot.

Me. RAYMONDE.

Quoi ! c'étoit pour Lucile ?

BLAISE.

Hé oüi morgué.

Me. RAYMONDE.

J'enrage.

BLAISE.

Et moi bien plus.

Me. RAYMONDE.

Je veux me vanger de l'outrage.

FRONIMOND.

Bon, à qui vous en prendre, il faut, ma chere ſœur,
Avaler la pilule auſſi-bien que Monſieur.
(*Montrant Dandinet.*)
Voici Thérame.

SCENE DERNIERE.

FRONIMOND, THERAME, LUCILE, Me. RAYMONDE, DANDINET, LA VERDURE, GRISON, BLAISE.

Me. RAYMONDE., *courant à Thérame*

AH traitre!

LA VERDURE, *la retenant.*

Ah doucement, Madame,

THERAME, *à Fronimond.*

Pour Lucile brûlant d'une innocente flâme...

FRONIMOND.

Vous direz tout cela quand nous ſerons chez nous.

LUCILE.

Mon pere...

FRONIMOND

Recevez Thérame pour époux,
Ma fille, j'y conſens.

DANDINET.

Oüi, oüi, laiſſez-moi faire,
Mon pere le ſçaura.

Me. RAYMONDE.

Pour moi dans ma colere,
Une vengeance affreuſe....

LA VERDURE.

Ah ſans tant de raiſons,
Laiſſez-nous, s'il vous plaît, achever nos chanſons.

FIN.

DIVERTISSEMENT

Pluſieurs Indiens & Indiennes forment des danſes à la maniere de leur Pays.

UNE INDIENNE *chante.*

DEux Papillons amoureux
D'une fleur brillante & nouvelle,
Voloient ſans ceſſe autour d'elle:
Le plus aimable des deux
Sçut ravir une fleur ſi belle,
Tandis que l'autre malheureux
Vint ſe brûler à la chandelle,

ENTRE'E
d'Indiens & d'Indiennes.

UN INDIEN *chante.*

La Foire eſt franche, jeune Beauté,
Laiſſez dire un pere entêté,

La Foire eſt franche :
Qu'il choiſiſſe à ſa volonté ;
Mais ſi de quelqu'autre côté
Votre cœur panche ,
La Foire eſt franche.

UNE INDIENNE *chante.*

La Foire eſt franche , point de jaloux ,
Point de jalouſes parmi nous ,
La Foire eſt franche.
A ſa voiſine mon époux
Peut ici donner rendez-vous ;
Mais en revanche ,
La Foire eſt franche.

LA VERDURE *chante au Parterre.*

La Foire eſt franche , voici l'inſtant
Où chacun dit ſon ſentiment ,
La Foire eſt franche.
Nos ſoins n'auront pas été vains ,
Si le Parterre bat des mains ;
C'eſt lui qui tranche ,
La Foire eſt franche.

Fin du Divertiſſement,

LA
FAMILLE
EXTRAVAGANTE,
COMEDIE
Répréſentée en 1711.

ACTEURS.

MAdame RISSOLE', mere de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

PIETREMINE, Procureur, Tuteur & amoureux d'Eliſe.

LUCRECE, ſœur de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

SUZON, fille de Piétremine, amoureuſe de Cléon.

CLEON, amant d'Eliſe.

ELISE, amante de Cléon.

BAZOCHE, Clerc de Piétremine.

LISETTE, ſervante de Piétremine.

S. GERMAIN, valet de Cléon.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Piétremine.

LA FAMILLE EXTRAVAGANTE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *ſeule.*

Me voici ſeule enfin, parlons un peu raiſon;
Cléon & ſon Valet ſont dans cette maiſon
Cachez depuis hier, & par mon aſſiſtance:
Si notre Maître en a la moindre connoiſſance,
Je ſuis perduë; auſſi je ſuis riche à jamais,

Si de Cléon je fais réüſſir les projets.
Il ne contente pas par de vaines paroles,
Il nous a conſigné déja cinq cent piſtoles ;
Et s'il enleve Eliſe à notre Procureur,
Je puis bien m'aſſurer qu'il fera mon bonheur.
Il faut gagner le Clerc, il fera cette affaire :
Mille écus bien comptans, & l'eſpoir de me plaire,
Me répondent de lui. Voici ce dont j'ai peur.
Le Procureur céans à ſa mere, ſa ſœur,
Et ſa fille ; elles ſont ſans ceſſe à leur fenêtre,
Déja plus d'une fois voyant Cléon paroître,
Elles m'ont demandé (mais chacune en ſecret)
Quel étoit ce Monſieur ſi charmant, ſi bien fait,
Qui paſſoit ſi ſouvent. Elles en ſont charmées,
Et ſont folles aſſez pour croire en être aimées.
Les voici toutes trois avec le Procureur,
Tâchons de penétrer juſqu'au fond de leur cœur.

SCENE II.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRESSE, SUZON, LISETTE.

PIETREMINE.

MA mere, finiſſez vos proverbes des halles,
Sentences du vieux tems; fades & trivales;
On n'entend que cela dans toute la maiſon,
Et ma fille & ma ſœur les mettent en chanſon:
Jour & nuit l'une & l'autre à compoſer s'applique,
De pitoyables vers, de mauvaiſes muſique....

Me. RISSOLE'.

Soit vous n'entendrez plus proverbes ni chanſons:
Mais, revenons un peu, de grace, à nos moutons:
Ce ſont vos actions, & non pas mon langage,
Qu'il vous faut condamner. Ce ſecond mariage....

PIETREMINE.

Eh bien j'adore Eliſe, & prétens l'épouſer;
Vos proverbes en vain s'y voudroient oppoſer:
Eliſe eſt ma pupile, étant ſous ma tutelle,
Ma mere en ma faveur je veux diſpoſer d'elle.

LUCRECE.

Entendez-nous.

PIETREMINE.

Ma ſœur, j'en ai trop entendu.

SUZON.

Mais, mon pere....

PIETREMINE.

Ma fille, autant de tems perdu.

Me. RISSOLE'.

Vous devez avant tout pourvoir votre famille;
Mariez votre ſœur, mariez votre fille.

PIETREMINE.

Et vôtre mere auſſi, n'eſt-ce pas.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi non?
Et ſans tous les caquets & le qu'en dira-t-on....
Un jeune homme..., ſuffit.

PIETREMINE.

A votre âge, ma mere.

Me. RISSOLE'.

Suis-je ſi decrepite & hors d'état de plaire?

PIETREMINE.

Non, pas: mais...

Me. RISSOLE'.

Rira bien, qui rira le dernier.
Vous n'avez que demain toûjours vous marier.
Je vous ſuivrai de prés.

LUCRECE.

Je ne tarderai guére.
A me pourvoir auſſi.

PIETREMINE.

Vous, ma ſœur ?

LUCRECE

Oüi, mon frere.

PIETREMINE.

A l'amour juſqu'ici vous aviez reſiſté.

LUCRECE.

Il ne faut qu'un moment.

SUZON.

Pour moi de mon côté
Je ſuivrai leur exemple.

PIETREMINE.

Oh ce n'eſt pas de même.

SUZON.

Pardonnez-moi, mon Pere, & déja quelqu'un m'aime.
Que j'aime auſſi.

PIETREMINE.

Comment chacune a donc le ſien?

LISETTE.

On veut vous imiter.

PIETREMINE.

Je l'empécherai bien.

Me. RISSOLE'.

Mariez-vous, vous dis-je, & puis laiſſez-nous faire...

PIETREMINE.

Oh morbleu ! ces diſcours me mettent en colere,
Je ſens monter ma bile, il vaut mieux m'en aller.

SCENE III.

Me. RISSOLE', LUCRECE, SUZON, LISETTE.

LISETTE.

IL eſt ſi tranſporté qu'il ne ſçauroit parler ;
Au deſeſpoir au moins vous allez le reduire.

Me. RISSOLE'.

La choſe eſt maintenant au point où je deſire ;
J'aurois donné ſujet à chacun de crier,
D'aller de but en blanc ainſi me marier.
Il m'en fourni enfin un pretexte valable :
On dira que voyant mon fils déraiſonnable,
J'ai voulu le punir. Cependant c'eſt l'amour,
Mes enfans, qui m'occupe & la nuit & le jour.

LISETTE.

Et qui donc aimez-vous ?

Me. RISSOLE'.

Me. RISSOLE'.

Tu le ſçais bien, Liſette;
Mais n'en dis rien au moins.

LISETTE.

Allez je ſuis diſcrette.

à Lucrece.

Et vous ?

LUCRECE.

Tu le ſçais bien auſſi.

LISETTE.

Je m'en ſouviens,
Et cet amant ſouvent a fait nos entretiens.

à Suzon.

Quant à vous, c'eſt celui qui l'autre jour . . .

SUZON.

Lui-même,
Celui que je t'ai dit.

LISETTE.

Vous aimez, on vous aime,
Mais cet amour encor n'a parlé que des yeux.

LUCRECE.

O ! contrainte cruelle !

M. RISSOLE'.

O ! langage ennuyeux !

LUCRECE.

Trés ennuyeux ſans doute, & c'eſt le ſeul langage,
Que dans cette maiſon l'on peut mettre en uſage.
On n'en ſort point. Mon frere eſt brutal ; un amant

Ne veut point eſſuyer un mauvais compliment.
Ne parler que des yeux !

SUZON.

Oh je fais davantage;
Mon amant a trouvé le plus joli langage,
Les ſoirs ſous ma fenêtre, il demeure arrêté;
Il touſſe, il éternuë.

LISETTE.

Eh bien.

SUZON.

De mon côté
Je touſſe, j'éternuë auſſi.

LISETTE.

Belle maniere
De ſe faire l'amour !

SUZON.

Toute la nuit entiere....
Mais mon pere revient.

Me. RISSOLE'.

Allons, montons là-haut,
Mes enfans, nous prendrons les meſures qu'il faut.

SCENE IV.

LISETTE *ſeule.*

JE ne me trompois point, chacune croit qu'on l'aime,
Et ſans en rien ſçavoir elles aiment le même.
Cet amant prétendu, qui leur parle des yeux,
C'eſt Cléon qui rodoit toûjours prés de ces lieux.
Dans l'eſpoir d'y voir ſeule Eliſe à ſa fenêtre.
Comme en divers momens elles l'ont vû paroître,
Chacune a pris pour ſoi les ſignaux amoureux
Que Cléon ne faiſoit qu'à l'objet de ſes vœux.

SCENE V.

PIETREMINE, LISETTE.

PIETREMINE.

LIſette, ſçais-tu bien que ma famille eſt folle?

LISETTE.

Elle eſt bien amoureuſe au moins.

PIETREMINE.

Cela désole.

Parce que j'aime, il faut que chacun aime ici;
Je me marie, on veut ſe marier auſſi.
Je m'en mocque, & je fais ce ſoir mes fiançailles.

LISETTE.

Et ſans doute demain Monſieur, les épouſailles?

PIETREMINE.

Et de tres-grand matin. Que j'ai bien eû raiſon
De tenir renfermée Eliſe en ma maiſon:
Ne voyant que moi d'homme, elle a perdu l'idée
De Cléon, dont ailleurs elle étoit obſedée.

LISETTE.

Quel-eſt-il ce Cléon?

PIETREMINE

Je ne l'ai jamais vû;
Feu ſon pere pourtant m'étoit aſſez connu,
Mais cela ne fait rien à la preſente affaire:
Pour la hâter, mon Clerc jadis Clerc de Notaire
Dreſſe notre contrat.

LISETTE.

Il ſe mêle de tout.
Votre Clerc.

PIETREMINE.

Il n'eſt rien dont il ne vienne à bout,
C'eſt le plus habile homme.

LISETTE.

Ah pour habile paſſe,

Mais pour homme, il n'en a tout au plus que la face,
C'eſt un nain; cependant il a bien quarante ans.

PIETREMINE.

Quel qu'il ſoit, je ſuis fort content de ſes talens.

LISETTE.

Laiſſons cela, parlons du feſtin, de la danſe.

PIETREMINE.

Oh tout eſt commandé, même payé d'avance.
Cela me coûte un peu: mais j'ai pluſieurs procès
Où je redoublerai le memoire des frais:
C'eſt de l'argent qui doit retourner dans ma poche;
Et mon Clerc... Mais il vient.

SCENE VI.

PIETREMINE, BAZOCHE, LISETTE.

PIETREMINE.

Bonjour, Monſieur Bazoche.

BAZOCHE.

Serviteur.

PIETREMINE.

Laiſſe-nous, Liſette.

LISETTE.

J'entens bien.

(*Elle écoute derriere.*)

Ecoûtons quel ſera pourtant leur entretien.

PIETREMINE.

Hé bien tout eſt-il prêt ? avez vous mis les clauſes,
Comme je ſouhaitois ?

BAZOCHE.

J'ai bien mis d'autres choſes ;
Au contrat que j'ai fait vous ne reconnoiſſez
Que le quart des grands biens d'Eliſe.

PIETREMINE.

C'eſt aſſez ;
Et ce contrat eſt-il à l'autre tout ſemblable ?

BAZOCHE.

On ne peut diſtinguer le faux du véritable ;
Le Notaire tantôt n'y reconnoîtra rien.

PIETREMINE.

Vous êtes aſſuré de l'eſcamoter bien.

BAZOCHE.

Si j'en ſuis aſſuré ; laiſſez, laiſſez moi faire ;
J'ai bien fait d'autres tours étant Clerc de Notaire.

PIETREMINE.

Vous aurez cent loüis comme je vous ai dit ;
Les voila bien comptez.

BAZOCHE.

Monſieur, cela ſuffit.

PIETREMINE.

Adieu.

BAZOCHE *allant après lui.*

Mais cependant, ſi pour plus d'aſſurance,
Et pour m'encourager vous les donniez d'avance ;
Des ſcrupules ſouvent me prennent.

PIETREMINE.

Les voila ;
Et rejettez bien loin tous ces ſcrupules-là.

BAZOCHE, *mettant la bourſe dans ſa poche.*

Ils ſont paſſez.

PIETREMINE.

Je vais amener le Notaire ;
Tenez les contrats prêts, je ne tarderai guére.

SCENE VII.

BAZOCHE, LISETTE.

BAZOCHE.

VOilà ma conſcience à preſent en repos.

LISETTE.

Peut-on avoir l'honneur de vous dire deux mots ?

BAZOCHE.

Plûtôt quatre ; tu ſçais que ma joie eſt extrême
Lorſque je t'entretiens, & que toûjours je t'aime ;

LISETTE.

Si vous m'aimez, voici le tems de l'éprouver ;
Il faut... Mais je ne ſçais ſi je dois achever.

BAZOCHE.

Parle ; eſt-ce la pudeur qui te ferme la bouche ?
Te repentirois-tu d'avoir été farouche ?
Et l'amour m'auroit-il vangé de ta froideur ?
Ne t'auroit-il point fait quelque bleſſure au cœur ?
Je ſuis bon Medecin, & je t'offre mon aide.

LISETTE.

Oui vous êtes d'amour, je penſe un vrai remede,
Et je m'en ſervirai quand j'en auroit beſoin :
Maintenant je vous veux charger d'un autre ſoin.
Vous avez cent loüis.

BAZOCHE.

Oh ! oh !

LISETTE.

Seriez-vous homme
A les quitter ?

BAZOCHE.

Non pas.

LISETTE.

Mais pour prendre une ſomme
Un peu plus forte.

BAZOCHE.

Ah bon, à cela je conſens.

LISETTE.

Au lieu de cent loüis toucher trois mille francs.

Cela

Cela vous plairoit-il ?

BAZOCHE.

Très fort ; & pourquoi faire ?

LISETTE.

Vous le ſçaurez. D'ailleurs vous cherchez à me plaire,
Et vous me plairez fort ſi vous faites cela :
Mais il faut me jurer....

BAZOCHE.

J'en jure, touche-là,
Il n'eſt rien que pour toi je ne puiſſe entreprendre ;
Faut-il nuire, obliger, faut-il pendre, dépendre,
Faire du mal, du bien, jurer à faux, à vrai ?
De mon amour pour toi tu peux faire l'eſſai.

LISETTE.

Il ne faut que tromper.

BAZOCHE.

Qui ?

LISETTE.

Monſieur Piétremine.

BAZOCHE.

Quoi notre Procureur ? Aiſément je devine ;
Faire épouſer Eliſe à quelqu'autre ?

LISETTE.

A Cléon.

BAZOCHE.

Cléon ! je le connois, c'eſt un joli garçon,

(*à part.*)

A qui le Procureur à la mort de ſon pere,
A volé tant de bien.

LISETTE.

Ferez-vous cette affaire?

BAZOCHE.

Oui-dà je la ferai, mais pour l'amour de toi.
Ce ſont trois mille francs que l'on me donne à moi?

LISETTE.

Autant.

BAZOCHE.

Ce n'eſt pas trop; mais parce que je t'aime.
Et quand les donne-t-on?

LISETTE.

Quand? à cette heure même.

BAZOCHE.

Va donc me les chercher.

LISETTE.

Ils ſont dans la maiſon.

BAZOCHE.

Je vais tout préparer pour cette trahiſon
Faire un Contrat au nom de Cléon & d'Eliſe,
Que notre Procureur ſans crainte de ſurpriſe
Va ſigner en croyant ſigner le ſien.

LISETTE.

Fort bien.

Allez dans votre Etude, & ne négligez rien.
Mais ſi l'on vous offroit une plus forte ſomme

Pour nous trahir ?

BAZOCHE.

Oh non, je deviens honnête homme:
Je quitte le métier après ce grand coup-là ;
Friponer un fripon eſt mon *nec plus ultrà*.

SCENE VIII.

LISETTE *ſeule*.

MOnſieur Bazoche va travailler avec zele ;
Pour Eliſe & Cléon, quelle bonne nouvelle !
Qui croiroit après tout qu'on trouvât tant d'eſprit
Dans un corps ſi mal fait, ſi laid & ſi petit !
Sa figure eſt, ma foi, des plus deſagréables :
Si tous les Procureurs avoient des Clercs ſemblables,
On ne verroit pas tant de deſordres chez eux,
Et les enfans qu'ils ont leur reſſembleroient mieux.
Ah ! voici le valet de Cléon.

SCENE IX.

S. GERMAIN, LISETTE.

S. GERMAIN.

Piétremine
Vient de ſortir ; j'étois caché dans la cuiſine,
Où je mourois de faim. J'ai paſſé cette nuit
Caché dans votre cave à côté d'un grand muid.
Je l'ai percé, néant, rien n'eſt venu. La rage
Puiſſe crever ton Maître ; ah quel maudit ménage !
Je n'ai mangé ni bû depuis hier.

LISETTE.

Comment,
Il n'étoit rien reſté du ſoupé ?

S. GERMAIN.

Non vraiment ;
Les Clercs laiſſent-ils rien jamais ſur leurs aſſiettes?
Chacun ſçait qu'ils ont ſoin de les rendre bien nettes.

LISETTE.

Tu te plains, & ton Maître eſt auſſi mal que toi
Là haut dans le grenier.

S. GERMAIN.

Bon, voilà bien de quoi ;

Au deſſus de la chambre où couche ſa maitreſſe,
Songe-t-il à manger dans l'ardeur qui le preſſe ?
Il vit d'amour, mon Maître.

LISETTE.

Hé bien, fais comme lui ;
Pour te nourrir tu n'as qu'à m'aimer.

S. GERMAIN.

Vraiment oüi ;
T'aimer pour me nourrir ce ſeroit le contraire,
Cela me ſecheroit encor plus.

LISETTE.

Comment faire ?
Perſonne ne ſçauroit reſter dans ce logis,
Piétremine a ſes clefs dans ſa poche.

S. GERMAIN.

Tant pis ;
Il n'y falloit donc pas entrer. Ah je déteſte
Et je maudis cent fois l'occaſion funeſte
D'hier au ſoir.

LISETTE.

Tantôt ta peine finira ;
Un ſplendide feſtin ici ſe donnera.

S. GERMAIN.

Si j'attrape un chapon auſſi-tôt je l'empoche.

LISETTE.

Adieu, je vais chercher de l'argent pour Bazoche.

S. GERMAIN.

Bazoche ? garde-toi de te fier à lui,

C'eſt un fripon.

LISETTE.

D'accord : mais enfin aujourd'hui
Il nous ſert.

S. GERMAIN.

Et comment?

LISETTE.

Tu ſçauras toute choſe;
Les affaires vont bien, je te quitte & pour cauſe.

SCENE X.

S. GERMAIN *ſeul.*

LEs affaires vont bien, vont mal, & S. Germain
Pendant tout ce tems-là meurt de ſoif & de faim;
Et de peur; car enfin ſi Monſieur Piétremine
Me trouve en ſa maiſon, il a l'humeur mutine.

SCENE XI.

Me. RISSOLE', S. GERMAIN.

Me. RISSOLE'. *eſſoufflée.*

DE quel côté peut-il avoir tourné ſes pas ?

S. GERMAIN *bas.*

Quelqu'un vient, cachons nous.

Me. RISSOLE'.

Je ne me trompe pas.
C'eſt mon amant là haut que j'ai vû ; c'eſt lui-même,
Et voicy ſon ami de plus. Quel ſtratagême
Vous a donc fait entrer ici tous deux !

S. GERMAIN.

Comment
Tous deux ?

Me. RISSOLE'.

N'êtes-vous pas l'ami de mon amant !
Avec lui pluſieurs fois je vous ai vû paroître,
Et même hier encore étant à ma fenêtre . . .

S. GERMAIN *bas.*

Elle veut me parler de Cléon. Mais comment
Et par quelle raiſon le croire ſon amant ?

Me. RISSOLE'.

Je viens de l'entrevoir là haut : à l'inſtant même

Je l'ai perdu de vûë ; ah ! quelle peine extrême !
Où croyez-vous qu'il ſoit ?

S. GERMAIN.

Ma foi je n'en ſçais rien.

Me. RISSOLE'.

Etant ſon bon ami vous le connoiſſez bien ;
Mes yeux ont dans les ſiens pour moi crû voir ſa flâme.
Ne me trompoient-ils point ? M'aime-t-il ?

S. GERMAIN.

Mais, Madame....

Me. RISSOLE'.

Parlez ſincerement, vous connoiſſez ſon cœur.

S. GERMAIN *bas*.

Pour nous tirer d'affaire, appuyons ſon erreur.
(*haut.*)
Oui de votre fenêtre au profond de ſon ame,
Vos yeux ont ſçû lancer une ſi vive flâme ;
Qu'il eſt tout plein de vous. J'ai fait de vains efforts
Pour vous en arracher, il a le diable au corps.
Je lui dis tous les jours : Que prétendez-vous faire !
Cette Dame pourroit être votre grand'mere.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi dire cela ?

S. GERMAIN.

Mon Dieu, j'ai mes raiſons.
Voulez-vous l'envoyer aux petites maiſons ?

Me. RISSOLE'.

Il eſt d'autres moyens....

S. GERMAIN.

J'en dis bien davantage,
Et ne m'arrête point ſeulement ſur votre âge ;
Je m'éfforce à trouver mille défauts en vous,
La foi que vous gardez ſur tout à votre époux.

Me. RISSOLE'.

Mon époux ? il eſt mort.

S. GERMAIN.

Je le ſçais bien, Madame,
Et que ſa cendre encor fait durer votre flâme.

Me RISSOLE'.

Non, non elle eſt éteinte & j'ai ſçû m'en guerir :
C'eſt ſa faute, pourquoi s'eſt-il laiſſé mourir ?
Aimer un mari mort ! fi donc, quelle folie !
On a bien de la peine à les aimer en vie.
Parlons de votre ami : qu'il m'a paru bien fait !

S. GERMAIN.

Tenez, regardez-moi, vous voyez ſon portrait.

Me. RISSOLE'.

Oh ! que ſa taille eſt bien au deſſus de la vôtre.

S. GERMAIN.

Nous portons cependant les habits l'un de l'autre.

Me. RISSOLE'.

Cela ne ſe peut pas, vous paroiſſez rempli.

S. GERMAIN.

Il les porte d'abord pour y donner le pli,

Et je les uſe après.

Me. RISSOLE'.

Pourquoi donc ce ménage?

S. GERMAIN.

C'eſt que nous nous aimons on ne peut davantage;
Nous demeurons enſemble, & c'eſt une union,
Nous nous ſervons l'un l'autre en toute occaſion;
Je le peigne, il m'étrille, il m'emprunte, il me prête,
Je le tiens toûjours propre & ſouvent le vergete,
Il épouſte par fois auſſi mon juſte-au-corps;
A nous complaire enfin nous mettons nos efforts.

Me. RISSOLE'.

Vous êtes ſon valet?

S. GERMAIN.

C'eſt à peu près de même.

Me. RISSOLE'.

Je comprens bien cela. Mais croyez-vous qu'il m'aime?

S. GERMAIN.

En pouvez-vous douter ?

Me. RISSOLE'.

Que fait-il à préſent ?
Si ſon cœur reſſentoit ce que le mien reſſent!

S. GERMAIN.

Il eſt plus amoureux encor que vous, je gage:
Mais c'eſt qu'il eſt timide on ne peut davantage;
C'eſt un amant tranſi...

Me. RISSOLE'.

Fy, cela me déplaît ;
J'aime un amant folâtre.

S. GERMAIN.

Oh, jamais il ne l'eſt.

Me. RISSOLE'.

Un amant enjoüé.

S. GERMAIN.

Si j'avois été femme ;
Ma foi j'aurois été de votre goût, Madame ;
Ah ! que j'aurois aimé ces jeunes gens badins
Sans ceſſe à vos genoux à vous baiſer les mains,
Qui vous donnent cent fois occaſion de dire :
(*Contrefaiſant ſa voix.*)
Mais arrêtez-vous donc, fy donc, eſt-ce pour rire ?
Allons, petit fripon, vous perdez le reſpect.

Me. RISSOLE'.

Ah ! c'en eſt trop auſſi, l'on doit...

S. GERMAIN.

A votre aſpect
Mon maître pâlira. De loin ſes yeux font rage:
Mais de près il eſt ſot à force d'être ſage.

Me. RISSOLE'.

Qu'il ſoit comme il voudra, c'eſt un garçon bien fait ;
Dans le monde on n'a pas toute choſe à ſouhait :
On prend ce que l'on trouve en ce ſiecle où nous ſommes,

Et l'on n'a jamais vû telle diſette d'hommes.
Allons, je veux paſſer ſur les défauts qu'il a ;
Je m'en vais le chercher là haut.

S. GERMAIN *voulant l'arrêter.*

Demeurez-là,
Je le ferai deſcendre.

M. RISSOLE'.

Il faut que de ma bouche
Il apprenne à l'inſtant que ſon amour me touche ;
Il faut prendre la bale au bond : ſouvent le tems...

S. GERMAIN.

Mais du moins qu'avec vous...

Me. RISSOLE'.

Non, je vous le défens.

SCENE XII.

S. GERMAIN *ſeul.*

Elle va tout gâter ; que va-t-elle lui dire ?
Que lui répondra-t-il ? Le voici, je reſpire ;
Je puis le prévenir.

SCENE XIII.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON.

Saint Germain, quel malheur!
Je viens de rencontrer la ſœur du Procureur.

S. GERMAIN.

Quoi, Lucrece?

CLEON.

Oüi, Lucrece.

S. GERMAIN.

En voila bien d'un autre,
Nous avons donc ainſi trouvé chacun la nôre?
J'ai rencontré la mere.

CLEON.

Ah malheureux! pourquoi
Ne te pas mieux cacher?

S. GERMAIN.

Et vous tout comme moi;
Pourquoi vous montrez-vous? Mais enfin à la Belle
Qu'avez-vous dit?

CLEON.

J'ai dit que je venois pour elle,

Que je l'aimois.

S. GERMAIN.

Comment ?

CLEON.

Trop long-tems interdit,
Cette feinte à propos m'eſt venuë en l'eſprit.
Voyant ſortir quelqu'un de la chambre d'Eliſe,
J'ai crû que c'étoit elle : O ciel ! quelle ſurpriſe?
Quand m'approchant plus prés j'ai connu mon erreur.
C'étoit Lucrece. Un froid m'a glacé tout le cœur ;
Mais reprenant mes ſens : Adorable Lucrece,
Ai-je dit, pardonnez un excès de tendreſſe
Qui m'a fait hazarder... Au fond je ne ſcais pas
Ce que j'ai pû lui dire en un tel embarras.
Mais j'enrage ; elle croit mon amour ſi ſincere,
Qu'elle veut en parler tout à l'heure à ſon frere:
Elle a même ajoûté que s'il la refuſoit
A me ſuivre par tout elle ſe diſpoſoit,
Et que pour s'affranchir d'un trop rude eſclavage,
Elle ſe laiſſeroit enlever.

S. GERMAIN.

Bon, courage.
Apprenez que la vieille.... Elle vient ſur vos pas.

SCENE XIV.

Me. RISSOLE', CLEON, S. GERMAIN.

Me. RISSOLE'.

JE vous cherchois en haut, & vous êtes en bas.
De votre paſſion ſuffiſamment inſtruite . . .

CLEON *à ſaint Germain.*

Que veut dire cela ?

S. GERMAIN.

Vous verrez dans la ſuite.

Me. RISSOLE'.

Je viens vous ſecourir.

S. GERMAIN.

L'agreable ſecours!

Me. RISSOLE' *à Cleon.*

Vous ne languirez pas long-tems dans vos amours.

CLEON *étonné.*

Comment ?

Me. RISSOLE'.

Votre valet m'a tout dit.

CLEON.

Lui, Madame?

Bas à S. Germain.

Quoi d'Eliſe & de moi tu découvres la flâme?
Veux-tu nous perdre?

S. GERMAIN *bas à Cleon.*

Hé non, attendez un moment.

Me. RISSOLE'.

Je viens vous aſſurer de mon conſentement.
Je veux malgré mon Fils....

CLEON.

Avec cette aſſurance,
Madame, j'oſe encor former quelque eſperance.

Me. RISSOLE'.

Eſperez, eſperez.

CLEON *ſe jettant à ſes genoux.*

Que cet eſpoir m'eſt doux!
Souffrez qu'en ce moment j'embraſſe vos genoux.

Me. RISSOLE' *à S. Germain.*

Vôtre maître vraiment n'a point tant d'indolence.

S. GERMAIN.

Il faut donc que l'objet ait beaucoup de puiſſance;
Vous avez là des yeux perçans, aigus....

Me. RISSOLE'.

Ho! ho!

S. GERMAIN, *bas.*

Dans l'éclairciſſement gare le *qui pro quo.*

Me. RISSOLE'.

Hé bien, mon cher, à quand cet heureux hymenée?

CLEON

CLEON.

Pour moi toûjours trop tard en viendra la journée?
Mais votre fils...

Me. RISSOLE'.

Mon fils, vous dis-je, eſt un benêt,
Je ne regarde point ici ſon interêt.
Comme il te fait fais lui. Son Eliſe qu'il aime,
Par exemple il l'épouſe, & j'en ferai de même.

CLEON *ſurpris.*

Il l'épouſe?

Me. RISSOLE'.

Demain, ſans mon conſentement.
Qu'ai-je beſoin du ſien?

S. GERMAIN *bas.*

Voici le dénouëment.

CLEON. *bas.*

Quelle ſurpriſe!

Me. RISSOLE'.

Allez, je ſerai votre femme,
Je m'embaraſſe peu qu'il l'approuve ou le blâme.

CLEON *à S. Germain bas.*

D'où vient donc que tu m'a joüé d'un pareil tour?

S. GERMAIN, *bas à Cleon.*

Il l'a fallu pour mieux cacher votre autre amour,

Me. RISSOLE', *à Cleon.*

Vous ne dites plus rien, prés de m'avoir pour femme?

S. GERMAIN.

C'eſt ſa timidité qui lui reprend, Madame.
Je vous l'avois bien dit.

Me. RISSOLE'.

Il ſe corrigera.

S. GERMAIN.

Non, je crois que jamais cela ne changera.

Me. RISSOLE'.

Il n'importe, il me plait, & l'affaire eſt concluë,
Marchandiſe qui plait eſt à demi venduë.

CLEON, *à part.*

J'enrage.

M. RISSOLE', *croyant qu'il ſoûpire.*

Ce ſoûpir augmente mon amour;
Mais adieu, je pourrois ſoûpirer à mon tour:
Il faut me contenir.

CLEON, *à part.*

Que la peſte te créve.

Me. RISSOLE'

Vous ſoûpirez encore? Ah je demande tréve,
Je m'en vais revenir; je veux laiſſer paſſer
Un torrent de ſoûpirs qui viennent m'oppreſſer.

SCENE XV.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON

PEut-on encor ſonger à l'amour à cet âge.
Elle a perdu l'eſprit, avec ſon mariage.

SCENE XVI.

CLEON, SUZON, S. GERMAIN.

SUZON, *en entrant à part.*

MAriage! ce mot me réjoüit; voyons.

S. GERMAIN, *à Cleon.*

Voici quelqu'un encore.

CLEON, *à S. Germain.*

Oh pour le coup fuyons;
C'eſt ſans doute la ſœur.

S. GERMAIN.

Non, Monſieur, c'eſt la fille

CLEON *à S. Germain.*

Je ſerai rencontré de toute la famille.

SUZON, *à Cleon.*

Ah ! c'eſt vous à la fin, je vous vois de plus pres,
Je n'aimois point du tout nos entretiens muets :
Votre geſte & vos yeux d'une façon charmante
Avoient beau s'exprimer, je n'étois point contente.
Quand viendra le moment de me voir prés de lui?
Diſois-je ; je n'oſois l'eſperer aujourd'hui ;
Cela vous ennuyoit autant que moi, je gage :
Mais que diſiez-vous là parlant de mariage?
Venez-vous à mon pere ici me demander ?

S. GERMAIN.

A part. *à Cleon.*

Autre piéce nouvelle... Allons donc ſans tarder,
Monſieur, repondez-lui.

CNEON *bas.*

La cruelle avanture :
Oh ! je crois pour le coup que c'eſt une gageure.

S. GERMAIN.

A part. *à Suzon.*

Il faut la ſoutenir ; je vais parler pour vous.
Oüi, Monſieur vient ici pour être votre époux.

CLEON *bas.*

Que vas-tu dire encor ?

S. GERMAIN.

Mais l'eſpoir & la crainte

Combattant dans ſon cœur le tiennent en contrainte,
Lui coupent la parole.

SUZON.

Et pourquoi donc cela ?
Dans mon cœur je reſſens auſſi ces choſes là,
Et ſi je parle bien.

S. GERMAIN.

C'eſt que dans une femme
La parole jamais ne manque qu'avec l'ame,

Bas à Cleon.

Si vous ne dites mot vous allez gâter tout.

CLEON, *à S. Germain.*

Je me laſſe à la fin. . . .

S. GERMAIN, *à Cleon.*

Allez juſques au bout.

CLEON.

A Suzon. *à S. Germain.*

L'amour que vos beaux . . . Que veux-tu que je diſe.

S. GERMAIN.

Achevez, duſſiez-vous dire quelque ſottiſe.

CLEON *à Suzon.*

Craignant que votre pere enflammé de courroux,
Me rencontrant ici ne s'en vange ſur vous,
Je demeure ſans voix dans ce triſte ſilence ;
Voyez de mon amour toute la violence.

SUZON.

Hé quoi ! n'auriez-vous pas la force de parler ?

A mon pere ?

S. GERMAIN.

D'abord il faut vous en aller ,
Il ne faut pas qu'ici l'on vous rencontre enſemble.
Montez là-haut.

SUZON.

J'y vais. Mais enfin il me ſemble
Que Monſieur ne venant ici que pour me voir ,
Il faut bien qu'il me voye.

S. GERMAIN.

Il vous verra ce ſoir ;
Laiſſez-nous ſeuls , vous dis-je , aborder votre pere.

SUZON.

Prenez bien votre tems.

S. GERMAIN.

Allez , laiſſez-nous faire.

SUZON *revenant ſur ſes pas.*

Mais, Monſieur , ſi mon Pere alloit vous refuſer ,
Ne vous rebutez pas ; je puis vous épouſer
Sans ſon conſentement ; ma mere a fait de même ,
Et ma grand'mere auſſi.

S. GERMAIN.

Vraiment lorſque l'on s'aime
C'eſt la regle à preſent.

SUZON.

Les peres de tout tems
Ont dans notre famille été d'étranges gens ,

Et les filles toûjours ont eu de l'induſtrie.

S. GERMAIN.

Ce que c'eſt que ſçavoir ſa généalogie,
Et qu'il eſt beau ſur tout d'imiter ſes ayeux.

CLEON *à S. Germain.*

Ne finiras-tu point ce diſcours ennuyeux.

S. GERMAIN *à Suzon.*

Ma foi, vous nous perdez à reſter davantage.

SUZON.

Adieu, puiſqu'il le faut.

S. GERMAIN.

Adieu donc, bon voyage.

SCENE XVII.

CLEON, S. GERMAIN.

CLEON.

TOut extravague ici, grand'mere, fille & ſœur.

S. GERMAIN.

En voila de toute âge & de toute couleur.

CLEON.

Que je ſuis malheureux!

S. GERMAIN.

Blondes, blanches & brunes;

On vous peut appeller homme à bonnes fortunes.

CLEON.

Je n'ai pû d'aujourd'hui parler un ſeul moment
A ma charmante Eliſe : il faut que juſtement
Je trouve en mon chemin les objets que j'évite ;
Tout ceci me recule, & j'en crains fort la ſuite.
Que j'aille, que je vienne, ou là-haut ou là-bas,
Ces trois folles ſans ceſſe obſerveront mes pas.
Enfin je vois Eliſe.

SCENE XVIII.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN.

ELISE.

AH Cléon !

CLEON.

Ah Madame !
Pouvez-vous concevoir le trouble de mon ame ?

ELISE.

Je viens le diſſiper, je m'en flatte du moins ;
Et vous dire qu'aprés tant de peine & de ſoins
Notre bonheur eſt proche.

CLEON

CLEON.

Et ſur quelle aſſurance ?...

ELISE.

Liſette a mis le Clerc de notre intelligence,
Et le contrat, dit-elle, eſt fait en votre nom.

CLEON.

Que peut-on eſperer d'un fourbe, d'un fripon ?

ELISE.

Les mille écus que vient de lui porter Liſette....

CLEON.

Sçachez une autre choſe encor qui m'inquiete.

ELISE.

Je m'en doute.

CLEON.

La mere, & la fille & la ſœur.
D'un fol entêtement...

ELISE.

Je ſçais cela par cœur.
Liſette m'a tout dit.

CLEON.

De plus...

SCENE XIX.

CLEON, ELISE, S. GERMAIN, LISETTE.

LISETTE.

MAdemoiſelle,
On n'attend plus que vous.

CLEON.

Quelle triſte nouvelle!

LISETTE.

Depuis aſſez long-tems le Notaire eſt là-bas.
Et Piétremine ici peut monter ſur mes pas;
Deſcendez.

CLEON.

Si ce Clerc par un retour indigne....

ELISE.

Je ne ſignerai rien ſans voir ce que je ſigne.
Demeurez en repos.

SCENE XX.

CLEON, LISETTE, S. GERMAIN,

CLEON.

AH! que d'affreux momens!
Liſette, à revenir ſera-t-elle long-tems?

LISETTE.

Elle ſort.

CLEON.

Si ce Clerc....

LISETTE

J'en répons ſur ma vie;
Allez, de vous ſervir il montre trop d'envie:
J'ai vû les deux Contrats; l'un eſt en votre nom,
Et c'eſt celui qui doit ſe rencontrer le bon.
Pour les abuſer tous il fera lire l'autre,
Et pour faire ſigner preſentera le vôtre.
Pour bien eſcamoter ſes doigts paroiſſent faits,
Quand il auroit été joüeur de gobelets:
Mais adieu, je m'en vais ſonger à mon affaire,
Et mettre le couvert.

S. GERMAIN.

Si j'étois neceſſaire...

LISETTE.

Je t'entens ; vien, ſuis-moi. Vous n'apprehendez rien,
Bazoche m'a fait ſigne, & le tout ira bien.

SCENE XXI.

CLEON *ſeul.*

JUſqu'au dernier moment je ne ſuis point tranquile,
Je crains que le projet ne devienne inutile.
Comment pouvoir tromper Notaire & Procureur?
Cela ne ſe peut pas ſans un coup de bonheur,
Quoi qu'ait promis le Clerc en recevant la ſomme...

SCENE XXII.

PIETREMINE, CLEON.

PIETREMINE *appercevant Cléon.*

J'Ai ſigné. Voyons ſi Liſette... Mais quel homme....

CLEON *voyant Piétremine.*

Oh ciel!

PIETREMINE.

Que faites-vous, Monſieur, dans ma maiſon?

CLEON *embaraſſé.*

Monſieur, je viens.. j'étois.. Mais j'en rendrai raiſon
Une autre fois.

PIETREMINE.

Comment?

CLEON *à part.*

Quelle cruelle peine!

PIETREMINE.

Oh! nous ſçaurons pourtant quel deſſein vous amene.
Au voleur, au ſecours.

CLEON.

Ai-je l'air d'un voleur?

PIETREMINE.

Que ſçais-je? vous avez celui d'un ſuborneur

Sous des habits dorez on voit tant de canailles.

CLEON.

Quoi...

PIETREMINE.

Vous avez paſſé pardeſſus les murailles,
Ma maiſon eſt fermée. Au voleur, au voleur.

SCENE XXIII.

PIETREMINE, CLEON, LISETTE.

LISETTE *à part.*

O Ciel ! tout eſt perdu. Que voulez-vous, Monſieur ?

PIETREMINE.

Que l'on m'aille chercher & vîte un Commiſſaire.

LISETTE.

Dans un tel embaras helas ! que vais-je faire ?

PIETREMINE.

Voila mes clefs, va, cours.

LISETTE.

J'y vais.

PIETREMINE.

Dans mon logis.
Venir effrontément !

SCENE XXIV.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON.

Me. RISSOLE'.

QUe faites-vous, mon Fils ?
Il vous ſied bien vraiment de vous mettre en colere
Contre Monſieur qui doit être votre beau-pere.

PIETREMINE.

Mon beau-pere ? Quoi c'eſt.... allez vous radotez.

Me. RISSOLE'.

Je radote ? comment, pendard, vous m'inſultez !

PIETREMINE.

Je ne ſouffrirai point pareille extravagance,
Et...

Me. RISSOLE', *à Cleon.*

De votre beau-fils châtiez l'inſolence.

PIETREMINE.

Morbleu !

SCENE XXV.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON, LUCRECE.

LUCRECE.

QU'a donc mon Frere à ſe mettre en courroux ?
C'eſt contre mon amant : ah ! mon Frere, tout doux,
Vous devez approuver un amour légitime,
Monſieur eſt honnête homme & peut m'aimer ſans crime ;
S'il s'eſt caché céans, c'eſt pour l'amour de moi,
Il m'a donné ſon cœur, il a reçû ma foi :
De notre engagement je venois vous inſtruire.

PIETREMINE.

Que diable celle-ci vient-elle encor me dire ?

CLEON.

S'eſt-on jamais trouvé dans un ſemblable cas ?

LUCRECE.

Mon Frere, au nom du Ciel ne le rebutez pas.

Me. RISSOLE'.

Quoi, Monſieur ? . .

LUCRECE.

Oüi, Monſieur me veut prendre pour femme,

Je l'aime, couronnez une ſi belle flâme.

PIETREMINE.

Ma Mere, vous diſiez ...

Me. RISSOLE'.

Oh! je l'épouſerai.

LUCRECE.

Vous, ma Mere?

Me. RISSOLE.

Moi-même, ou je l'étranglerai.

SCENE XXVI.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLEON.

SUZON.

VOus querellez, Monſieur, & pourquoi, ma Grand'mere?

Me. RISSOLE'.

Laiſſez-nous en repos, ce n'eſt pas votre affaire. Petit perfide.

SUZON.

Hé là ne le grondez donc pas, Il vient pour m'épouſer au moins.

CLEON.

Autre embarras.

PIETREMINE.

Il en veut à ma Fille auſſi ?

SUZON.

Vraiment ſans doute.

PIETREMINE.

Pour le coup je m'y perds, & je n'y vois plus goute.

SUZON.

En mariage il vient ici me demander :
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

PIETREMINE.

Il faut vous accorder.
Il veut être à la fois mon gendre, mon beau-pere.
Et mon beau-frere encor:

SUZON.

Quel eſt donc ce myſtere ?

CLEON.

Monſieur il n'eſt plus tems de vous rien déguiſer....

PIETREMINE.

Parbleu, vous n'avez plus qu'à vouloir m'épouſer,
Et vous ſerez l'époux de toute la famille.

SUZON.

Que veut dire cela, mon Pere ?

PIETREMINE.

C'eſt, ma Fille,
Que ce galant en veut à toute la maiſon:
Mais tout-à-l'heure enfin nous en aurons raiſon,
Voici le Commiſſaire.

SUZON.

Affronteur.

Me. RISSOLE'.

Ingrat.

LUCRECE.

Traître.

SCENE XXVII.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, CLEON, LUCRECE, SUZON.

S. GERMAIN *en Commiſſaire.*

LISETTE.

LISETTE, *bas à S. Germain.*

DE leurs mains au plûtôt il faut tirer ton Maître.

S. GERMAIN *en Commiſſaire.*

Laiſſe faire.

LISETTE.

En paſſant j'ai rencontré Monſieur,

S. GERMAIN *en Commiſſaire.*

Qu'eſt-ce donc que ceci?

PIETREMINE.

C'eſt un larron d'honneur,

Qui ſubornoit ma Mere & ma Sœur & ma Fille.

S. GERMAIN *en Commiſſaire.*

Il eſt arrivé pis dans plus d'une famille.
Mais pour tenir la bride à tous ces fripons-là,
Qui ne font aujourd'hui métier que de cela,
En priſon.

CLEON.

Quoi, Monſieur ?

S. GERMAIN, *en Commiſſaire le tirant.*

En priſon tout à l'heure.

Me. RISSOLE' *en pleurant.*

En priſon !

LUCRECE *en pleurantt*

En priſon !

SUZON, *en pleurant*

En priſon !

S. GERMAIN, *en Commiſſaire.*

Quoi tout pleure ?
La pitié ne doit point entrer dans votre cœur.
Montrez-vous mere, fille, & ſœur de Procureur ;
Si le mot de priſon rend votre cœur ſi tendre,
Et que ſera-ce donc quand je le ferai pendre !

LUCRECE.

Le pendre ?

SUZON.

Pour cela ?

Me. RISSOLE'.

Mon Fils, allons tous doux.

PIETREMINE, *bas au Commiſſaire.*

Quand il ſera pendu que diable en aurons nous ?

Tirons-en de l'argent.

S. GERMAIN, *en Commiſſaire.*

Je ſçais bien mon affaire.

Faiſons lui toûjours peur.

PIETREMINE.

Le brave Commiſſaire.

S. GERMAIN, *en Commiſſaire.*

Nous aurons interêts, dommages & dépens.

SCENE DERNIERE.

Me. RISSOLE', PIETREMINE, LUCRECE, SUZON, CLEON, ELISE, BAZOCHE, LISETTE, S. GERMAIN.

ELISE.

JE viens pour mettre fin au grand bruit que j'entens.

PIETREMINE.

Ah ma femme!

ELISE.

Ce nom ne m'eſt pas dû.

PIETREMINE.

Ma bonne,

Quand le Contrat eſt fait, c'eſt un nom qu'on donne.

ELISE.

Quand le Contrat eſt fait on ſe donne ce nom ?
J'appelle donc Monſieur mon mari.

PIETREMINE.

Quoi ?

ELISE.

Cléon,
Remerciez Monſieur d'avoir de bonne grace
Signé notre Contrat.

PIETREMINE.

Oh ! celui-là me paſſe,
Il veut ma femme encor ; quel diable d'épouſeur.

CLEON.

Je ne veux qu'elle ſeule, elle fait mon bonheur.
Meſdames contre moi n'ayez point de colere;
Pour obtenir Eliſe il étoit néceſſaire....

PIETREMINE.

Mais ſçachons donc comment elle peut être à vous?

LISETTE.

Vous avez crû ſigner le Contrat comme époux,
Et vous l'avez ſigné comme tuteur.

PIETREMINE.

J'enrage.
Et comment ay-je donc fait un ſi bel ouvrage?

LISETTE.

Moyennant mille écus Bazoche vous trahit:

Demandez-lui plûtôt.

PIETREMINE, *à Bazoche.*

Eſt-il vrai ce qu'on dit?

BAZOCHE.

Trés-vrai, Monſieur, j'avois beſoin de cette ſomme,
Pour ceſſer d'être Clerc & me faire honnête homme.
Dans le monde il faut vivre avec un peu d'honneur,
Et pour faire une fin je me fais Procureur.

PIETREMINE.

Bazoche me trahit! lui qui toute ſa vie...

LUCRECE.

Je n'en ſuis point fachée.

Me. RISSOLE'.

Et moi j'en ſuis ravie,
Vous comptiez ſans votre hôte, & c'étoit battre l'eau.
Il faut attendre au ſoir pour dire le jour beau.
(*Les violons préludent.*)
J'entens les violons.

PIETREMINE.

Le diable les emporte;
Il eſt bien tems de rire.

Me. RISSOLE'.

Et pourquoi non? qu'importe?
Mes Enfans, mal nouveau ſe guérit aiſément;
Pour un amant perdu, l'on en retrouve cent.
Je ſçais bien que Marchand qui perd de ſçauroit rire,

Mais où l'eſpoir n'eſt plus l'amour bientôt expire.

ELISE.

Meſdames, contre moi n'ayez point de courroux.

LUCRECE.

Eliſe, votre amour vous excuſe envers nous.

PIETREMINE.

Et mes cent Loüis d'or.

BAZOCHE.

Ils me ſont dûs de reſte.

PIETREMINE

Comment ?

BAZOCHE.

Je parlerai. Si quelqu'un me conteſte.

A Pietremine.

Vous ſçavez entre nous d'où vient tout votre bien;
Et ſi je dis un mot.

PIETREMINE, *bas à Bazoche.*

Suffit, ne dites rien,
Quitte à quitte; & pour vous, Cléon, je vous pardonne.
Eliſe eſt une fourbe, & je vous l'abandonne:
Puiſque fille elle a pû me joüer un tel trait,
Etant femme jugez ce qu'elle m'auroit fait.
J'aurois droit de plaider pourtant, lorsqu'on dérobe.

S. GERMAIN, *quittant ſa robe.*

Si vous voulez plaider, je vous rends votre robe.
Et vous montre deſſous le valet de Cléon.

PIETREMINE.

PIETREMINE

Quoi ma robe ſervoit à couvrir un fripon ?

S. GERMAIN.

Fort à votre ſervice. Allons que dans la joye.
Et dans les flots de vin notre chagrin ſe noye ;
Et puiſqne nous avons ici des violons,
Il en faut profiter, rions, chantons, danſons.

LISETTE.

Il faudroit préparer quelque petite fête.

S. GERMAIN.

Pourquoi la préparer ? nous l'avons toute prête,
Et chacun n'a qu'à mettre un proverbe en chanſon;
On eſt dans ce goût-là céans.

LISETTE.

Il a raiſon,
Cela divertira notre bonne Grand'mere ;
Proverbes & chanſons ſçûrent toûjours lui plaire

S. GERMAIN.

Je ſçais m'en eſcrimer auſſi quand je m'y mets ;
Je commence la fête, & j'en ai de tout prêts.

FIN.

LES PROVERBES,

DIVERTISSEMENT

en Muſique.

S. GERMAIN.

ALlons gai, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.
Et montrez-vous joyeuſe,
Famille amoureuſe,
De la perte d'un Amant
On ſe conſole aiſément,
Et dans ce ſiecle nôtre,
Un clou chaſſe l'autre.
Allons gay, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

Et dans ce ſiecle nôtre,
Un clou chaſſe l'autre.
Avoir un Amant à trois,
C'eſt aller contre les loix:
Prenez-en trois chacune,

La choſe eſt commune.
Allons gay, Monſieur le Procureur,
Contre fortune bon cœur.

LUCRECE.

Chaque jour à l'Amour dormant dans ſon berceau
Je joüois quelque tour nouveau;
Je détournois ſes traits, j'éteignois ſon flambeau,
Je déchirois ſon bandeau:
Il s'éveilla, je fus ſurpriſe.
Tant va la cruche à l'eau,
Qu'enfin elle ſe briſe.

Me. RISSOLE'.

Quand j'étois jeune & belle,
J'étois ſotte & cruelle:
O que l'heureux momens perdus!
Le tems paſſé ne revient plus.
Que le douceur charmante!
Que l'on vivroit content,
Si Jeuneſſe ſçavoit,
Si Vieilleſſe pouvoit.

SUZON.

Si je trouvois un Amant
De bonne mine,

L'enverrois-je à ma voiſine?
Non vraiment.
S'il me diſoit je t'aime,
Je répondrois de même,
Sans tant de façons,
Sans trop de raiſons,
Sans chercher d'excuſe,
Sans trouver de ruſe,
Tu veux de moi,
Je veux de toi,
Voilà ma foi.
Qui refuſe, muſe.

ENTRE'E.

LUCRECE.

Mon amour eſt payé d'indifference
Par un ingrat qu'un autre a ſçû charmer:
A mes dépens j'ai de l'expérience.
Il faut connoître avant qu'aimer.

LISETTE.

J'ai l'ai joyeux, je ris, & je badine;
Qui m'en croiroit plus facile auroit tort:
Il ne faut pas s'arrêter à la mine.
Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.

BAZOCHE.

Aſſez long-tems j'ai ménagé Liſette,
Mais mon amour n'entend plus de raiſon ;
Et ſi jamais je la trouve ſeulette,
L'occaſion fait le larron.

Me. RISSOLE'.

A mon époux vivant j'étois fidelle,
J'avois juré de l'être après ſa mort,
Mais il n'eſt point de femme tourterelle,
Et les abſens ont toûjours tort.

ENTRE'E.

LISETTE, *au Parterre.*

Au gré de nos tendres amans
J'ai bien conduit cette manœuvre.
Meſſieurs, ſi vous êtes contens,
Applaudiſſez, voici le tems.
Toûjours *la fin couronne l'œuvre.*

S. GERMAIN *au Parterre.*

J'invente un proverbe à l'inſtant,
Qui ne tombera pas à terre :
D'un Juge équitable & ſçavant,
On peut dire communément,
Il juge comme le Parterre.

Fin du Divertiſſement.

L'EPREUVE RECIPROQUE.

COMEDIE

Répreſentée en 1711.

ACTEURS.

MAdame DE FALIGNAC.
VALERE, amant de Philaminte.
PHILAMINTE, jeune Veuve, amante de Valere.
FRONTIN, Valet de Valere.
LISETTE, Intriguante.
CRIQUET.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Madame de Falignac.

Cette Piece a été imprimée ſous le nom du ſieur Alain; cependant le feu ſieur le Grand s'en eſt déclaré l'auteur, & c'eſt ſur ſa parole qu'on la met dans ſes œuvres.

L'EPREUVE RECIPROQUE;

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN *habillé en Financier.*

FRONTIN.

HE bien, Monſieur, mon nouveau Maître, nous voici donc chez Madame de Falignac?

VALERE.

Oüi, Frontin.

FRONTIN.

Que de magnificence! Ce que c'eſt que d'avoir de

l'eſprit ! On dit que la Maîtreſſe de ce logis *a été* autrefois petite ſoubrette, & qu'aujourd'hui...

VALERE.

Aujourd'hui elle eſt veuve d'un Conſeiller de Province, qui lui a laiſſé quelque bien a la vérité; mais ſi elle ne donnoit pas à joüer, ce peu de bien ne ſuffiroit pas à ſoutenir cette magnificence qui te ſurprend.

FRONTIN.

Cette maiſon ne déſemplit point du matin juſqu'au ſoir : On y voit des Comtes, des Comteſſes, des Marquis, des Marquiſes, des Préſidens, des Préſidentes. des Abbez, des Abb ... Que *diable* ſçai-je ? Il faut que ce ſoit ici le rendez-vous de tous les Nobles faineans de Paris. Apparemment que vous y venez ſouvent, Monſieur ?

VALERE.

Je n'y ſuis jamais venu que pour voir *Philaminte*.

FRONTIN.

Cette jeune Veuve que vous aimez depuis ſi longtems, & que vous allez épouſer ?

VALERE.

Elle vient ici avec moins de *ſcrupule que par* tout ailleurs, Madame de Falignac ayant été femme de chambre de ſa mere.

FRONTIN.

Cette Philaminte eſt belle ſans doute : elle vous

aime autant autant que vous l'aimez.

VALERE.

Hélas !

FRONTIN.

Vous ſoupirez ?

VALERE.

Ne m'en parle point.

FRONTIN.

Comment ?

VALERE.

Je l'adore, & l'infidelle !... Ne m'en parle point, te dis-je.

FRONTIN.

Parlons donc d'autre choſe. Quoique nous nous connoiſſions vous & moi depuis long-tems, ce n'eſt que d'hyer que je ſuis à votre ſervice ; vous m'habillez aujourd'hui magnifiquement, vous m'amenez ici ſans me rien dire, je crois cependant qu'il eſt tems de m'inſtruire de votre deſſein. Que voulez-vous que j'entreprenne dans cet équipage ?

VALERE.

Je veux, mon cher Frontin, que tu contrefaſſe le Financier. Comme tu as demeuré long-tems chez Monſieur Patin le plus riche Financier de tout le Royaume, j'ai crû que tu pourrois mieux qu'un autre en avoir attrapé les manieres, & c'eſt ce qui m'a fait mettre tout en uſage pour t'attirer à mon ſervice.

FRONTIN.

J'ai fait une grande perte, & vous une grande acquiſition. Mais qui vous oblige à me faire paſſer pour Financier.

VALERE.

Je ſuis jaloux, Frontin. Je veux tendre un piege à Philaminte, je veux éprouver ſa fidelité, & je t'ai choiſi....

FRONTIN.

Oh parbleu, Monſieur, elle y ſera priſe; elle ſuccombera, ne riſquez point le paquet. Mettre une Veuve à l'épreuve d'un Financier, c'eſt pouſſer une terrible botte à ſa douleur. & ſur tout ce Financier étant fait comme moi.

VALERE.

Quoique Philaminte ſoit coquette, je n'oſe encore m'imaginer....

FRONTIN.

C'eſt-à-dire que ſa coquetterie eſt entée ſur un ſauvageon de vertu.

VALERE.

Je ne doute point de ſa vertu. Dans toutes ſes actions, elle a toujours en vûë le mariage.

FRONTIN.

Mais vous voulez ſçavoir ſi trouvant un plus riche parti, elle ſeroit d'humeur à l'accepter, ou à vous le ſacrifier? Ma foi je n'aprouve point votre délicateſſe. D'ailleurs irai-je dire de but en blanc à

Philaminte que je l'aime, que je ſuis Financier, que je veux l'épouſer ?

VALERE.

Les choſes ſont plus avancées que tu ne penſes, Depuis que je ſuis broüillé avec elle, ſous le nom de Monſieur Patin qu'elle n'a jamais vû, je lui ai déja fait tenir une riche agraphe de diamans avec un billet, dans lequel je lui propoſe un rendez-vous.

FRONTIN.

Eh bien ?

VALERE.

Elle a reçû le tout avec la joye d'une coquette qui fait une nouvelle conquête.

FRONTIN.

Que voulez vous davantage ? voilà votre épreuve faite.

VALERE.

Mon amour ne peut encore la condamner tout à fait, elle aime le jeu paſſionnément ; elle venoit peut-être de faire quelque perte conſiderable dans le tems que je lui ai fait tenir cette agraffe.

FRONTIN.

Il eſt vrai que les Joüeurs qui perdent ſont comme les gens qui ſe noyent, ils ſaiſiſſent dans le moment tout ce qu'on leur préſente.

VALERE.

Voilà où j'en ſuis, c'eſt à toi à achever.

FRONTIN

En ce cas je jouërai bien mon rôle. Me voilà donc à la place de mon ancien Maître le Financier. Cela arrive aſſez ſouvent dans ce métier-là.

VALERE.

Elle n'aura pas manqué de s'informer de Monſieur Patin. Ainſi ſonge à le bien copier, & à remplir l'idée qu'on pourra lui en avoir donnée.

FRONTIN.

Pour la taille d'abord elle eſt aſſez ſemblable. Je changerai ſeulement mon eſprit fin & délicat en des manieres bruſques & groſſieres : Je parlerai à tort & à travers, & je ne laiſſerai pas ſous cette naïveté affectée de me rendre agréable à Philaminte.

VALERE.

Fort bien.

FRONTIN.

Mais, Monſieur, pour faire le Financier, il faut avoir de l'argent ; je n'ai pas le ſol.

VALERE.

Tiens, voilà ma bourſe. Comme tu ne jouëras ce perſonnage qu'un moment, ce qui eſt dedans te ſuffira pour bien faire les choſes : Songe ſeulement à repandre l'argent à propos.

FRONTIN.

Laiſſez-moi faire. Commençons par payer gracement celui qui va contrefaire le Financier.

VALERE.

Comment?

FRONTIN, *ſe donnant de l'argent à lui-même.*

Tenez Monſieur Frontin, voilà ce que je vous donne... Ah, Monſieur! Je ne le prendrai point... Si vous ne le prenez point, je le garderai.

VALERE.

Ne badine pas. Quelqu'un vient, c'eſt Madame de Falignac, elle ſçait mon ſecret.

FRONTIN.

Ne jaſera-t'elle point?

VALERE.

Elle eſt de mes amies.

SCENE II.

Me. DE FALIGNAC, VALERE, FRONTIN.

VALERE.

BOn jour, Madame de Falignac.

Me. DE FALIGNAC.

Ah c'eſt vous, mon cher Valere: êtes-vous toujours fou?

VALERE.

Plus que jamais, Madame, ſi c'eſt folie de vouloir pouſſer une infidelle à bout.

Me. DE FALIGNAC.

Philaminte eſt une jeune folle qui ne ſçait pas les conſéquences des choſes, & vous devriez plutôt détourner les occaſions qu'elle pourroit avoir de vous être infidelle, que de tendre des apas à ſon humeur volage. Mais quel eſt ce Monſieur devant qui nous parlons ſi librement?

VALERE.

C'eſt le Valet que j'ai choiſi pour faire le *Financier*.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, je l'aurois pris pour un honnête homme.

FRONTIN, *montrant une bourſe.*

Ne le ſuis-je pas? vous voyez Monſieur, que les connoiſſeuſes s'y trompent. Jugez ſi Philaminte qui n'a pas tant d'experience à beaucoup prés, que Madame ne donnera pas dans le panneau.

Me. DE FALIGNAC.

Mais enfin ſi elle eſt auſſi infidelle que vous vous le perſuadez, que ferez-vous? quelle ſera votre vengeance?

VALERE.

J'épouſe à ſes yeux cette belle inconnuë dont je vous ay parlé.

Me. DE FALIGNAC.

Quoi cette Comteſſe ſi riche que vous ne connoiſſez que de nom ! Je doute qu'elle ait les charmes de Philaminte.

VALERE.

Elle eſt alliée, dit-on, à tout ce qu'il y a de plus illuſtre à la Cour ? Et pour juger de ſa beauté, il ne faut que voir ſon Portrait.

(*Il lui montre un Portrait.*)

Me. DE FALIGNAC.

Voilà une belle perſonne.

VALERE.

Elle ne l'a envoyé ce matin avec ce Billet, qui me promet une fortune conſiderable ; ſi je quitte Philaminte pour elle.

Me. DE FALIGNAC.

Elle vous envoye des preſens de cette magnificence, ſans vous avoir jamais parlé ?

FRONTIN.

Elle a vû Monſieur, n'eſt-ce pas aſſez ? La plus part des Femmes ne s'attachent qu'à la ſuperficie, c'eſt ce qui me fait attendre au premier jour une fortune ſemblable.

VALERE.

Je vous dirai plus. Par ma réponſe à ſa lettre, c'eſt ici que doit ſe faire notre entrevûë : Ne ſoyez pas fâchée ſi j'ai choiſi votre maiſon.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous mocquez, mon cher Valere.

FRONTIN.

Madame ſçait que c'eſt à bonne intention, elle ſe mêle quelquefois de faire des mariages ; mais quand ils ſe font ſans elle, elle n'en eſt point ſcandaliſée.

VALERE.

Quelqu'un vient, ſeparons-nous, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble ; nous nous retrouverons dans la ſalle du jeu.

SCENE III.

Me. DE FALIGNAC.

JE crains que notre ami Valere ne ſe repente de ſa curioſité. Philaminte eſt une étourdie qui pourroit..... Mais la voici.

SCENE IV.

PHILAMINTE Me. DE FALIGNAC.

PHILAMINTHE, *éclatant de rire.*

MA chere Madame de Falignac, vous me voyez dans une joye, dans un excés de joye qui ne ſe peut concevoir.

Me. DE FALIGNAC.

D'où vient cette joye, petite folle ?

PHILAMINTE.

Valere eſt un volage, un inconſtant, un infidele. Ah! ah! ah! ah....

Me. DE FALIGNAC.

Voilà un beau ſujet de vous réjoüir !

PHILAMINTE.

J'ai toujours bien jugé que ſon ambition le feroit donner dans le panneau. Comme je n'ai rien de caché pour vous, je vous avouërai que depuis quelques jours, je lui ai fait écrire ſous le nom d'une Comteſſe ſuppoſée ; le traître y a fait reponſe, ah! ah! ah!

Me. DE FALIGNAC.

Que me dites-vous là ?

PHILAMINTE.

Et ce matin de la part de la même Comteſſe, je lui ai envoyé un portrait garni de Diamans ; il ne l'a pas refuſé, le fourbe, le perfide, le ſcelerat. Ah ! ah ! ah !

Me. DE FALIGNAC.

Cela eſt aſſez riſible, mais je crois que vous n'en riez que du bout des dents.

PHILAMINTE.

Point, j'en ris tout de bon; nos amours étoient trop triſtes, je me laſſois de ce que Valere ne me donnoit aucun ſujet de jalouſie, & encore plus de reſter ſi long-tems ſans m'attirer des reproches de ſa part. Depuis que nous nous aimons, nous n'avons preſque point été broüillez. Cela eſt ennuyant au moins !

Me. DE FALIGNAC.

Beaucoup.

PHILAMINTE.

Enfin ſon infidelité m'a déterminée à répondre au Billet doux d'un Financier qui m'a envoyé cette Agraffe. Comme il ſe propoſe pour mari je n'ai point tant cherché de façons : s'il s'étoit propoſé pour Amant, cela auroit mérité attention : j'ai acceptez ſon rendez-vous, & c'eſt chez vous ma chere bonne.

Me. De FALIGNAC.

Il faut que je ſois bonne en effet pour ſouffrir tout cela.

PHILAMINTE.

Oh ! je ne connois point de meilleure femme que vous.

Me. DE FALIGNAC, *à part.*

Ne diſons rien : cette épreuve réciproque nous va donner la comédie en notre petit particulier.

PHILAMINTE.

Que dites-vous ?

Me. DE FALIGNAC.

Rien, je ſonge à tous ces rendez-vous ; je trouve cela plaiſant à mon tour.

PHILAMINTE.

Gardez-moi le ſecret.

Me. DE FALIGNAC.

Allez, allez, j'ai d'autres ſecrets que le vôtre à garder, je ſuis plus diſcrette que vous ne penſez. Aprés tout, quel eſt votre deſſein ?

PHILAMINTE.

J'attens Valere aux genoux de la fauſſe Comteſſe, pour lui dire que ce n'eſt que la Femme de chambre d'une de mes amies.

Me. DE FALIGNAC.

Il ſera au deſeſpoir.

PHILAMINTE.

Et ſur le champ, j'épouſe le Financier.

Me. DE FALIGNAC.

Mais le connoiſſez-vous aſſez ? . . .

PHILAMINTE.

Je m'en ſuis informée. On dit que ce n'eſt pas un homme fort bien fait, mais une Agraffe de ce prix * m'a d'abord prévenuë en ſa faveur. Il m'a veuë pluſieurs fois à ce que marque ſon billet, il eſt charmé de moi, toute ſa Caiſſe eſt à mon ſervice : que je m'en vais dépenſer d'argent ! que je m'en vais joüer.

* *Lui faiſant voir l'Agraffe..*

Me. DE FALIGNAC.

C'eſt un grand plaiſir.

PHILAMINTE.

Il m'a priſe dans le bon tems ; car dans une autre ſaiſon, j'aurois jetté par les fenêtres le Billet doux, l'Agraffe, le Porteur, le Financier, & tout ſon équipage.... Mais voici notre fauſſe Comteſſe.

SCENE V.

PHILAMINTE, Me. DE FALIGNAC. LISETTE *en Comteſſe.*

PHILAMINTE.

APproche, Liſette, qu'as-tu fait?

LISETTE.

Des merveilles. On vient de me montrer votre Valere : auſſi-tôt qu'il m'a vuë, il s'eſt troublé ; j'ai fait la déconcertée, il a tiré mon Portrait de ſa poche, & l'a baiſé avec tranſport. J'ai joüé de la prunelle, j'ai rougi, j'ai pâly ; & en tournant mes pas de ce côté, je lui ai lancé un coup d'œil ſi meurtrier que je ne crois pas qu'il en revienne.

Me. DE FALIGNAC.

Mademoiſelle Liſette ne l'entend pas mal.

LISETTE.

N'eſt-ce pas de cette maniere, Madame, que vous attirâtes autrefois le défunt dans vos filets?

Me. DE FALIGNAC.

A peu prés.

LISETTE.

Le bon tems eſt paſſé, Madame de Falignac. Les hommes n'épouſent plus par amourette.

PHILAMINTE.

Mais Liſette où as-tu laiſſé Valere?

LISETTE.

Il eſt en converſation avec mon Page, il l'a tiré à quartier.

Me. DE FALIGNAC.

Comment donc, quel Page?

LISETTE.

C'eſt le fils du Cocher de la Dame que je ſers. Il voudra apparemment le faire jaſer, mais le petit drôle eſt auſſi bien inſtruit que le laquais qui lui a rendu ce matin mon Portrait. Il lui a fait mille queſtions..... Mais qu'eſt ce-cy Madame? vous me paroiſſez triſte.

PHILAMINTE.

C'eſt que je fais réflexion ſur cette avanture: quoique je trahiſſe en quelque façon Valere, je ſuis fachée de le voir infidele, je voudrois que mon inconſtance lui fiſt de la peine.

Me. DE FALIGNAC.

Ma foi, vous l'aimez plus que vous ne penſez.

LISETTE.

Voici notre Page en queſtion.

SCENE VI.

PHILAMINTE, Mᵉ. DEFALIGNAC. LISETTE, CRIQUET *en Page.*

LISETTE.

HE bien, Criquet.

CRIQUET.

Hé bien, Mademoiſelle Liſette, je viens de raiſonner avec ce Monſieur ; ſçavez-vous qu'il ne manque pas d'eſprit !

LISETTE.

Tu trouve cela ?

CRIQUET.

Il n'en manque morbleu pas ; mais j'en ai plus que lui.

LISETTE.

Comment ?

CRIQUET.

Il m'a voulu tirer les vers du nez, mais je lui a donné ſon reſte comme il faut. Il n'y a pas ventre-bleu de Page de Cour plus effronté que moi quand je m'y mets.

LISETTE.

Que t'a-t-il demandé encore ?

CRIQUET.

Mon Gentil-homme, y a-t-il long-tems que vous êtes auprès de cette belle Dame?.... Depuis qu'elle eſt arrivée de Bretagne pour ſe marier à Paris,

LISETTE.

Bon.

CRIQUET.

Sçait-on qui elle va épouſer?... Non, mais elle dit tous les jours à ſon Oncle le Commandeur, en querellant avec lui, que puiſqu'il l'a une fois mariée a ſa fantaiſie, elle veut à l'avenir ſe marier toujours à la ſienne; que pour ſon bien elle prétend choiſir, & qu'elle a déja en main le plus joli homme de France, dont elle veut faire la fortune.

LISETTE.

Fort bien.

CRIQUET.

Il vouloit m'en demander davantage; mais zeſte, je me ſuis adroitement débaraſſé de lui.

LISETTE.

Cela ne va pas mal.

CRIQUET.

Il vient de ce côté, je vous en avertis.

Me. DE FALIGNAC.

Paſſons dans ce cabinet, nous verrons tout ſon manége.

LISETTE.

Moi, je l'attens ici de pied ferme.

PHILAMINTE.

Toi Criquet, voi là-dedans ſi Monſieur Patin n'y ſeroit pas, & viens nous en avertir.

CRIQUET.

Je ne le connois point.

LISETTE.

C'eſt ce Financier dont tu m'as tantôt entendu parler... Monſieur Patin.

CRIQUET.

Ce Financier... Monſieur Patin... Je ne ſçais ce que c'eſt ; mais il n'importe, je devinerai bien à la mine qu'eſt-ce qui doit s'appeller comme cela.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

QUe je ſuis ſotte de ne pas profiter de mes charmes ! Madame de Falignac n'étoit pas plus que moi quand elle a fait ſa fortune : Mais Valere n'eſt pas ce qu'il me faut. Philaminte pour ſe vanger, lui découvrira tôt ou tard qui je ſuis. Tournons nos vûës de quelqu'autre côté, il ſe pourra trouver ici quelque dupe qui nous conviendra mieux. Voici Valere, joüons toujours notre Scene avec lui,

SCENE VIII.

Madame DE FALIGNAC & PHILAMINTE *cachées*, VALERE, LISETTE *en Comteſſe.*

LISETTE.

JE ne ſçais, Monſieur, ce que vous jugerez de moi, mais je crains que ma démarche ne me faſſe tort. Faire trop paroître ſon amour, ce n'eſt pas le moyen d'en inſpirer beaucoup.

VALERE.

Si les perſonnes d'un certain mérite & d'un certain rang ne hazardoient les premiers pas, quel téméraire oſeroit lever les yeux juſqu'à elles?

LISETTE.

Croyez-vous que ce pas ne coûte rien? Mon amour a été long-tems combattu par ma raiſon, mais enfin j'ai fait taire cette cruelle. Si l'on ſuivoit toujours ſes conſeils, on ne feroit jamais de folies. Hélas! que la vie ſeroit ennuyeuſe!

VALERE.

C'eſt la raiſon qui m'a fait quitter Philaminte, &

c'eſt l'amour qui me conduit vers vous ; c'eſt lui qui me fait vous ſacrifier la perſonne que j'ai le plus aimée au monde, la perſonne pour qui ... Mais, non, c'eſt ne vous rien ſacrifier que de vous ſacrifier une infidelle ... Philaminte ne merite pas ... Madame, ſi vous avez quelque bonté pour moi, faites-les paroître en recevant ma main dans ce jour.

LISETTE.

Comment donc dans ce jour ? Tout à l'heure.

VALERE.

Tout à l'heure.

LISETTE.

Oui point de retardement ; le Comte mon mari eſt mort ſubitement, je veux me remarier de même.

VALERE.

Mais, Madame ...

LISETTE.

Mais, Monſieur ! cinquante mille livres de rente que ſa mort me laiſſe, valent bien qu'on m'épouſe ſans réflexion.

VALERE.

Ah ! Madame, parlez de votre beauté.

LISETTE.

Non, non. Je vois bien que Philaminte vous tient toujours au cœur : Que je ſuis malheureuſe !

VALERE.

Vous pleurez, ma belle Comteſſe ? Ah ! c'en eſt

trop. Philaminte ne vaut pas que je differe *d'un* moment le plaiſir de vous poſſeder. Je vous dirai plus. Quand elle ne m'auroit jamais donné aucun ſujet de me plaindre, votre charmante vûë ſuffit pour me rendre inconſtant.

LISETTE.

Ah? voila l'aveu que j'attendois. Ne *differons* point notre mariage. Faiſons confidence de *notre* amour à la Maîtreſſe de ce logis, elle eſt de mes amies, elle nous conduira dans tout ceci. Paſſons dans ſon appartemect, ſuivez-moi.

VALERE.

O Ciel! à quoi le deſeſpoir m'entraîne!

SCENE IX.

PHILAMINTE, & Madame de FALIGNAC, *ſortans de l'endroit où elles étoient cachees.*

PHILAMINTE.

Enfin, ma chere, de Falignac connoiſſez-vous
s hommes?

Me. DE FALIGNAC.

g tems.

PHILAMINTE.

Auriez-vous jamais crû que Valere..... Ah ! je ne me poſſede pas ! Je ſuis dans une impatience cruelle ; & ſi le Financier venoit en ce moment...

SCENE X.

PHILAMINTE, Madame de FALIGNAC, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, une figure groſſe & courte, vêtuë de velours noir, s'aproche d'ici ; j'ai jugé que c'étoit Monſieur Patin.

PHILAMINTE.

C'eſt lui ſans doute, reprenons notre air gay. J'étois bien folle de me tant chagriner.

Me. DE FALIGNAC.

Il vient tout à propos. Ces Meſſieurs les Financiers viennent toujours à la bonne heure. Pour achever de nous donner ici la Comedie, amene ici Valere, il faut qu'il ſoit payé de ſa curioſité ; je vous laiſſe.

SCENE XI.

FRONTIN. PHILAMINTE.

FRONTIN *en Financier, entre d'un air bruſque, contrefaiſant Monſieur* Patin *ſon ancien Maître.*

ME voilà, Madame. Il y a une heure que je ſerois ici, ſans des importuns, des canailles qui ſont venus en foule m'apporter de l'argent; j'ai crû que cela ne finiroit d'aujourd'hui.

PHILAMINTE.

Je m'étonnois en effet qu'un homme auſſi poli vint le dernier à un premier rendez vous, & je commençois à rougir de ma foibleſſe.

FRONTIN.

Hé c'eſt la mode à préſent, les hommes ne veulent point attendre, & ſur-tout nous *autres* Financiers, nous ne nous piquons pas d'obſerver les formalitez; d'ailleurs mon arrivée a été précédée par des avant-coureurs qui ont dû vous dédommager de ne me pas voir ſi-tôt.

PHILAMINTE.

Il eſt vrai que votre lettre eſt toute charmante, il n'y a rien de ſi tendre. Elle m'a réjouie d'un bout à l'autre.

FRONTIN.

FRONTIN.

Et l'agraffe ?

PHILAMINTE.

Elle a ſon mérite.

FRONTIN.

Il y a morbleu plus d'éloquence dans cette agraffe-là, que dans toutes les Epitres de Ciceron.

Me. DE FALIGNAC *bas à Valere,*

Paſſons dans cet endroit * nous entendrons toute la converſation.

* *Dans le fond du Théâtre.*

VALERE.

J'enrage.

FRONTIN.

Il m'eſt revenu que vous aimiez un certain Egrefin nommé Valere. Je ne veux point de partage, au moins.

PHILAMINTE.

Vous connoiſſez Valere.

FRONTIN.

Si je le connois ? Je lui ai vingt fois prêté de l'argent qu'il me doit encore.

PHILAMINTE.

Cependant il a du bien.

FRONTIN.

Cela ne fait rien, & je préſume qu'il aura ſouvent beſoin de moi. L'aimez-vous encore ? Parlons franchement ?

PHILAMINTE.

Je le hait à la mort.

FRONTIN.

Cela me fait plaiſir ; mais vous l'avez aimé ; cette idée me chagrine.

PHILAMINTE.

Oh ! de grace contentez-vous de votre bonheur préſent, ſi c'en eſt un de recevoir ma main. Je n'aime point ces eſprits inquiets qui rapellent ſans ceſſe le paſſé : Si j'ai aimé Valere, cela n'eſt point de votre bail, & je mets dans mon marché que vous n'en parlerez jamais.

FRONTIN.

C'eſt bien dit, ne parlons que de moi, belle Philaminte ; le ſujet en vaut la peine. Dites moi que ma ſeule perſonne vous enchante, que vous ne regardez point les biens immenſes que vous allez partager avec moi, & que vous voudriez que je fuſſe un miſérable, pour ainſi dire, un homme de rien, pour avoir le plaiſir de m'élever.

PHILAMINTE.

Oh ! je vous dirai tout cela une autre fois, vous avez trop de délicateſſe pour un Financier.

FRONTIN.

Il eſt vrai que mes Confreres n'y cherchent point tant de façons, ils ont preſque toutes les manieres auſſi rondes que la taille. Leurs converſations tombent toujours ſur l'argent. Pour les ini-

ter, parlons de la fortune que je vais vous faire : Vous roulerez ſur l'or, mon Aimable.

PHILAMINTE.

Eſt-il poſſible ?

FRONTIN.

Vous ſerez logée & meublée magnifiquement.

PHILAMINTE.

J'aime cela.

FRONTIN.

Vos équipages ſeront ſuperbes.

PHILAMINTE.

Courage, Monſieur Patin.

FRONTIN.

Des pierreries ineſtimables.

PHILAMINTE.

Vous-vous ruinez.

FRONTIN.

Bon ! Qu'eſt-ce que cela me coûte ? un zero de plus. Quand épouſerons-nous ?

PHILAMINTE.

Je ne ſçais.

FRONTIN.

Dans ce moment ſi vous voulez ; auſſi bien tantôt ai-je beaucoup d'affaires.

PHILAMINTE.

Je le veux, allons de ce pas chez le Notaire faire dreſſer les articles.

FRONTIN *l'arrêtant.*

Eſt-ce que vous voulez que ce ſoit pardevant Notaire ?

PHILAMINTE.

Sans doute, cela ſe fait-il autrement ?

FRONTIN.

Quelque fois. Mais j'en paſſerai par où il vous plaira.

PHILAMINTE.

Il faut que je parle auparavant à Madame de Falignac ; elle auroit lieu de ſe plaindre de moi, de m'être engagé ſi avant ſans ſes conſeils.

FRONTIN.

Mais ....

PHILAMINTE.

Mais, mais. Je vais la trouver, & je reviens dans le moment.

SCENE XII.

FRONTIN.

MA foi, cela ne va pas mal ; & ſi je ne craignois les ſuites..... Mais il ne faut pas joüer ce tour à mon Maître. Quoiqu'il diſe, & quoiqu'il faſſe, je ſuis perſuadé que Philaminte lui tient toûjours au cœur : Tâchons d'en tromper quelque autre avant de quitter nôtre équipage à bonne fortune.

SCENE XIII.

VALERE, Me. DE FALIGNAC.
ſortant de l'endroit où ils étoient cachez.

FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! ah ! Vous étiez là, Monſieur ?

VALERE.

Oüi, j'ai tout entendu ; je ſuis dans une fureur que je ne me connois plus.

Me. DE FALIGNAC.

Oh ça, parlons ſincerement. Pouvez-vous blâmer Philaminte ſans vous avoüer le plus injuſte de tous les hommes ? Je n'ai pas perdu un ſeul mot de votre converſation avec la Comteſſe : Croyez-moi, reſtez-en là, & vous racommodez avec Philaminte.

VALERE.

Moi ? J'aimerois mieux mourir, je veux la pouſſer à bout. Elle vous cherche, allez la trouver ; cependant je vais rejoindre ma Comteſſe. Au moins je compte toujours ſur votre diſcretion.

Me. DE FALIGNAC.

N'en ſoyez point en peine.

SCENE XIV.

FRONTIN *ſeul.*

JE ſuis ravi qu'on me laiſſe ſeul. Je vais voir là dedans ſi quelque Dupe ne donnera pas dans mon bon air .... Mais j'apperçois la Comteſſe. Je puis en conſcience trahir mon Maître de ce côté-là. Voici deux ou trois fois qu'elle me lorgne, voyons ce que cela veut dire.

SCENE XV.

LISETTE *en Comteſſe*, FRONTIN *en Financier.*

LISETTE.

BOn, voilà ce que je cherche, le Financier de Philaminte ; il m'a tantôt regardée d'un œil qui n'étoit pas indifferent, pouſſons quelques ſoûpirs pour l'amorcer, ah !

FRONTIN, *aprés l'avoir regardée avec ſa lorgnette.*

Vous ſoupirez, charmante Veuve ? Eſt-ce pour le défunt ou aprés un futur ?

LISETTE.

Ce diſcours me ſurprend de la part d'un Seigneur de qui je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connuë.

FRONTIN.

On ne peut vous voir ſans être charmé... De vos charmes : on ne peut en être charmé ſans avoir la curioſité de ſçavoir qui vous êtes. Pour le ſçavoir il faut le demander ; c'eſt ce que j'ai fait, & l'on m'a dit que vous étiez une Veuve fort riche, fort qualifiée, mais encore plus liberale, & que....

LISETTE.

Ne parlons point de mes liberalitez, on auroit de la peine à égaler les vôtres.

FRONTIN.

Quoi, vous me connoiſſez ?

LISETTE.

Il faudroit n'avoir jamais vû le monde pour ne pas connoitre Monſieur Patin ; ſon mérite & ſes dépenſes avec les Dames lui ont acquis une reputation . . .

FRONTIN.

Il eſt vrai que j'en fais de terribles, & ſur tout quand les femmes commencent par me donner, cela me picque, cela m'acharne. Une Preſidente amoureuſe de moi, m'envoya un mauvais Diamant de mille écus, ce Diamant lui a valu plus de cent mille francs Güi cette Préſidente là me coûte cent mille francs ou rien. Mes réponſes à ſes Billets doux étoient des Lettres de change, & je crois que je l'aurois épouſée ſans un mari qu'elle avoit encore de reſte.

LISETTE.

Je n'en ai plus Dieu merci ! le mien eſt bien mort, j'ai été ſi peu de tems avec lui qu'il ne me ſouvient pas d'avoir été mariée. Je ſuis de ces Veuves qui pourroient encore paſſer pour filles.

FRONTIN.

Cela eſt heureux, car il ſe trouve des filles qui

ne pourroient paſſer que pour Veuves.

LISETTE.

La triſte choſe que le Veuvage !

FRONTIN.

Il me paroît qu'il vous ennuye. Et certain Valere qui vous couche en jouë ?

LISETTE.

Que dites-vous de Valere ? Comment, ſçavez-vous....

FRONTIN.

Il n'a rien de caché pour moi, & c'eſt de lui que je viens d'apprendre qne votre liberalité s'étoit étenduë juſques à lui envoyer votre Portrait garni de Diamans.

LISETTE.

Ah ! Le petit indiſcret ! Que je ſuis malheureuſe d'être tombée ſi mal, je perds toute l'eſtime que j'avois conçûë pour luî. L'on eſt bien embaraſſée dans le choix des Amans d'aujourd'huy. Les plus charmans ſont les plus ſcelerats, & l'on ne trouve de la ſincerité que dans ceux qui n'ont point l'art de plaire.

FRONTIN.

Ma foi, ſi j'étois femme, je m'attacherois à des gens faits ſur un certain modéle, où l'utile ſe trouve mêlé avec l'agréable.

LISETTE.

Ce ſeroit aſſez mon goût, & il eſt facheux que

là preſſe y ſoit maintenant.

FRONTIN.

On a beau avoir la preſſe, on ſçait toujours diſtinguer celles dont le mérite. ...

LISETTE.

Philaminte eſt ſans doute du nombre des diſtinguées, & l'Agraffe de Diamans que vous lui avez envoyée. ..

FRONTIN.

Comment, morbleu qui vous a dit cela ?

LISETTE.

Elle-même, & que ce preſent la touchoit du moins autant que votre perſonne.

FRONTIN.

Oüi, oh, oh ! Elle ne me tient pas encore.

LISETTE.

Valere a compté ſans ſon hôte, je n'aime point les Amans eſcrocs.

FRONTIN.

Philaminte a trop jaſé, je hais les Femmes intereſſées.

LISETTE.

Je crois que nous nous conviendrions bien, Monſieur Patin.

FRONTIN.

Nous, Madame la Comteſſe ? à ravir ! Nous ſemblons avoir été faits l'un pour l'autre. Si j'étois aſſez heureux, ...

LISETTE.

Si j'ôſois me flater. . .

FRONTIN.

Ma foi, Madame, ſans tant barguigner, ſi vous voulez je vous épouſe.

LISETTE.

J'y conſens, quand ce ne ſeroit que pour me vanger de ce Valere ; mais je voudrois que ce Mariage fût bien ſecret.

FRONTIN.

Je ſerois au deſeſpoir que perſonne en ſçût rien.

LISETTE.

Que diroient le Commandeur mon Oncle, mon Frere le Marquis, mon Neveu le Vicomte, s'il ſçavoient que je vouluſſe épouſer moins qu'un Duc.

FRONTIN.

Et ma Tante la Partiſanne, mon Frere le Tréſorier, & mon Couſin germain le Sécretaire du Roy ! Que diroient-ils, s'ils me voyoient pouſſer ſi avant dans la Nobleſſe, eux qui ſçavent ſi bien ce qu'en vaut l'aulne.

LISETTE.

Ainſi vous voyez que nous avons tous deux de grandes raiſons pour cacher ce Mariage.

FRONTIN.

Je vois ... je vois qu'il en faut retrancher les trois quarts des Ceremonies.

LISETTE.

Cependant il faut....

FRONTIN.

Tenez, dans ces ſortes d'occaſions la parole vaut le jeu : Je vous donne la mienne, ſouffrez que je baiſe mille fois cette main, dont....

SCENE XVI.

PHILAMINTE, LISETTE *en Comteſſe.* FRONTIN *en Financier.*

PHILAMINTE, *le ſurprenant.*

OUi, Monſieur Patin ?

LISETTE.

Ah ! Ciel !...

FRONTIN.

Madame....

PHILAMINTE.

Cela eſt heureux, je ne rencontre par tout que des Infidelles ; je veux me vanger de l'inconſtance de Valere, & je trouve en vous un autre perfide : Vous qui me juriez dans ce moment une ardeur éternelle ! Cela eſt fort plaiſant en verité ! A qui me ſacrifiez-vous encore ? à une malheureuſe Suivante

revêtuë des habits de ſa Maîtreſſe.

LISETTE.

Quoi, Madame.....

PHILAMINTE.

Paix Liſette, vous meritez que je vous faſſe cet affront pour avoir voulu me trahir.

FRONTIN *à part.*

Mon Maître en tient, ne nous déconcertons pas. Comment donc Madame la Soubrette vous oſez vous adreſſer à un homme de ma condition? Madame pardonnez.....

PHILAMINTE.

Non, Monſieur, ne me parlez plus.

FRONTIN.

Eſt-ce ma faute, Madame, ſi l'on m'aime? Mais je vous jure que je n'amuſois la paſſion de cette petite Guenon-là, que pour avoir le plaiſir de vous la ſacrifier.

PHILAMINTE.

Bagatelle.

FRONTIN.

Je voulois baiſer ſa main, & je ne ſçais qui me tient que la mienne ne puniſſe ſon impudence.....

LISETTE.

Oh doucement, Monſieur le Financier, n'étendez point juſques-là vos liberalitez.

FRONTIN *à Liſette.*

Vrayment il vous en faut, ma Mie, des Seigneurs faits au tour : ôtez-vous de devant mes yeux, impertinente, & allez dans un coin de cette ſalle rougir de votre effronterie. Madame ſouffrez que je me jette à vos genoux.

PHILAMINTE.

Levez-vous, on vous pardonne.

FRONTIN *reſtant à genoux & baiſant ſa main.*

Ah ! Madame quelles graces n'ai-je point à rendre....

SCENE XVII.

VALERE, PHILAMINTE, FRONTIN *en Financier*, LISETTE *en Comteſſe.*

VALERE.

JE conçois le bonheur de Monſieur Patin par ſes remerciemens, Madame, Graces au Ciel. les choſes en ſont au point où je les ſouhaitois, & cette avanture me réjoüit...

PHILAMINTE.

Le plaiſir que j'en ai paſſe mon eſperance, puiſ-

que vous en êtes témoin auſſi-bien que votre belle, votre charmante, votre illuſtre Comteſſe.

VALERE *montrant Liſette.*

Oüi j'aime, j'adore cette aimable perſonne, auſſi digne d'un cœur comme le mien, que votre procedé vous en a ſçû rendre indigne.

FRONTIN.

Bon, bon, courage.

PHILAMINTE.

Il eſt vrai que vous m'avez donné un bel exemple de fidelité.

VALERE.

C'eſt vous qui avez commencé, perfide.

FRONTIN.

Ma foi, je crois que vous avez tous deux commancé en même-tems, & que vous n'avez rien à vous reprocher.

VALERE.

J'ai des inclinations du moins, plus élevées que les vôtres, & le choix que vous avez fait de ce Maraut. . . .

FRONTIN.

Comment donc Maraut? Madame; c'eſt une gageure, au moins.

PHILAMINTE.

Il vous ſiéd mal de l'inſulter.

VALERE.

Il m'eſt permis, je crois, de traiter mon Valet comme il me plait.

FRONTIN.

Adieu tout mon merite.

PHILAMINTE.

Quoi ! votre Valet ? Ah, quelle inſolence !

VALERE.

Vous méritez cet éclat devant tout le monde, & que j'épouſe à vos yeux cette charmante perſonne à qui je jure une amour éternelle. Oüi, belle Comteſſe, adorable Comteſſe. ....

FRONTIN.

Ah, oüi, oüi : compte, compte.

VALERE, *à Liſette.*

Je n'aimerai que vous. Je triomphe en ce moment.

PHILAMINTE.

Vôtre triomphe ſera de peu de durée, il n'eſt pas ſi complet que vous vous l'imaginez : Et ſi Monſieur le Financier eſt un maraut de Valet, Madame la Comteſſe eſt une coquine de Suivante. Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Mais, Madame, je ne croyois pas. ..

FRONTIN.

Paix Liſette.

VALERE.

Quoi, Madame la Comteſſe. ....

FRONTIN.

Oüi, Monſieur, c'eſt une Liſette. A bon chat, bon rat : On vous joüoit le même tour que vous prétendiez joüer.

VALERE

VALERE.

Juſte Ciel !

LISETTE.

Monſieur le Financier de hazard, je vous la garde bonne.

FRONTIN.

Madame la Comteſſe faite à la hâte, nous en dirons deux mots.

SCENE DERNIERE.

Madame DE FALIGNAC, PHILAMINTE, VALERE, LISETTE, FRONTIN.

Me. DE FALIGNAC.

HE bien ! qu'eſt-ce mes enfans ? Où en êtes-vous?

FRONTIN.

Nous en ſommes au dénouëment, & nos Amans ayant voulu réciproquement s'éprouver, ſe trouvent auſſi infidelles & auſſi ſots l'un que l'autre.

Me. DE FALIGNAC.

Je ſçavois vos ſecrets ; mais j'ai voulu me réjoüir de votre extravagance.

PHILAMINTE.

Ah ! Valere, je n'aurois jamais crû que vous vous fuſſiez défié de moi à ce point.

FRONTIN.

Il avoit grand tort aſſurément.

VALERE.

Je ne me ſerois jamais imaginé, Philaminte, que vous m'euſſiez mis à une telle épreuve.

LISETTE.

Il me paroît que vos ſoupçons étoient aſſez bien fondez.

PHILAMINTE.

Je ne veux plus vous voir.

VALERE.

Je ne paroîtrai jamais devant vous aprés une telle avanture.

Me. DE FALIGNAC.

Vous vous mocquez : Vous vous aimez encore plus qu'il ne faut pour être mari & femme.

FRONTIN.

Madame de Faligiac a raiſon. Vous ferez fort bien de vous marier : Vous vous connoiſſez l'un & l'autre, vous n'acheterez point chat en poche.

VALERE.

Philaminte.

PHILAMINTE.

Valere.

VALERE.

Oublions le paſſé.

PHILAMINTE.

J'y conſens.

Me. DE FALIGNAC.

Et n'en venez jamais, croyez-moi, à ces ſortes d'épreuves; elles ſont trop dangereuſes.

FRONTIN.

Madame la Comteſſe.

LISETTE.

Monſieur le Financier.

FRONTIN.

Il ſemble que nous pouvons nous marier ſans craindre à preſent le couroux de nos parens.

LISETTE.

Ma foi je le veux: Mais point d'épreuve, au moins.

FRONTIN.

Oh je n'ai garde: Je ſerois ſûr d'être trop bien payé de ma curioſité.

FIN.

LA METAMORPHOSE AMOUREUSE,

COMEDIE

Représentée en 1712.

ACTEURS.

SEVERIN, Oncle & Tuteur d'Iſabelle.
ISABELLE, Niece de Severin.
VALERE, Amant d'Iſabelle.
BOUQUINART, Amoureux d'Iſabelle.
TOINETTE, Suivante d'Iſabelle.
CRISPIN, Filleul de Severin.
PASQUIN, Valet de Valere.
UN COMMISSAIRE.
BRASDEFER, Exempt.
SERFORT, } Archers.
GRIPPEAU, }
Troupe d'Archers.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Severin.

LA METAMORPHOSE AMOUREUSE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

SEVERIN, TOINETTE.

SEVERIN.

ENfin je reſpire, j'ai fait maiſon nette aujourd'hui: ce fripon de Laquais qui ſervoit d'Ecuyer à ma Niece, ce coquin de Cuiſtre qui me ſervoit de Secretaire, juſqu'à la Nourrice qui donnoit à teter à mon petit enfant; j'ait tout chaſſé. Allons, Made-

ſelle Toinette, prenez la peine de décamper auſſi.

TOINETTE.

Mais, Monſieur ...

SEVERIN.

Point de mais. Tes gages ſont payez, va chercher condition ailleurs. Tu vois ma maiſon, prens garde d'en approcher de cent pas. Comment! des coquins de domeſtiques avoir l'inſolence d'introduire chez moi dans mon abſence un Ecolier de Droit! un Cadet du Maine! de bonne maiſon à la vérité, mais de très mauvaiſe conduite; un godelureau qui a déja mangé ſon fait, & qui, dit-on, ne fait figure à Paris, qu'autant que ſon frere aîné lui en fournit les moyens. Flater ma Niece dans l'amour qu'elle a pour lui! la fortifier dans l'averſion qu'elle a conçuë pour l'époux que je lui deſtine! Non, je n'en puis revenir.

TOINETTE.

Vous devriez du moins nous garder juſqu'à demain la Nourrice & moi.

SEVERIN.

Non non; point de remiſe.

TOINETTE.

Mais qui achevera d'habiller Madame votre Niece?

SEVERIN.

Elle s'habillera toute ſeule.

TOINETTE.

TOINETTE.

Qui donnera à têter à l'enfant?

SEVERIN.

Ce ne ſera pas toi.

TOINETTE.

Dieu m'en garde. Oh ça, vous me donnez donc mon congé *abſolu*?

SEVERIN.

Très abſolu.

TOINETTE.

Il n'y a plus de retour.

SEVERIN.

Non, va-t-en au Diable.

TOINETTE.

Puiſque vous me congediez ſi bien, & que je n'ai plus rien à ménager, je vous déclare ici guerre ouverte, & vous dis que c'eſt en vain que vous faites venir de Bayeux Monſieur Bouquinart pour épouſer votre Niéce, que je l'ai promiſe à Valere, & que je prétens qu'ils ſoient mariez enſemble dans ce jour.

SEVERIN.

Sans mon conſentement.

TOINETTE.

Ils ont le mien, cela ſuffit; & je veux dans le beſoin leur ſervir de pere, de mere d'oncle, de tante, de tuteur, de tutrice, de témoin, de Notaire, & l'Amour dictera les articles.

SEVERIN.

Je ne ſçais qui me tient.

TOINETTE.

Oh doucement, Monſieur, je ne ſuis plus à vous ni chez vous, je ſuis à moi & ſur le pavé du Roy.

SEVERIN.

Je rentre; car je ne pourois m'empêcher de te traiter comme tu le mérite. Monſieur *Bouquinart* va arriver, & je veux qu'il épouſe ma Niece dans le moment même : va-t-en porter la nouvelle à ton Valere; va, inſolente, ne te montre de la vie devant moi.

SCENE II.

TOINETTE *ſeule.*

ME voilà fort embaraſſée, au *bout du* compte; Monſieur Severin le fera comme il le dit, Bouquinart va arriver : Iſabelle n'ayant plus de conſeil, ſe laiſſera mener par le nez comme un Oiſon, & ſera aſſez ſotte pour obéir; cependant notre Ecolier.... Mais le voici avec ſon valet.

SCENE III.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE.

PASQUIN.

QUe fais-tu là toute ſeule ?

TOINETTE.

Je vous attens.

PASQUIN.

Pour nous faire entrer dans le logis apparemment ?

TOINETTE.

Non, c'eſt pour vous dire que Monſieur Severin, après avoir chaſſé généralement tous les domeſtiques que vous aviez gagnez, vient de me faire l'honneur de me donner mon congé en mon petit particulier, & que je crois que vous n'avez qu'à prendre le vôtre.

VALERE.

Que me dis-tu là ?

TOINETTE.

La verité.

PASQUIN.

Quand tu n'auras que des veritez comme celle-

là à nous dire, tu feras mieux de mentir à ton ordinaire. Monſieur vient d'apprendre que ſon oncle & ſon frere étoient à l'extremité, & tu viens troubler notre joye par tes mauvaiſes nouvelles.

VALERE.

Ne badinons point, cette affaire eſt ſerieuſe.

TOINETTE.

Des plus ſerieuſes ; car vous n'avez plus perſonne dans le logis qui puiſſe vous rendre aucun ſervice, hors le Filleul de la maiſon dont Monſieur Severin ne ſe défie point encore : mais je crains que notre ſortie ne l'ait intimidé.

PASQUIN.

Cela eſt fâcheux : mais aprés tout Monſieur Severin ne tardera point à prendre de nouveaux domeſtiques. Doute-tu que mon eſprit *inſinuant*, ſoûtenu de l'éloquence de quelques piſtoles qui roulent encore dans la bourſe de Monſieur, ne les rendent bientôt auſſi traitables que vous ?

TOINETTE.

Je le crois : mais Monſieur Bouquinart va arriver ; & ſur le champ Monſieur Severin lui a fait épouſer Iſabelle.

PASQUIN.

Oh pour le coup l'affaire merite attention, & j'ai ici beſoin de tout mon genie. Mais vous, Monſieur, qui dans votre vie avez fait tant de tours de paſſe-paſſe ; vous qui êtes le heros de toutes les

eſpiegleries d'écoliers, dont on fait des contes dans le monde, ne pourriez-vous rien inventer dans cette occaſion ?

VALERE.

Non, Paſquin, je ne me reconnois plus ; l'Amour qui donne de l'eſprit & de la hardieſſe aux autres, a fait tout le contraire en moi.

PASQUIN.

Cependant il faut... Mais voici le Filleul de Monſieur Severin.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN, TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH Monſieur, ſerviteur : bonjour, Paſquin. Vous voudriez bien entrer dans le logis, n'eſt-ce pas ? & moi je n'ai pas de plus grande joye que lorſque j'en ſuis bien loin.

VALERE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Peſte ſoit la chienne de maiſon. Mon Parain a le diable an corps avec ſa niéce, & ſa niéce fait le diable depuis qu'elle vous a en tête.

VALERE.

Tu crois mon cher Criſpin, qu'elle a quelque attention au triſte état où elle me voit réduit ?

CRISPIN.

Bon ! elle ſe deſeſpere, & l'oncle de ſon côté enrage. Le beau plaiſir pour moi, que ai toute ma raiſon, de me trouver entre un enragé & une déſeſpérée !

PASQUIN.

Cela n'eſt point plaiſant en effet. Mais par parentheſe, pourquoi cet habillement ?

CRISPIN.

Comme il n'y a plus de domeſtiques dans la maiſon, & que je me vois *factotum* juſqu'à nouvel ordre, je me ſuis fait un équipage convenable aux differentes charges que je vais exercer. J'ai pris les manchettes & le rabat du Sécretaire, l'épée & les bottines de l'Ecuyer, & j'aurois pris dans un beſoin les tétons de la Nourrice. Mais ne m'arrêtez point davantage, il faut que j'aille faire ma commiſſion.

TOINETTE.

Quelle commiſſion ?

CRISPIN.

Mon Parain m'envoye chez Madame Simone

PASQUIN.

Ah, ah, je la connois, elle demeure ici près ; c'eſt cette Dame qui ſe méle de faire des mariages & de placer des domeſtiques dans les maiſons.

CRISPIN.

Juſtement : voilà une lettre que je vais lui porter.

PASQUIN.

Montre un peu.

CRISPIN.

Oh tu la peux lire. Le bon homme étoit ſi troublé en l'écrivant, qu'il a oublié de la cacheter.

PASQUIN *lit la lettre.*

J'ai une entiere confiance en vous, Madame, & je vous prie de mettre tous vos ſoins à me déterrer une femme de chambre d'une ſeverité incorruptible, d'une ſageſſe éprouvée, d'une..

Diantre, il faudra foüiller bien avant pour lui trouver cela..

TOINETTE.

Voyez cet impertinent.

PASQUIN *continuë de lire.*

J'ai beſoin auſſi d'une Nourricee qui.... &c.

Il ne demande point d'autre domeſtiques.

CRISPIN.

Non, & je crois qu'il ne veut avoir à l'avenir dans ſa maiſon d'homme que moi.

PASQUIN.

La maiſon ſera fort-bien réglée. Mais cette lettre me donne une idée. Es tu toûjours de nos amis ?

CRISPIN.

A la mort & à la vie.

PASQUIN.

Te ſentirois-tu aſſez de hardieſſe pour...

CRISPIN.

De la hardieſſe ! morbleu il n'y a pas d'homme qui avale un verre de vin auſſi hardiment que moi.

PASQUIN.

Nous t'en ferons boire du meilleur. Tu aimes l'argent ?

CRISPIN.

Autant que toi.

PASQUIN.

C'eſt beaucoup dire. Pour en avoir, il faut faire en ſorte que Monſieur épouſe Iſabelle dans ce jour.

CRISPIN.

Comment faire ? mon Parain la veut marier à Monſieur Bouquinart à ſon arrivée, &, comme Toinette vous l'a pû dire, on l'attend dans ce moment.

PASQUIN.

Il n'importe, nous pourrons le prévenir, ſi tu veux nous ſeconder.

CRISPIN.

Que faut-il faire ?

PASQUIN.

Je te le dirai. Pour vous, Monſieur, il faudra, s'il vous plaît, que vous-vous prêtiez à certaine métamorphoſe.

VALERE.

Moi ?

TOINETTE.

Allons, allons, Monſieur, encore un petit tour d'écolier.

VALERE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour poſſeder la charmante *Iſabelle*.

PASQUIN.

Voila qui me plait. Mais j'apperçois Monſieur Severin & ſa niéce: il ne nous connoit pas, & il n'eſt pas néceſſaire qu'il nous connoiſſe encore. Suivez-moi tous, je vous inſtruirai de mon projet.

SCENE V.

SEVERIN, ISABELLE.

SEVERIN.

VOus voulez abſolument prendre l'air, j'y conſens: mais je ne vous quitterai point, juſqu'à que Madame Simone m'ait envoyé une perſonne telle que je lui demande, capable de me répondre de vos actions.

ISABELLE *bas*.

Quelle contrainte!

SEVERIN.

Quand Monſieur Bouquinart ſera votre époux,

ce ſera ſon affaire ; mais je vous avertis que malgré ſon humeur enjoüée il eſt auſſi défiant qu'un autre.

ISABELLE.

Que vais-je devenir !

SEVERIN.

Sa premiere femme & la mienne nous ont donné de leur vivant un peu de tablature ; elles nous ont parbleu fait voir du pays, & c'eſt ce qui fait que nous ne ſommes plus ſi faciles à attraper.

ISABELLE.

Une fille de mon âge épouſer un tel mari !

SEVERIN.

Comment donc ? ſçavez-vous qu'il eſt encore auſſi frais & auſſi ragoûtant que moi.

ISABELLE. *bas.*

O Ciel !

SEVERIN.

Quoique vieux, il eſt de la meilleure humeur du monde, a ſans ceſſe quelque bon mot dans la bouche ; & tout ce qu'il dit, ou qu'il veut dire, eſt ſi plaiſant, ſi plaiſant, que fort ſouvent il en rit lui-même d'avance.

ISABELLE.

Mon Oncle, ni ſa belle humeur, ni ſa bonne mine ne feront point capables de détruire la haine que j'ai conçûë pour lui ſans le connoître ; la ſeule penſée qu'il va arriver en ce moment me fait frémir.

SEVERIN.

Ce que c'eſt que la prévention. Mais j'entens un cheval dans la cour.

ISABELLE.

Ah c'eſt lui ſans doute.

SEVERIN.

C'eſt lui-même, il eſt entré par la porte de derriere.

ISABELLE.

Mon Oncle, conſiderez . . .

SEVERIN.

Ma Niece, tout ce que vous pourrez me dire eſt inutile ; votre Pere par ſon teſtament me recommande cette alliance, & d'ailleurs Monſieur Bouquinart eſt mon ancien ami : il attendoit depuis long-tems la mort de ſa femme, le Ciel a exaucé ſes vœux ; & je prétens .... Mais le voici.

SCENE VI.

BOUQUINART, SEVERIN, ISABELLE.

BOUQUINART.

ME voila, bon-jour. Il faut que j'aye le diable au corps pour venir de Bayeux à Paris prendre une femme par le tems qu'il fait.

SEVERIN.

Soyez le bien venu.

BOUQUINART.

La pluye, la grêle, le tonnerre m'ont toûjours accompagné; je n'ai pas laiſſé de pouſſer comme il faut, & de faire diligence. Mais tête-bleu voila des yeux qui me pouſſent terriblement à leur tour.

SEVERIN.

Que vous ſerez heureuſe, ma niece, d'avoir un mari auſſi jovial; on ne peut pas dire les choſes avec plus d'eſprit.

ISABELLE.

Je n'en ai pas aſſez, mon Oncle, pour m'y connoître.

SEVERIN.

La ſotte! Hé bien! voulez-vous avoir une autre contenance?

ISABELLE.

Quelle ?

SEVERIN.

Paroître du moins de bonne humeur.

ISABELLE.

Je ne ſçaurois.

BOUQUINART.

Comment donc ? que vous dit-il qui vous rend ſi triſte ? Oh, je te prie, Compere, de ne point chagriner ta niece, & de la laiſſer toute entiere à la joye qu'elle a de me voir, & aux idées charmantes que lui donnent l'eſpoir d'être aujourd'hui mariée.

SEVERIN.

C'eſt une impertinente, qui ne merite pas l'honneur que vous lui faites.

BOUQUINART.

Oh, tu eſt un impertinent toi-même, N'eſt-il pas vrai, ma Belle, ce ſont d'étranges gens que ces Oncles ? Oui, ne concevez-vous pas que c'eſt une agréable caſcade que celle que fait une fille en tombant de leur tutelle dans les bras d'un mari ? Ho, ho, ho.

SCENE VII.

SEVERIN, BOUQUINART, ISABELLE, CRINSPIN.

CRISPIN.

MOnſieur, Madame Simone avoit juſtement votre affaire ; elle va vous envoyer la perle des Nourrices, & une femme de chambre qu'elle dit être un vrai Argus.

SEVERIN.

Bon, c'eſt ce qu'il nous faut.

BOUQUINART.

Que fais tu de cette petite Figure?

CRISPIN.

Comment donc Figure? Figure *vous*-même. Sçavez-vous, Monſieur, que je ſuis Ecuyer.

BOUQUINART.

Ecuyer?

CRISPIN.

Oüi ventre-bleu, Ecuyer ſieur de la Criſpiniere, Secretaire des Commandemens de Meſſire Fiacre Severin. Et vous êtes un impertinent de venir ci. . . .

SEVERIN.

Doucement, petit drôle, tu parles à l'époux de ma Niece.

CRISPIN.

Quoi c'eſt-là Monſieur Bouquinart ! En ce cas je m'apaiſe. Monſieur, j'ai eu tort... d'avoir eu raiſon ... de m'attaquer ... à un perſonnage ... dont la phiſionomie ſurprenante . . Je ſuis votre ſerviteur.

BOUQUINART.

Le petit coquin ſe moque encore de moi.

SEVERIN.

Qu'on ſe taiſe. Hé bien n'êtes-vous pas d'avis que nous envoyons chercher un Notaire?

BOUQUINART.

Oh parbleu je m'en rapporte à toi, fait dreſſer le Contrat à ta fantaiſie, je le ſignerai s'il eſt à la mienne : mais du moins donne-moi le tems de me reconnoître ; j'ai marché preſque toute la nuit, & ſi je me ſuis arrêté en quelque endroit, j'y ai pris plus de vin que de repos : enfin que veux-tu que je te diſe ? j'ai maintenant plus d'envie de dormir que d'autre choſe.

CRISPIN.

Monſieur a raiſon, il vaut mieux qu'il dorme avant la noce qu'aprés. Si vous voulez, Monſieur, je m'offre à vous bercer.

BOUQUINART.

Il ne ſera ma foi, pas neceſſaire, & je ne me ſuis jamais trouvé ſi aſſoupi.

SEVERIN.

Entrez donc dans la maiſon, votre appartement eſt tout prêt, faites comme ſi vous étiez chez vous.

BOUQUINART.

Je le prétens bien ainſi. Excuſez, ma Charmante, ſi lorſque l'Amour voudroit tenir mes yeux ouverts pour admirer vos charmes, le ſommeil jaloux s'attache à les fermer, & ſi dans le tems que ce même amour entr'ouvre ma bouche pour pouſſer des ſoupirs, ce même ſommeil me l'ouvre tout à fait pour bailler. Ah, ah. Mais je vous promets un rêve des plus circonſtanciez, vous en ſerez l'objet, &.... je ſuis fort pour les rêves moi.

CRISPIN.

Oh je n'en doute pas, & je crois même que vous n'avez pas beſoin de dormir pour rêver.

SEVERIN.

Allons, raiſonneur, conduiſez Monſieur dans l'appartement qu'on lui a préparé, & qu'on en ait ſoin comme de moi-même, & ſur-tout que perſonne ne trouble ſon repos.

CRISPIN.

Ah Monſieur puiſſe-il dormir éternellement, Diable emporte qui ſongera à l'éveiller.

SCENE

SCENE VIII.

SEVERIN, ISABELLE,

SEVERIN.

HE bien, c'eſt donc ainſi que vous cherchez à me contenter ? Je ne m'étonne pas que Monſieur Bouquinart quitte ſi-tôt la compagnie. Qui eſt-ce qui ne s'endormiroit pas à voir votre humeur ſombre & mélancolique ?

ISABELLE.

Offrez-moi un époux qui me plaiſe, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de mon humeur.

SEVERIN.

Votre Valere, par exemple ?

ISABELLE.

Hé bien oüi, mon Oncle, je l'aime ; dans la ſituation où ſont les choſes je puis l'avouër. Et ſi vous le connoiſſiez. ...

SEVERIN.

Je l'aimerois auſſi, n'eſt-ce pas ? Qu'on ne m'en parle plus.

ISABELLE.

Sa famille. ....

SEVERIN.

Je ſçai qu'elle eſt ſa famille ; mais pour lui je ne le connois, ni le veux connoître.

ISABELLE.

Que je ſuis malheureuſe !

SCENE IX.

SEVERIN, ISABELLE, CRISPIN.

CRISPIN.

L'Affaire eſt faite, notre homme eſt couché. Sçavez-vous que c'eſt un ſagoüin.

SEVERIN.

Comment ?

CRISPIN.

Il n'a pas été long-tems à ſa toilette, comme vous voyez ; aprés avoir ôté ſon chapeau & ſon juſte-au-corps, il s'eſt jetté tout botté entre deux draps.

SEVERIN.

Il eſt comme cela ſans façon.

CRISPIN.

Il a mis ſes habits ſur ſon lit, par le chaud qu'il ait ; il n'a pas eu la tête ſur ſon chevet, qu'il a ſonflé comme il faut. Je l'ai examiné un moment

& je vous puis aſſurer qu'il eſt auſſi beau couché que debout.

SEVERIN.

Il eſt ce qu'il eſt. Retourne à Madame Simone, qu'elle m'envoye inceſſamment les perſonnes que je lui ai demandées.

CRISPIN

Il n'eſt pas néceſſaire, & voilà déja la Femme de chambre.

ISABELLE.

Que vois-je ?

CRISPIN.

C'eſt Valere, votre amant, *motus*.

SCENE X.

SEVERIN, ISABELLE VALERE, *déguiſé en femme*, CRISPIN.

VALERE *à Criſpin.*

ENſeignez-moi, s'il vous plaît, le logis de Monſieur Severin.

CRISPIN.

Le voici lui-même en propre original.

VALERE *en femme.*

Je viens, Monſieur, de la part de Madame Si

mone ; elle m'a appris que vous demandiez une perſonne pour demeurer auprés de Madame votre Niéce, & je me tiendrai trop heureuſe ſi mes ſervices lui peuvent être agréables.

SEVERIN

Voilà une grande fille qui me revient aſſez ; qu'en dites-vous, ma Niéce ? vous en acccommoderiez-vous ?

ISABELLE.

En cela, mon Oncle, vous ſçavez que je ne dois avoir de volonté que la vôtre : mais je crois que cette perſonne me convient mieux que toute autre.

CRISPIN.

Je n'en doute pas.

SEVERIN.

Sa phiſionomie me plaît.

ISABELLE.

Elle ne me plaît pas moins.

SEVERIN.

Je ne ſçais quoi, d'honnête, d'engageant.

ISABELLE.

Au deſſus de ce qu'on peut dire.

SEVERIN.

Cela eſt admirable, il y a des gens comme cela qui plaiſent à tout le monde du premier abord.

CRISPIN *à part.*

Mon Parain ne le prend pas mal, il faut lui en donner encore une pipe.

SEVERIN.

Peut-on vous demander où vous avez ſervi ?

VALERE *en femme.*

Monſieur, c'eſt ici ma premiere condition : mais j'eſpere que ce ſera la derniere, & que Madame ſera ſi contente de moi, qu'elle ne me voudra jamais changer.

ISABELLE.

Vous pouvez vous en aſſurer, je n'aime point du tout le changement.

VALERE.

Quel bonheur de me voir ſans ceſſe auprés de vous ! quel plaiſir de ſervir uneſi belle maitreſſe !

SEVERIN.

Elle dit tout ſi agréablement..... j'en ſuis charmé.

CRISPIN

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que cela vaut mieux pour votre Niéce, que cette coquine de Toinette ? C'étoit une arrogante, une....

SEVERIN.

Fidonc, il n'y a pas de comparaiſon.

CRISPIN

Elle n'introduira point d'homme dans la maiſon, celle-ci.

VALERE *en femme.*

Oh pour cela non, je les écarterai autant qu'il me ſera poſſible ; & Madame, dût-elle s'en fâcher

je mettrai tout mon plaiſir à l'accompagner ſans ceſſe, & je vous puis aſſurer qne tant que je ſerai auprés d'elle aucun amant n'en approchera.

SEVERIN.

C'eſt comme nous l'entendons. Que je ſuis heureux d'avoir fait cette trouvaille ? Comment vous nomme-t-on.

VALERE *en femme, embarraſſée.*

On me nomme . . .

CRISPIN.

Madame Simone m'a dit qu'elle s'appelloit Marion ; c'eſt un joli nom, au moins, que Marion, Marion ! j'ai eu une Maitreſſe qui s'appelloit comme cela.

SEVERIN.

Taiſez-vous, petit ſot.

ISABELLE.

Juſqu'à votre nom, tout me plait de vous.

SEVERIN.

Que voulez-vous gagner, Mademoiſelle?

VALERE *en femme.*

Ah, Monſieur, ne parlons point de cela, s'il vous plait.

SEVERIN.

Mais il faut bien ſçavoir ce qu'on vous donnera de gages.

VALERE *en femme.*

Monſieur, je ne veux point faire de marché avec

vous ; c'eſt à Madame, ſi elle contente de mes ſervices, à me récompenſer.

CRISPIN.

C'eſt une perſonne qui n'eſt point interreſſée, & qui veut faire comme moi, ſervir pour ſon plaiſir.

SEVERIN.

Elle n'y perdra pas, & je voudrois que la Nourrice... *mais apparemment* que la voici.

CRISPIN *à Iſabelle.*

Vous voyez bien que c'eſt Paſquin.

SCENE XI.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE *en femme de chambre*, PASQUIN *en nourrice*, CRISPIN.

SEVERIN.

APprochez, ma mie, c'eſt Madame Simone qui vous envoye, n'eſt-ce pas?

PASQUIN *en nourrice.*

Oüi, Monſieur, elle viendra tantôt vous répondre de moi, & vous aſſûrer que je ſuis une Nourrice d'une ſageſſe conſommée.

SEVERIN.

Je le crois.

PASQUIN *en nourrice.*

La plus honnête fille de tout le quartier, *sans* contredit.

SEVERIN.

Je n'en doute pas ; votre lait eſt-il nouveau?

PASQUIN *en nourrice.*

Oüi, Monſieur, des plus nouveaux & des plus particuliers qui ſe faſſent.

SEVERIN.

Quel nourriſſon quittez-vous ?

PASQUIN *en nourrice.*

L'enfant d'un riche Procureur.

SEVERIN.

Et pourquoi êtes-vous ſortie de cette maiſon-là?

PASQUIN *en nourrice.*

Monſieur, vous ſçavez que les *nourrices* ont toujours des envies, & qu'il faut leur ſervir les meilleurs morceaux de deſſus la table? ſi l'on veut que les nourriçons profitent.

SEVERIN.

Hé bien ?

PASQUIN *en nourrice.*

Hé bien, ce maudit Procureur-là me faiſoit mourir de faim, parce que malheureuſement l'enfant que je nourriſſois avoit le nez fait comme celui de ſon Maître-Clerc.

CRISPIN

CRISPIN.

La belle raiſon ! Monſieur n'auroit donc qu'à faire de même, parce que ſon fils me reſſemble.

SEVERIN.

Paix.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et d'ailleurs, la maudite engeance que ces Clercs ! ma vertu a bien eſſuyé des aſſauts.

SEVERIN.

Vous ſerez ici fort tranquille.

PASQUIN *en Nourrice.*

Ah, Monſieur, c'eſt ce que je demande.

SEVERIN.

Mais auſſi il ne faut pas qu'une Nourrice demeure oiſive ; cela amaſſe de mauvaiſes humeurs dont un enfant ſe remplit. Que ſçavez-vous faire ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Mille choſes que ne font point les autres Nourrices.

SEVERIN.

Mais encore ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Par exemple, pour faire une barbe, & relever une mouſtache, je défie toutes les Nourrices de France de s'en acquitter comme moi.

SEVERIN.

Voilà un plaiſant talent pour une Nourrice.

PASQUIN *en Nourrice.*

Et ſans me vanter, j'ai bien des qualitez que bien des femmes n'ont pas.

SEVERIN.

Et quelles ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Je ſçais me taire.

SEVERIN.

Cela eſt bon.

PASQUIN *en Nourrice.*

Je n'aime point les hommes.

SEVERIN.

Comment ? voilà un tréſor. Mais allons au fait ; voyons votre ſein.

CRISPIN *à part.*

Haye, haye, haye.

PASQUIN *en Nourrice.*

Comment Monſieur, pour qui me prenez-vous ? Mort de ma vie, ſi un autre que vous avoit l'inſolence de me faire une pareille propoſition, je lui arracherois les yeux.

SEVERIN.

Mais, ma mie . . .

PASQUIN *en Nourrice.*

Mais, mais ; je l'ai montré à Madame Simone.

SEVERIN.

Ah, cela ſuffit ; vous avez raiſon : je ne veux point vous contraindre davantage. J'entens l'enfant

qui crie, allez vite là-haut lui donner à teter.

PASQUIN *en Nourrice.*

La bonne chienne de commiſſion.

SEVERIN.

Mais en montant ne faites point de bruit, de crainte d'éveiller le futur époux de ma Niece qui repoſe dans la chambre voiſine.

CRISPIN *bas à Paſquin.*

Comment diantre feras-tu pour donner à têter à cet enfant ?

PASQUIN *en Nourrice.*

Parbleu, je m'en vais le ſévrer.

SCENE XII.

SEVERIN, ISABELLE, VALERE en femme de chambre, CRISPIN.

SEVERIN.

Mademoiſelle Marion, je vous confie ma Niéce, ne la quittez pas d'un pas.

VALERE *en femme.*

Je vous obéïrai ponctuellement.

SEVERIN *à ſa Niece.*

Vous, Iſabelle, je vous recommande de ſuivre aveuglement les conſeils de cette ſage perſonne.

ISABELLE.

Dans la cruelle ſituation où me reduit votre ſeverité, je vois bien, Monſieur, que c'eſt le mieux que je puiſſe faire.

SEEVERIN.

Je m'en vais chez mon Notaire.

SCENE XIII.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN.

ISABELLE.

ENfin le voilà parti, je reſpire. Ah Valere, que vous m'avez fait trembler dans votre métamorphoſe.

VALERE, *en Femme.*

Ah! Madame, je vous avouë que je ne me ſuis jamais trouvé dans un tel embarras. Je craignois à tout moment de me tromper dans mes *diſcours* & que mon amour ne vint à me trahir : mais puiſque cet amour peut maintenant s'exprimer ſans

contrainte, ſouffrez que je me jette à vos genoux, & que je vous jure mille fois de vous adorer éternellement. Helas! que deviendrois-je, ſi l'injuſte projet de votre Oncle avoit ſon effet, ſi je me voyois enlever pour jamais tout ce que j'ai de plus cher au monde, Ah! Madame, je me donnerois la mort, & ſi mon amour....

ISABELLE.

Mon Dieu, Valere, finiſſez: tout ce que vous pouvez me dire dans cet équipage, ne me touche point: il me ſemble que ce n'eſt point vous qui me parlez; & ſi vous voulez me perſuader, allez reprendre votre habit de Cavalier.

CRISPIN.

Il ne s'agit point de cela, il faut aller au fait: Mon Parain reviendra bien-tôt, & votre Rival ne dormira pas toujours.

VALERE *en Femme.*

Il a raiſon, charmante Iſabelle, vous ſçavez les offres que Madame votre Tante nous a faites pluſieurs fois. Si nous perdons ce moment, je vous perds peut-être pour jamais. Un caroſſe nous attend à quatre pas, venez.

ISABELLE.

Ah! Valere, quelque horreur que m'ait inſpiré la ſeule vûë de votre Rival, à quelque reconnoiſſance que doive m'engager, & votre merite, & tout ce que vous hazardez pour moi, je ne puis me réſoudre....

CRISPIN.

Oh parbleu, Madame, vous faites trop de façons. Comment donc, quand l'argent nous engage Madame Simone & moi à trahir Monſieur Severin, ſon meilleur ami, & mon Parain, l'amour ne vous fera rien faire ? Et vous Monſieur l'Amoureux, vous ne dites plus mot ? Morbleu, il me ſemble que ſi j'étois comme vous habillé en femme, je jaſerois dix fois plus qu'à mon ordinaire. Mais voici Toinette.

SCENE XIV.

VALERE en femme, ISABELLE, CRISPIN, TOINETTE,

TOINETTE.

AH, mes enfans, ſauvez-vous au *plus* vîte ; voilà Monſieur Severin avec un Commiſſaire, un Exempt, & des Archers ; il a rencontré en ſortant d'ici Madame Simone, qui l'a apparemment inſtruit de votre metamorphoſe.

CRISPIN.

Ah la double traîtreſſe !

ISABELLE.

Ah, Valere, dérobez-vous à ſon emportement

TOINETTE.

Ne vous y expoſez pas trop vous-même, vous le connoiſſez.

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais....

TOINETTE.

Point de diſcours inutiles, nous n'avons point de tems à perdre; allons promptement chez Madame votre Tante; Monſieur Severin ne fera pas un procez à ſa ſœur pour vous avoir retirée chez elle.

ISABELLE.

Ne m'abandonne point, Toinette.

TOINETTE.

Je vous ſuis: mais il ne faut pas laiſſer ce pauvre Paſquin dans le laqs; apparemment qu'il eſt dans la maiſon.

CRISPIN.

Sans doute, & je vais l'avertir. Mais j'apperçois mon Parain; il n'eſt pas à propos que j'aille me renfermer là-dedans: il ſuffit de l'appeller. Paſquin, hola, Paſquin.

SCENE XV.

CRISPIN, PASQUIN en Nourrice à la fenêtre.

PASQUIN, *en Nourrice.*

QU'eſt-ce ?

CRISPIN.

Tout eſt découvert ; deſcends promptement. Monſieur Severin vient ici avec un Commiſſaire & des Archers ; ne le vois-tu pas ?

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Hé oüi, de par tous les diables, je le vois ; & je vois de plus que je n'ai pas aſſez de tems pour gagner la porte.

CRISPIN.

Saute par la fenêtre.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Le beau conſeil !

CRISPIN.

Prends les piſtolets de Monſieur Severin, ils ſont ſur la cheminée de la ſalle ; quoiqu'il n'y *ait* rien dedans, cela fera peur aux Archers. Mais les voici, je me ſauve.

PASQUIN *en Nourrice à la fenêtre.*

Peſte ſoit des amours de mon Maître ; Ah ! me voila perdu.

SCENE XVI.

SEVERIN, LE COMMISSAIRE, BRAS-DE-FER, ARCHERS.

SEVERIN.

C'Eſt ici, Meſſieurs : Je ſuis heureux dans mon malheur, que le hazard m'a fait vous rencontrer ſi à propos.

BRAS-DE-FER.

Nous avons manqué notre capture, & nous ſommes heureux nous-mêmes de vous avoir trouvé pour nous dédommager. Nous venions....

SEVERIN.

Il ne s'agit pas de m'apprendre d'où vous veniez : il faut promptement inveſtir cette maiſon, & aller prendre dedans un certain Valere & ſon Valet, qui, comme je viens de vous dire, s'y ſont introduits déguiſez en femmes, pour ſuborner ma Niece, & peut-être me voler.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur Bras-de-fer, faites occuper toutes les

avenuës par vos gens, & ſur-tout gardez bien cette porte : moi j'entre dans la maiſon avec Serre-fort & Grippaut.

BRAS-DE-FER *aux Archers.*

Mes amis, ayons bien l'œil à tout. Paſſez de ce côté vous autres, & vous de celui-ci. Voilà une bonne affaire, Monſieur.

SEVERIN.

Vous appellez cela une bonne affaire ?

BRAS-DE-FER.

Oüi, d'autant qu'elle eſt bien criminelle.

SEVERIN.

Vous avez vos raiſons pour la trouver bonne : mais pour moi je la trouve très mauvaiſe. Voilà ma famille deshonorée, & Monſieur Bouquinart ne voudra plus de ma Niece après un tel éclat.

LE COMMISSAIRE *ſortant de la maiſon.*

Il nous faut du monde pour paſſer outre ; nous venons d'entendre une voix qui menace de brûler la cervelle au premier qui avancera, & comme nous ne ſçavons pas les êtres de votre maiſon, il eſt néceſſaire que vous marchiez le premier pour nous conduire.

SEVERIN.

Moi, je ne veux point m'aller fourrer là ; s'il ſe donne quelque coups vos gens ſont payez pour les recevoir.

LE COMMISSAIRE.

Mais, Monſieur.....

SÉVERIN.

Bien loin d'entrer, je vais me mettre à l'abri des armes, afin d'êmpècher qu'on ne faſſe aucune inſulte à Monſieur Bouquinart mon neveu prétendu, qui eſt malheureuſement renfermé là-dedans.

(Il ſe cache dans un coin.)

SCENE XVII.

BRAS-DE'-FER, PASQUIN avec les habits de Monſieur Bouquinart, les Archers.

PASQUIN. *aux Archers qui ſont à la porte.*

QU'eſt-ce donc que ceci, & que venez-vous chercher dans la maiſon de mon Oncle futur ?

BRAS-DE-FER.

Deux hommes déguiſez en femmes, qui pour ſuborner ſa Niéce... Mais ſi vous voulez en ſçavoir davantage, vous pouvez l'aller joindre, il a paſſé de ce côté.

PASQUIN *ſous les mêmes habits.*

Moi ? je ne veux lui parler de ma vie : c'eſt un plaiſant viſage, de me faire venir de Bayeux pour

épouſer ſa Niéce, quand il ſçait ce qu'il ſcait. *Me* prend-il pour un ſot ?

BRAS-DE-FER.

Je ne ſçai pas, Monſieur.

PASQUIN *ſous les mêmes habits.*

Dites-lui de ma part que c'eſt un ſot lui-même.

BRAS-DE-FER.

Ce n'eſt pas à nous . . .

PASQUIN *ſous les mêmes habits.*

Il croyoit m'attraper ; mais ce ne ſera pas d'aujourd'hui. Adieu, adieu.

BRAS-DE-FER.

Voilà un drôle de corps & un plaiſant viſage ; je ne m'étonne pas ſi cette Niéce en introduit d'autres dans la maiſon.

SCENE XVIII.

SEVRIN, BRAS DE FER, LES ARCHERS.

SEVERIN.

QUi eſt l'homme qui vient de vous parler ?

BRAS-DE-FER.

C'eſt votre Neveu prétendu, qui s'en va fort en colere.

SEVERIN.

Ah je n'en doute pas, & je jugeois bien que cette avanture le dégouteroit de ſon mariage ; mais je m'en vangerai ſur ceux qui vont tomber entre mes mains.

SCENE XIX.

LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

LE COMMISSAIRE.

EN voici un de pris, il faut que l'autre ſe ſoit ſauvé; car nous avons parcouru toute la maiſon.

SEVERIN.

Il n'importe, celui-ci payera pour tout.

LE COMMISSAIRE.

Sçavez-vous où le drôle s'étoit caché? Dans un lit. Nous l'avons trouvé entre deux draps, ſes habits de femme ſur lui; il feignoit de dormir, mais on l'a réveillé comme il faut. Il ne *vouloit point* abſolument s'habiller: mais il a trouvé des Valets de chambre qui n'avoient pas les *mains* gourdes; & quoique j'aie pû faire, s'il leur a donné bien de la peine, il leur a auſſi donné bien des coups. Le voici qu'on amene.

SCENE XX.

BOUQUINART en Nourrice, LE COMMISSAIRE, SEVERIN, LES ARCHERS.

SEVERIN.

QUe vois-je ? c'eſt Monſieur Bouquinart !

BOUQUINART *en Nourrice.*

Que veut donc dire tout ceci ? Avez-vous perdu l'eſprit ? L'ai-je perdu moi-même ?

SEVERIN.

Ah ! mon cher ami, je ſuis au deſeſpoir.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Que la peſte te creve mille fois ; on dit que c'eſt par ton ordre que tout ceci ſe fait. Par quelle extravagance m'envoyer éveiller en ſurſaut, & m'obliger à prendre ce diable d'équipage ? Je ſuis ſi étonné de l'état où je me trouve, que ſans les coups que j'ai reçûs, je prendrois encore ceci pour un rêve.

SEVERIN.

Parbleu, Meſſieurs, vous avez fait là de belles

affaires. Vous laiſſez échaper les coupables, & allez ſaiſir & maltraiter mon ami, que je fais venir exprès de cinquante lieuës pour épouſer ma Niéce; il faut que vous ſoyez de grandes *bêtes.*

LE COMMISSAIRE.

Et vous un grand poltron. Vous nous appellez pour arréter deux hommes déguiſez en femmes, qui ſe ſont introduits dans votre maiſon pour vous deshonorer en la perſonne de votre Niéce.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Qu'entens-je?

LE COMMISSAIRE.

Et vous n'oſez entrer avec nous; eſt-on obligé de les connoitre? On a trouvé Monſieur couché, des habits de femme ſur ſon lit, on a cru...

SEVERIN.

Ne deviez-vous pas bien voir que Monſieur n'avoit pas la mine d'un ſuborneur?

BRAS-DE-FER.

Le drôle qui s'eſt ſauvé avoit raiſon de dire qu'il n'étoit pas ſot.

LE COMMISSAIRE.

La mépriſe à part, par la maniere dont Monſieur a été houſpillé il a pû connoître avec quel zele ces Meſſieurs vous ſervoient.

BOUQUINART.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Le diable les emporte avec leur zele.

LE COMMISSAIRE *aux Archers.*

Allons, allons, retirons-nous.

SERRE-FORT.

Et les frais de la capture ?

BOUQUINART *en Nourrice.*

Attens, attens, je vais te les payer. Et toi, notre cher ami, tu voulois donc me faire entrer une ſeconde fois dans la Confrairie, avec ta jolie Niéce dont tu me vantois tant la vertu ? Tu n'as qu'à l'épouſer toi même. A quelque choſe le malheur eſt bon. Songe ſeulement à me rembourſer les frais de mon voyage, & bon ſoir.

SCENE DERNIERE.

SEVERIN, VALERE, BOUQUINARD, PASQUIN, CRISPIN.

VALERE.

MOnſieur, je ſuis au deſeſpoir de tout le trouble que je vous ai cauſé. Iſabelle eſt chez Madame votre ſœur, & je viens me livrer entre vos mains : je ſuis Valere, non plus ce Cadet du Maine que juſqu'ici la fortune a ſi maltraité, mais un-

des riches héritiers de la Province, par la mort de mon frere, dont je reçois la nouvelle en ce moment.

SEVERIN.

En ce cas, Monſieur, vous êtes mon homme; votre famille m'eſt connuë, & je vous donne ma Niéce en mariage.

PASQUIN.

Madame la Nourrice, quand il vous plaira nous changerons d'habit; mais cependant vous voulez bien que je vous remercie des coups qu'il vous a plû de recevoir pour moi.

VALERE *à Bouquinart.*

Monſieur, pardonnez.

BOUQUINART *en Nourrice.*

Voilà qui eſt fini, Monſieur, je garderai les coups, & vous garderez la Niéce : je ne ſçais pas qui gagnera le plus de nous deux à ce marche-là. Je vais quitter ce maudit équipage.

CRISPIN *à Bouquinart.*

Madame, avez-vous beſoin d'un Ecuyer ?

SEVERIN.

Ah, Monſieur mon Filleul... Mais puiſque les choſes tournent ainſi, & que chacun eſt content, je fais grace à tous ceux qui m'ont trahi, & les reprens à mon ſervice.

FIN.

Mais dans trop de plaiſir ce ſouvenir me plonge,
Je veux être affligée.

VALENTIN.

Elle alloit dire un ſonge,
Auſſi beau que celui de Thyeſte.

L'un des plus beaux endroits de la Tragedie d'Atrée & Thyeſte.

FATIGNAC.

Comment ?

HORTENSE, *regardant Fatignac.*

Mais ne revois-je pas cet époux ſi charmant ?

FATIGNAC.

Elle me prend pour lui.

HORTENSE.

Voilà ſon air, ſa grace,
C'eſt lui-même. C'eſt toi, cher époux, que j'embraſſe.

FATIGNAC.

Tout coup vaille, voyons juſqu'où va ſa douleur,
Je veux me laiſſer faire Hé n'ayez point de peur.

(Hortenſe feint de s'evanoüir, & ſe pancke ſur Liſette.)

Je vous aime.... A ce mot je penſe qu'elle pâme !

VALENTIN.

Monſieur, c'eſt le défunt qui trouble encor ſon ame.

FATIGNAC.

Dans cette pamoiſon on diroit qu'elle dort.
Que diantre, votre Veuve aimoit donc bien ce mort?

LISETTE.

Vous le voyez, Monſieur.

HORTENSE, *le tirant rudement.*

Cher ombre reſte encore,
N'échappe pas ſi-tôt à celle qui t'adore.

FATIGNAC.

Et je ne bouge pas, je ſuis trop attendri.

HORTENSE, *comme en ſurſaut.*

Ah! je reviens à moi, ce n'eſt point mon mari.

FATIGNAC.

Qu'eſt ce que cela fait?

HORTENSE.

Mais quelle reſſemblance!
T'en ſouvient-il, Liſette?

LISETTE.

Oüi, j'en ai ſouvenance.
Mais Monſieur eſt mieux fait que n'étoit votre Epoux.

FATIGNAC.

Et plus beau.

HORTENSE.

Je me meurs.

VALENTIN *bas à Fatignac.*

Cela va bien pour nous.

PREFACE.

JE n'aurois jamais ſongé à faire imprimer cette Piece, non plus que j'ai fait celles de la *Répetition de Theſée* & de *la Fille Précepteur*, que nôtre Troupe a répréſentées ci-devant, ſi le Titre ſpécieux de *la Rue Merciere*, n'eût donné envie à un chacun d'en avoir la copie. Pluſieurs perſonnes ſe ſont gendarmez à ſes premieres repréſentations, s'imaginant qu'on avoit voulu les joüer publiquement; cependant en la compoſant je n'ai point eu deſſein d'y peindre perſonne. Mais comme les avantures que j'y ai miſes, ſont fort communes dans le monde, il étoit preſque impoſſible qu'elles n'euſſent quelque rapport avec quelques-unes arrivées en cette Ville. Certaines perſonnes l'ont voulu critiquer, mais ils auroient perdu leur tems; car je ſuis perſuadé qu'elle n'en vaut pas la peine.

ACTEURS.

MOnſieur HARPIN, Marchand de dentelle.

Mr. CORNARDET, Marchand de rubans.

ELIANTE, Femme de Mr. Harpin.

ANGELIQUE, Femme de Mr. Cornardet.

ISABELLE, Fille de Mr. Harpin.

LISIMON, Amant d'Iſabelle.

LE MARQUIS, Gaſcon.

LISETTE, Suivante d'Iſabelle.

La ſcene eſt à Lyon, dans la ruë Mercier.

APPROBATION.

'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *les Oeuvres de Théatre du Sieur le Grand, omedien du Roi*, & j'ai crû que le Public en verroit mpreſſion avec plaiſir. Fait à Paris ce trente vril 1729.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conſeillers, les gens ans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, illifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos ficiers qu'il appartiendra, Salut: Notre bien amée la uve RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remonr qu'elle ſouhaiteroit continuer à faire réimprimer un vrage qui a pour titre, *Les Oeuvres de Le Grand, content ſes Comedies; Oedipe, Tragedie par le Sieur de Voltaire*; Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de continuation de ivilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire primer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des éſentes: A ces cauſes, voulant traiter favorablement la- te Expoſante Nous lui avons permis & permettons de re réimprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiez, en un pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & au- t de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres nformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notre tre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par t notre Royaume, pendant le tems de *huit* années conſeutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes; iſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qua- & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion angere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi ous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire primer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lits Ouvrages ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni

d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Expoſante, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 1 Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente les Manuſcrits ou Imprimez qui auront ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, és mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & Feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſante ou ſes ayans cauſe, plainement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant Clameur de Haro-Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le treiziéme jour du mois de May, l'an de grace mil ſept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

DE SAINT HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, No. 381. Fol. 324. conformément aux anciens Réglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 1 Juillet mil ſept cent vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

De l'Imprimerie de GABRIEL VALLEYRE, ſu

CARTOUCHE

OU

LES VOLEURS.

COMEDIE

Par MONSIEUR LE GRAND,
Comedien François.

A LA HAYE,
Chez M. C. de MERVILLE.

M. DCC. XXXI.

CARTOUCHE,

OU

LES VOLEURS,

COMEDIE

Répréſentée en 1721.

ACTEURS.

ORONTE, riche Négociant.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALERE, Amant d'Iſabelle.
PATAUT, Négociant d'Angoulême, promis à Iſabelle.
GRIPAUT, Clerc de Procureur, & Voleur.
CARTOUCHE, Capitaine des Voleurs.
Le Frere de Cartouche, Filou.
LA BRANCHE, Lieutenant de Cartouche.
HARPIN. } 1°
BEL-HUMEUR. } Voleurs.
LA RAME'E. } Voleurs.
LA PINCE, déguiſé en Serrurier. } 1°
Trois petits Filous, l'un déguiſé en Mitron, & les deux autres en Décroteurs.
LA MOUCHE, déguiſé en Cuiſtre.
Le Maitre de la Guinguette.
Deux Garçons de Cabaret.
Me. GRIBICHE, Receleuſe.
JASMIN, Laquais de M. Oronte.
UN EXEMPT,
LA VALEUR, Archer.
RODOMONT, Archer.
Un autre Exempt.
Pluſieurs autres Archers.
Muſiciens, Danſeurs, Acteurs du Divertiſſement.

La Scene eſt à Paris.

CARTOUCHE, OU LES VOLEURS.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Guinguette des environs de Paris.

SCENE PREMIERE.

VALERE, GRIPAUT.

VALERE.

HE bien, Monſieur Gripaut, où en ſommes-nous?

GRIPAUT.

Monſieur Pataut votre Rival arrive ce ſoir à huit ou neuf heures. m'en ſuis informé au Coche d'Angoulême.

VALERE.

Et demain il épouſera Iſabelle? Me voilà bien !

GRIPAUT.

Hé là là, doucement ; c'eſt ce qu'il faudra voi Monſieur Oronte vous l'a promiſe, & il ne ſera p quitte pour s'en dédire ainſi.

VALERE.

Si tu n'avances pas plus que tu as fait juſqu'à pre ſent, j'en ſerai la dupe ; car je ſçai de bonne pa que Mr. Oronte à fait tous les préparatifs néceſſai res pour marier demain ſa fille. Les Muſiciens m me ſont mandez pour un Concert, dont il veut ſoir régaler mon Rival à ſon arrivée.

GRIPAUT.

Et moi je vous aſſure que M. Pataut s'en retou nera à Angoulême, ſans entendre ce Concert-là.

VALERE.

Se peut-il que M. Oronte me veüille ainſi ma quer de parole, pour un benêt qu'il n'a jamais vû, & qui n'a d'autre merite, à ce qu'on m'a di que d'être le fils d'un riche Marchand d'Angoul me ſon ancien ami ?

GRIPAUT.

Et n'eſt-ce rien que d'être le fils d'un homm riche, & liberal ? Il a déja envoyé à ſa *Bru* colier ſuperbe, & des boucles d'oreilles magni ques. Votre pere n'en feroit pas autant pour vo Mais revenons à notre affaire. Je cherche dep

ce ma

ce matin quelque gens de main, pour m'aider dans ce que je projette, & je n'ai pû encore trouver perſonne.

VALERE.

Et comment feras-tu donc ?

GRIPAUT.

Je ferai l'affaire moi ſeul. Si je réüſſis, j'en aurai plus de gloire. Mais auſſi, Monſieur Valere, vous me tiendrez ce que vous m'avez promis.

VALERE.

Tu peux t'en aſſurer. Si j'épouſe Iſabelle par ton moyen, je te faciliterai celui d'acheter la Charge de mon Pere.

GRIPAUT.

Vous voyez, je m'ennuye d'être Clerc ; je ne trouve là que de quoi grapiller ; & je me ſens toutes les inclinations qu'il faut pour faire en peu de tems une fortune conſiderable, quand je travaillerai pour mon compte.

VALERE.

Tu n'as pas lieu de te plaindre : depuis que tu es Clerc de mon Pere, tu as aſſez fait valoir le talent.

GRIPAUT

Je compte tout cela pour rien. Aprés avoir fait tant de métiers differens dans ma vie pour attraper le bien d'autrui, je veux couronner l'œuvre en devenant Procureur.

VALERE.

Il ne tiendra pas à moi que tu ne le ſois. Mon Pere a beau faire, je me ſens trop d'inclination pour le commerce, pour embraſſer jamais ſa profeſſion. Mais revenons à M. Pataut. Sur le Portrait qu'on t'en a fait, crois-tu pouvoir le reconnoître ?

GRIPAUT.

Oh que oüi. On vous mande que c'eſt une taille empruntée, un viſage hebêté, je ſçai ſa figure par cœur, & je le reconnoitrois entre cent. Mais j'apperçois un drôle, qui, je crois, ne m'eſt pas inconnu : Si c'eſt celui que je m'imagine, il vous ſera d'un grand ſecours. Retirez-vous pour cauſe, & me laiſſez l'aborder.

VALERE.

Volontiers.

SCENE II.

GRIPAUT, LA BRANCHE.

CRIPAUT *à part.*

ME trompois-je ? non. C'eſt lui-même.

LA BRANCHE *à part.*

Voilà un homme qui me regarde bien. Ne ſeroit-ce point quelque mouche ?

GRIPAUT.

Eſt-ce toi, mon pauvre la Branche ?

LA BRANCHE.

Eſt-ce toi, mon cher Gripaut ? quelle ſurpriſe de te voir à Paris ! On diſoit que tu étois ſur mer.

GRIPAUT.

J'y ai ſervi trois ans avec un brevet de la Cour du Parlement ; mais ma foi, j'ai quitté tout cela.

LA BRANCHE.

Hé pourquoi ?

GRIPAUT.

Ah ! mon ami, la Marine eſt bien tombée depuis un tems.

LA BRANCHE

Et avois-tu quelque emploi conſiderable ?

GRIPAUT.

J'étois Chef...

LA BRANCHE.

D'Eſcadre ?

GRIPAUT.

Non, de Rame.

LA BRANCHE.

C'eſt à dire Eſpalier. Je m'étonne que tu ayes quitté un ſi bon poſte.

GRIPAUT.

La reforme eſt venuë, il a fallu prendre un parti comme les autres, & je me ſuis jetté dans la Robe. Je ſuis Clerc de Procureur.

LA BRANCHE.

Clerc de Procureur? comment tu déroges ainſi? tu as donc abandonné tout-à-fait la profeſſion ? Je t'ai vû autrefois le plus ſubtil coupeur de bourſes, & le plus hardi arracheur d'épées qu'il y eût à *Paris*. Je ne me ſerois jamais imaginé que tu euſſes pû quitter ce noble métier.

GRIPAUT.

Je ne l'ai pas quitté pour cela, mais je l'exerce d'une maniere plus relevée, & moins dangereuſe; & j'en fais plus à preſent en un coup de plume, que je n'en aurois fait autrefois en dix coups de *ci*ſeaux.

LA BRANCHE.

Tu as beau dire; le métier que tu as quitté

valoit mieux que celui que tu as pris.

GRIPAUT.

Oh ! tu as beau dire toi-même. Il ſe fait de grands coups dans notre Etude. Mais toi, quel eſt ton emploi maintenant ?

LA BRANCHE.

Je ſuis Lieutenant d'une Compagnie franche.

GRIPAUT.

Et où êtes-vous en garniſon ?

LA BRANCHE.

Dans Paris.

GRIPAUT.

Et où montez-vous la garde ? je n'ai point encore vû paſſer votre Compagnie.

LA BRANCHE.

C'eſt que nous marchons ordinairement de nuit, & ſans tambour.

GRIPAUT.

J'entens. Et quel eſt le nom de votre Capitaine.

LA BRANCHE.

Cartouche.

GRIPAUT.

Ah ! j'en ai entendu parler. N'eſt-ce pas cet homme imprenable ?

LA BRANCHE.

Juſtement.

GRIPAUT.

Comment nous n'avons point d'Officier aujourd'hui qui ait plus de reputation que lui pour les ruſes de guerre.

LA BRANCHE.

C'eſt un Capitaine qui joint l'adreſſe au courage; jamais Général n'a fait de ſi belles retraites.

GRIPAUT.

On dit qu'il fatigue un peu ſes Troupes, & qu'il décampe tous les jours aſſez bruſquement.

LA BRANCHE.

Bruſquement tant qu'il vous plaira. Il décampe toujours à propos, & c'eſt le grand art de ceux qui, comme lui, ne commandent qu'un Camp volant.

GRIPAUT.

Et votre Compagnie eſt-elle bien entretenuë?

LA BRANCHE.

Tu le peux croire. Nous campons tous les jours en terre ennemie. Nous avons mis Paris à contribution.

GRIPAUT.

Et où eſt à preſent votre Capitaine?

LA BRANCHE.

Il eſt campé prés de cette petite Guinguette, où il a mis un ſauve-garde, parce que le Maître eſt de nos amis.

GRIPAUT.

Et que fait-il à preſent?

LA BRANCHE.

Il va tenir Conſeil, faire rendre compte à ſes Gens, des contributions de la nuit derniere, & de ce qu'on a enlevé aux Ennemis.

GRIPAUT.

Morbleu ! j'aurois un bon coup à lui propoſer, mais j'en voudrois tirer mon *eſtaffe*, car je ſuis terriblement endetté.

LA BRANCHE.

Hé bien, quand tu voudras, nous payerons toutes tes dettes dans un moment, comme nous avons fait autrefois à un de nos amis.

GRIPAUT.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Tu n'auras qu'à faire aſſembler tous tes créanciers dans un endroit, Cartouche leur comptera leur argent ; & quand tu auras tiré tes Billets, nous les attendrons en bas pour les voler.

GRIPAUT.

Mais vraiment cela n'eſt pas mal imaginé.

LA BRANCHE.

Mais il faudroit pour cela que tu t'engageaſſes dans ſa Compagnie, & que tu prétaſſes ſerment de fidelité entre ſes mains, car il ne ſe fie point aux Etrangers.

GRIPAUT.

Et ne peux-tu pas répondre de moi ?

LA BRANCHE.

Cela ne ſerviroit de rien.

GRIPAUT.

Mais que diable ! moi qui ſuis à la veille d'entrer dans le Corps des Procureurs, tu me propoſes d'entrer dans celui de Voleurs... je n'ai pas plus de ſcrupule pour l'un, que pour l'autre ; mais enfin.....

LA BRANCHE.

Mais enfin, il faut opter, tu ne peux pas être à la fois & de robe & d'épée.

GRIPAUT.

Tu me fais-là une plaiſante difficulté. Eſt-ce que je ne pourrois pas être Procureur le matin, & voleur le ſoir.

LA BRANCHE.

Si notre Capitaine y conſent, je le veux bien. Mais le voici, ne t'éloigne pas. Je te préſenterai quand il en ſera tems.

SCENE III.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAME'E, LA PINCE, LE PETIT FRERE DE CARTOUCHE, Me. GRIBICHE, TROIS PETITS FILOUX, UN CABARETIER, DEUX GARCONS DE CABARET.

CARTOUCHE.

CHers Compagnons de fortune, genéreux défenſeurs de votre liberté, à tous preſens ſalut, argent, & bon appetit ; pour de l'honneur, je ne vous en ſouhaite point, vous vous en paſſerez bien, & moi auſſi.

Quand j'examine, mes chers Freres, la vicissitude des choſes, je trouve que le proverbe a bien raiſon, qui dit, *Que les jours ſe ſuivent, mais qu'ils ne ſe reſſemblent pas.*

Sur cet mer orageuſe où nous voguons, tous les momens de notre vie ſont mêlez d'eſpoir & de crainte, de bonheur &d'infortune; d'abondance & de diſette, de plaiſir & de chagrin.

Toute la ſçience de notre profeſſion ne conſiſte qu'en deux choſes; à prendre & à n'être point pris.

Tout le bien d'autrui eſt à nous, ſi nous ſommes aſſez adroits pour nous en ſaiſir. Mais auſſi nous ſommes perdus ſans reſſource, ſi nous ſommes aſſez malheureux de tomber entre les mains de nos Ennemis; & c'eſt ce qui merite notre attention *plus* que jamais. L'experience nous a fait voir juſqu'ici, qu'ils traitoient fort mal leurs priſonniers de guerre, & qu'ils n'avoient jamais eû la politeſſe d'en renvoyer aucun ſur ſa parole.

Tout ceci conſideré, mes chers Camarades, j'attens vos avis pour décider ſur le parti que nous avons à prendre pour notre profit, & pour notre ſureté.

Reſterons-nous dans Paris? Irons-nous battre* l'*antiphe* ſur le grand *trimar*? Parlez, & que chacun diſe ſon ſentiment à ſon tour, ſelon ſon rang d'ancienneté.

**Termes d'Argot, pour dire, aller ſur le grand chemin.*

LA BRANCHE.

Puiſqu'il eſt permis de parler librement, je vous

dirai, grand Capitaine, que votre renommée vous fait tort, & que le nombre de vos conquêtes augmente tous les jours celui de vos Ennemis.

Dans Paris depuis un tems on ne ſe fait plus de complimens, on ne ſe donne pas ſeulement le bon jour : on n'a autre choſe à ſe demander, quand on ſe rencontre : *Cartouche eſt-il pris* ? Ah ! quittez cette Ville ingrate, qui vous a vû paître, & qui voudroit vous voir périr. Songez que les antres affreux, les ſombres carrieres, les montagnes & les bois ſont déſormais vos ſeules retraites. Partez donc, & conſervez une vie qui nous eſt ſi précieuſe, & à laquelle eſt attachée celle de tant d'honnêtes gens qui compoſent cette illuſtre aſſemblée. C'eſt à quoi je conclus.

HARPIN.

Je ne ſuis pas de ce ſentiment, & je ſuis perſuadé que notre Capitaine ne ſçauroit mieux faire que de reſter dans Paris. Tous les paſſages ſont gardez, & toutes les Maréchauſſées ont ſon portrait. Et d'ailleurs, où ferions-nous en Campagne le moindre des coups que nous faiſons à Paris ? Mais je ſuis d'avis que notre Général s'expoſe un peu moins. On ſe rencontre par tout, aux Gobelins, à l'Opera, à la Comédie, au Bal, aux feux d'artifice. Il veut être de toutes les fêtes.

CARTOUCHE.

Et c'eſt ce qui fait ma ſûreté & ma gloire, de dire qu'on me cherche ſans ceſſe, & qu'on me trouve

par tout, ſans oſer m'attaquer.

HARPIN.

Reſtons donc à Paris.

BEL-HUMEUR.

C'eſt mon avis.

LA RAME'E.

C'eſt auſſi le mien.

LA PINCE *ôtant ſon bonnet de Serrurier.*

J'opine du bonnet.

CARTOUCHE.

Je paſſe au plus de voix. Reſtons donc dans Paris; & s'il nous y faut périr, périſſons du moins les armes à la main. C'eſt ce que j'attens de votre courage, & ce que vous devez attendre de mon intrepidité. Paſſons à une autre affaire.

Ça, Meſſieurs, que chacun rapporte à la maſſe le butin de cette nuit.

Qu'eſt-ce qui a fait la ronde ſur le Pont-neuf?

LA RAME'E.

Mon Capitaine, c'eſt l'Eveillé, Sans-remiſſion, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez vous enlevé?

LA RAME'E.

Quatre épées, & deux cannes à pommes d'or.

CARTOUCHE.

Où ſont-elles?

LA RAME'E.

Les voilà.

CARTOUCHE *regardant les épées.*

Je vous ai déja dit que je ne voulois que des épées d'argent. Voilà de belles guenilles que vous m'apportez là. Je ne ſçai qui me tient que je ne vous les envoye reporter.

LA RAME'E.

Les poignées ſont aſſez fortes, & il me paroît qu'elles ſont aſſez (*a*) *chenuës* pour ce qu'elles nous coûtent.

(*a*) *C'eſt-à-dire bonnes.*

CARTOUCHE.

Allons, paſſons. Mais un autre fois ayez plus d'attention. Qu'eſt-ce qui a travaillé dans la ruë ſaint Denis ?

HARPIN.

Sans-quartier, l'Eſtocade, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous (*b*) *pincé* ?

(*b*) *C'eſt-à-dire volé.*

HARPIN.

Six piéces de toille, & quatre de mouſſeline.

CARTOUCHE *examinant la toille.*

Voyons-les. Comment ? Ce n'eſt que de la demi-Hollande ; & voilà de la mouſſeline qui eſt effroyable.

HARPIN.

Ma foi, Monſieur, on ne trouve plus rien dans les Boutiques, depuis que les Agioteurs ont des Magaſins.

CARTOUCHE.

A d'autres. Qu'eſt-ce qui a * *trimé* dans la rue des Noyers?

* (*C'eſt à dire marche*.)

BEL-HUMEUR.

La Fantaiſie, Fond-de-cale, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous trouvé?

BEL-HUMEUR.

Deux Commis de la Doüanne yvres, avec deux Marquiſes du hazard, qui venoient de *ſouper* chez Cheret.

CARTOUCHE.

Que leur avez-vous pris?

BEL-HUMEUR.

Leurs habits & leurs veſtes glacées.

CARTOUCHE.

Et quoi encore?

BEL-HUMEUR.

Rien.

CARTOUCHE.

Comment rien? Eſt-ce que les Commis de la Doüanne n'ont pas à préſent des montres & des tabatieres d'or?

BEL'HUMEUR.

Vous avez raiſon, mais les Marquiſes les leur avoient déja volées.

CARTOUCHE.

Qu'on aille demain faire tapage chez ces Marquiſes-là ? je leur apprendrai à frauder ainſi les droits du Bureau : il faut que cela nous revienne.

Qu'eſt ce qui a campé dans la ruë Fromenteau ?

LA PINCE.

Sans-oreille, le Débrideux, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'avez-vous rencontré ?

LA PINCE.

Un Abbé en manteau d'écarlatte, qui venoit de ſouper en Ville.

CARTOUCHE.

Avoit-il de l'argent ?

LA PINCE.

Non ; il n'avoit dans ſa poche qu'un éventail, & une boëtte à mouches.

CARTOUCHE.

Voilà une aſſez mauvaiſe recolte.

Qu'eſt-ce qui étoit de garde au Faubourg S. Germain ?

LA BRANCHE.

Brûle-Mouſtache, Briſe-Machoire, & moi.

CARTOUCHE.

Qu'apportez-vous ?

LA BRANCHE.

Nous ne ſçavons encore. Nous avons rencontré un Gaſcon, qui nous a donné bien de la tablature. Il n'avoit pas un ſou dans ſa poche.

CARTOUCHE.

Cela eſt étonnant !

LA BRANCHE.

Et il nous a voulu perſuader que c'étoit à nous à lui en donner.

CARTOUCHE.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Quand j'ai été à lui le piſtolet à la main, la bourſe ? (Et cadedis, mon cher, j'allois vous la demander.) cependant je ne m'en ſuis pas tenu là, & je lui ai pris ce Porte-feüille. Il faut que ce ſoit quelque choſe de conſiderable, car à peine étoit il loin de nous, qu'il a reveillé tous les voiſins, en criant, *au Guet*, *au Voleur*, *je ſuis ruiné*. Ce Maraut-là a penſé nous faire prendre, car le Guet étoit à vingt pas de là.

CARTOUCHE.

Voyons un peu ce que contient ce Portefeüille.

Il lit.

Généalogie du Chevalier Caſtel-Mince.

Voilà déja un bon effet.

Par Sentence du Châtelet... Fort bien. Par Sentence des Conſuls .... Encore ! A la requeſte de Touſſaint

Touſſaint Mille-Piéces, Maitre Tailleur.... Hé, que diable, il n'y a là que des Aſſignations. Meſſieurs je ne ſuis pas content de cela, & il y a ici quelque Fripon qui vole ſes camarades.

TOUS ENSEMBLE.

Ah!

LA BRANCHE.

Ah! mon Capitaine, croyez que vous n'avez affaire qu'à d'honnêtes gens.

CARTOUCHE.

J'en doute. Meſſieurs, volons, pillons par tout où bon nous ſemblera, mais point de friponneries entre nous autres.

LA BRANCHE.

Je croi qu'il n'y a perſonne ici qui voulût ſe deſhonorer par de telles actions.

CARTOUCHE *à ſon frere.*

Et vous, petit drôle, n'avez vous rien *bouliné*? *

* (*C'eſt-à-dire volé.*)

LE PETIT FRERE.

Non, mon Frere. On m'a ſurpris hier au ſoir la main dans la poche d'une Dame qui ſortoit de l'Opera; on m'a aſſommé de coups, & j'ai eu toutes les peines du monde à me ſauver.

CARTOUCHE.

Hé, le mal adroit! il aura pris une poche pour l'autre. Ce petit Pendart-là ne vaudra jamais rien.

Ce n'eſt pourtant pas manque de bonne éducation.

LE PETIT FRERE.

Eſt-ce ma faute à moi, cette Dame là étoit chatoüilleuſe.

CARTOUCHE.

Va, miſerable, tu ne vaudras jamais ton frere. Je n'avois pas ton âge, que je crochetois déja des ſerrures.

LA BRANCHE.

Il faut ſe donner patience. Les commencemens en tout ſont difficiles. Cela ſe dénoüera; il ſuffit qu'il ſoit enfant de la bale.

CARTOUCHE.

Ne parlons plus de cela. Madame Gribiche?

Me. GRIBICHE.

Plaît-il, Monſieur?

CARTOUCHE.

Portez toutes ces nippes ſous les Halles à Madame de Friponnenville, qu'elle nous *ait au plûtôt* de l'argent, & à quelque prix que ce ſoit. Entendez-vous?

Me. GRIBICHE.

Oüi, Monſieur.

CARTOUCHE.

Allez.

(Madame Gribiche & les deux Garçons du Cabaret s'en vont.)

SCENE IV.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAME'E, LA PINCE, Le petit Frere de Cartouche, Trois autres petits Filoux.

CARTOUCHE.

VOus, Harpin, allez au Pont-Neuf chez notre Fourbiſſeur ordinaire, qu'il ait ſoin de déguiſer promptement ces épées, & qu'il n'oublie pas de mettre les poignées des unes aux gardes des autres.

HARPIN.

Il ne faut pas lui recommander cela; non plus qu'à notre Horlogeur de changer les montres de boëttes

SCENE V.

CARTOUCHE, LA BRANCHE, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE, LA PINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

LA Branche, voyez ce que demande cet homme-là.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine, c'eſt un de mes anciens amis; un honnête Garçon, qui cherche à faire une fin, & qui auroit toutes les envies du monde de s'engager dans votre Compagnie.

CARTOUCHE.

Volontiers. Eſt-ce un homme de bonnes mœurs?

LA BRANCHE.

Elles ne corrompront point les nôtres.

CARTOUCHE.

Me répondez-vous de ſa probité?

LA BRANCHE.

Comme de la mienne. Je le connois de longue main.

CARTOUCHE *à Gripaut.*

Qu'il s'avance. Avez-vous du ſervice mon ami?

GRIPAUT.

Oüi, Mr. j'ai fait trois Campagnes aux Foires de Beaucaire, & j'ai eu l'honneur d'aſſiſter en perſonne à l'attaque du Coche de Lyon.

CARTOUCHE.

Cela eſt bon.

GRIPAUT.

Et je dirai à mon avantage que dans les Combats ſinguliers, il n'y a guéres de vivant plus adroits que moi pour déſarmer ſon homme.

CARTOUCHE.

Quelles preuves nous donnerez-vous de celà?

GRIPAUT.

Trois ans de Galere.

CARTOUCHE.

Avez-vous ſervi depuis ce tems-là?

GRIPAUT.

Non pas autrement, Mr. il y a deux ans que je ſuis Clerc de Procureur.

CARTOUCHE.

Chez un Procureur? Ces deux années de ſervice là vous ſeront comptées, mon ami; je ſuis même d'avis que vous n'en ſortiez pas ſitôt. Vous nous

avertirez de tout ce qui ſe paſſera au Châtelet. Cependant je vous reçois.

GRIPAUT.

C'eſt bien de l'honneur que vous me faites. Au reſte j'ai une petite affaire à vous communiquer, où vous pourrez trouver votre compte, & en même-tems rendre ſervice à un de mes amis.

CARTOUCHE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette affaire?

GRIPAUT.

Le fils d'un riche Négociant d'Angoulême arrive ce ſoir pour épouſer une jeune perſonne de qui le fils de mon Procureur eſt amoureux depuis long-tems.

CARTOUCHE.

C'eſt-à-dire qu'il faut commencer par voler l'Angoumoiſin à ſon arrivée, le houſpiller un peu, & le menacer de le jetter dans la riviere, s'il ne reprend ſur le champ le chemin d'Angoulême.

GRIPAUT.

C'eſt à peu près cela.

CARTOUCHE.

C'eſt une bagatelle. Vous m'inſtruirez tantôt plus au long de cette affaire, & nous concerterons enſemble les moyens les plus ſurs pour la faire réuſſir. La Branche?

LA BRANCHE.

Monſieur.

CARTOUCHE.

Allez-vous informer à cet Hôtel garni, ſi ce Milord eſt ſur ſon départ, & s'il a reçû ſon argent d'Angleterre.

SCENE VI.

CARTOUCHE, BEL-HUMEUR, LARAMÉE, LAPINCE, GRIPAUT, Le Frere de Cartouche, Trois petits Filoux.

CARTOUCHE.

ET vous, Bel-humeur, allez-vous en prendre cent bouteille de vin de Champagne dans cette cave dont notre Serrurier vous a fait une clef, & les portez à cette Dame qui m'a donné ſi généreuſement azile.

Et vous, petits *Mions*, * allez travailler à la preſſe.

(* *C'eſt-à-dire Garçons.*)

SCENE VII.

CARTOUCHE, LA RAMÉE, LA PINCE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

VOus autres, retirez-vous, & ayez ſoin de vous trouver tantôt à l'ordre pour cette grande expédition de la petite ruë du Bacq.

LA RAMÉE.

Mais, mon Capitaine, donnez-nous donc le mot du Guet.

CARTOUCHE.

Vous n'avez qu'à demander : Y a-t-il quatre femmes là-haut ?

LA RAMÉE.

Cela ſuffit.

SCENE VIII.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE

SÇavez-vous bien que ce métier-ci demande de l'application. On a affaire tous les jours à de gens differens. Oh! c'eſt un grand détail.

GRIPAUT.

Il n'y a qu'un homme comme vous qui s'en puiſſe tirer comme vous faites. Mais il me ſemble que je vois au bout de la ruë un drôle que je connois pour être mouche des Archers.

CARTOUCHE.

Vous ne vous trompez pas; mais c'eſt un de nos Penſionnaires, qui leur donne à toute heure le change, & nous rapporte fidellement tout ce qu'ils doivent faire dans la journée. Oh! nous payons bien nos Eſpions nous autres.

GRIPAUT.

Et vous avez raiſon, c'eſt le moyen d'être toujours bien ſervi. Cette Mouche-là n'eſt pas apparemment le drôle qui vous ſuivoit l'autre jour, & à qui vous donnâtes, dit-on, vingt coups de bâton, en préſence de deux cens Archers.

CARTOUCHE.

Non. Celui-ci eſt honnête homme.

SCENE IX.

CARTOUCHE, GRIPAUT, LA MOUCHE *déguiſé en Abbé.*

CARTOUCHE.

QU'eſt-ce qu'il y a, Monſieur le Ratichon?*

* *C'eſt-à-dire, Abbé.*

LA MOUCHE.

Monſieur, ſongez à vous, j'ai été ſurpris; & dans le tems que je conduiſois nos Archers où vous avez couché cette nuit, ce coquin en a conduit ici d'autres que je ne connois point; il ſont une douzaine.

SCENE X.

CARTOUCHE, GRIPAUT.

CARTOUCHE.

AVez-vous des piſtolets ?

GRIPAUT.

Non ! je n'ai que mon écritoire, mais dans un beſoin cela leur pourra faire peur.

CARTOUCHE.

Rentrons un moment pour voir ſi mes armes ſont en bon état.

GRIPAUT.

Mais, Monſieur....

CARTOUCHE.

Ne craignez rien, vous ſuivez Céſar & ſa fortune.

SCENE XI.

L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.* Pluſieurs autres Archers.

L'EXEMPT.

MEſſieurs, c'eſt pour le coup que Cartouche eſt pris ; il eſt ſûrement dans cette maiſon. Oh ça je crois que nous avons tous du cœur ?

LA VALEUR.

Comme des Lions.

L'EXEMPT.

Voyons qui entrera le premier.

LA VALEUR.

C'eſt apparemment vous qui nous commandez.

L'EXEMPT.

Il ne faut pas qu'un Chef de troupe s'expoſe ainſi ; il vaut mieux que ce ſoit vous, Monſieur de la Valeur.

LA VALEUR.

Monſieur, je ne dois point marcher devant mon rang, & il y en a de plus anciens que moi dans la Compagnie.

L'EXEMPT.

Et qui ?

LA VALEUR.

Hé ! parbleu, Rodomont & la Pogne. Mais ils n'en feront rien, je les connois ; ainſi nous ferons mieux d'attendre ici notre homme de pied ferme.

L'EXEMPT.

S'il pouvoit ſortir maintenant.

LA VALEUR.

Ah! le voici.

L'EXEMPT.

Retirons nous.

LA VALEUR.

Vous avez raiſon ; ils ſont deux, & nous ne ſommes que douze ; la partie n'eſt pas égale.

SCENE XII.

CARTOUCHE, GRIPAUT, L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.* Pluſieurs autres Archers.

CARTOUCHE *à l'Exempt.*

SI tu brânles, je te brûle le nez comme à un lapin.

Cartouche ſuivi de Gripaut, paſſe au milieu des Archers, & tire un coup de piſtolet qui les fait tous tomber par terre.

SCENE XIII.

L'EXEMPT, LA VALEUR *Archer.*
Pluſieurs autres Archers.

L'EXEMPT *s'étant relevé ainſi que les autres.*

NE ſommes-nous pas bleſſez ?

LA VALEUR.

Non heureuſement.

L'EXEMPT.

Allons, camarades, retirons-nous en bon ordre, il faut ceder à la force ; nous avons fait notre devoir ; nous le prendrons une autre fois.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre répréſente une Place publique.

SCENE I.

LA BRANCHE, GRIPAUT.

LA BRANCHE.

AH ! que m'apprenez-vous-là ? comment notre Capitaine eſt pris ?

GRIPAUT.

S'il ne l'eſt pas à préſent, il le ſera bientôt. La maiſon où j'étois avec lui dans la ruë des petits Auguſtins, eſt entourée de plus de cens Archers, & le nombre en augmente de moment en moment. Il en a déja bleſſé pluſieurs ; mais il eſt impoſſible qu'il puiſſe tenir encore long-tems. Les munitions commencent à lui manquer.

LA BRANCHE.

Qu'allons-nous faire deſormais ? hélas ! nous

pourrons bien dire que nous avons perdu la plus belle roſe de notre chapeau.

GRIPAUT.

Pour moi je prendrai le parti de reſter chez mon Procureur.

LA BRANCHE.

Et moi, je reprendrai mon métier de Tailleur, que j'exerçois ci-devant. Cela eſt pourtant bien triſte à mon âge ; après avoir, pour ainſi dire, paſſé par toutes les Claſſes, de me voir réduit à me remettre à l'Alphabet.

GRIPAUT.

Mais après tout, pourquoi nous décourager ? Ne pourrions-nous pas élire un autre Capitaine ?

LA BRANCHE.

Où en trouverons-nous un de ſon mérite ?

GRIPAUT.

Il s'en trouvera parmi nous qui ne ſeront pas indignes de lui ſucceder, & déja je vous donne ma voix.

LA BRANCHE

Vous avez trop d'eſtime de ma perſonne, c'eſt à moi de vous donner la mienne. Vous êtes un homme à deux mains, bon pour le Conſeil, & bon pour l'Exécution ; & ſi vous n'avez pas dégénéré de ce que je vous ai vû faire autrefois, nous n'avons point dans notre Corps un auſſi grand homme que vous.

GRIPAUT.

Chacun a ſon mérite ; mais je ne porte pas mon vol ſi haut, & je rougirois de me voir à la tête de tant d'honnêtes gens.

LA BRANCHE.

J'en devrois rougir bien plus que vous, moi, qui n'ai encore eu juſqu'ici aucune action remarquable ſur mon compte, & qui à peine ai mérité de me faire pendre.

GRIPAUT.

Ah ! vous méritez plus que vous ne dites, & vous avez trop de modeſtie. Cependant il nous faut un Capitaine ; il ſeroit neceſſaire d'en élire un au plûtôt.

LA BRANCHE.

Que je prévois de factions & de brigues pour cette élection ! nous allons renverſer toute notre République.

GRIPAUT.

Hé bien, faiſons un Doyen comme les Medecins, qui ſera *Primus inter pares*. Et voyons en trois coups de Dez à qui le ſera.

LA BRANCHE.

C'eſt bien dit. Mais voici Harpin qui nous apprendra des nouvelles.

SCENE II.

LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE.

HARPIN.

MEſſieurs, raſſurez-vous, notre Capitaine s'eſt ſauvé.

GRIPAUT.

Ah, quel bonheur ! & comment a-t'il pû faire ?

HARPIN.

Se voyant réduit à la derniere extremité, n'ayant plus ni poudre ni plomb, il s'eſt ſauvé en chemiſe par la cheminée.

LA BRANCHE.

Par la cheminée ?

HARPIN.

Et de toit en toit, il eſt entré dans une maiſon, où faiſant accroire qu'il étoit pourſuivi pour dettes, on lui a donné une Souquenille ; dans cet équipage il a paſſé au milieu des Archers.

LA BRANCHE.

Il n'y a qu'un Cartouche capable d'un coup comme celui-là. Où eſt-il ?

HARPIN.

Le voici.

SCENE III.

CARTOUCHE *en ſouquenille.* LA BRANCHE, GRIPAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR, LA RAMÉE.

CARTOUCHE.

EMbraſſez-moi, mes Enfans, j'ai bien cru ne vous plus revoir de ma vie.

LA BRANCHE.

Ah! que votre perte nous auroit coûté de larmes!

CARTOUCHE.

Le peril eſt paſſé, quand nous aurons bû chacun cinq ou ſix coups, nous n'y ſongerons plus. Morbleu! tout ce qui me fâche, c'eſt que Sans-quartier & l'Eſtocade ſont pris.

LA BRANCHE.

Ah! quel chagrin!

CARTOUCHE.

C'eſt ma foi, une vraye perte, & de pareils ſujets ſont difficiles à remplacer.

LA BRANCHE.

Il faut des vingt ans d'exercice pour former des hommes comme ceux-là.

HARPIN.

Sans doute. Mais vous êtes fatigué, vous devriez prendre quelque rafraichiſſement.

CARTOUCHE.

Qu'on me prepare un boüillon d'eau-de-vie.

GRIPAUT.

Ne voulez-vous point vous repoſer?

CARTOUCHE.

Eſt-ce que je me repoſe, moi? il eſt neuf heures, allons travailler.

HARPIN.

Vous devriez du moins changer d'habit.

CARTOUCHE.

J'en changerai dans un moment; & je troquerai celui-ci contre le premier homme que je rencontrerai de ma taille.

SCENE IV.

LES MEMES ACTEURS, LA MOUCHE *deguiſé en Abbé.*

LA MOUCHE.

MOnſieur, cet homme d'Angoulême approche d'ici; il demande au coin de la ruë le logis de Monſieur Oronte.

CARTOUCHE.

Allons nous mettre en embuſcade, & concerter entre nous la maniere dont nous le volerons, afin de tirer de lui les éclairciſſemens néceſſaires pour aller enſuite voler ſon beau-pere futur. Avez-vous apporté cette Robe de Commiſſaire?

GRIPAUT.

Oüi, & je m'en ſervirai quand il faudra.

SCENE V.

PATAUT *ſeul.*

MAugrébleu du Fiacre ! à peine ai-je été dedans qu'il a verſé ; & il y a une heure que je marche de mon pied ſans trouver le logis de Monſieur Oronte. Ah ! que Paris eſt grand ! A peine eſt-on au bout d'une ruë, qu'on en trouve une autre. Après tout, je ſuis bienheureux d'être arrivé juſqu'ici ſans trouver de Voleurs. Mon pere m'avoit dit que Paris en étoit plein. Pluſieurs gens pourtant m'ont regardé ſous le nez ; mais loin de m'inſulter, ils ſe ſont mis à rire. D'ailleurs j'ai chanté tout le long du chemin, pour montrer que je ne craignois rien. Oh ! cela intimide bien ces ſortes de gens.

SCENE VI.

PATAUT, GRIPAUT.

GRIPAUT.

LA bourſe?

PATAUT.

Hé! Monſieur, je ne vous connois pas.

GRIPAUT.

Il s'agit bien de me connoître. La bourſe?

PATAUT.

Oh! d'abord que vous le prenez ſur ce ton là, la voilà.

GRIPAUT.

Combien y a t'il dedans?

PATAUT.

Dix piſtoles.

GRIPAUT.

Comment, dix piſtoles? Un homme comme vous n'a que dix piſtoles dans ſa bourſe?

PATAUT.

Je vous demande pardon, Monſieur, ſi *j'avois* cru avoir l'honneur de vous rencontrer, *j'y en* aurois mis davantage.

GRIPAUT.

GRIPAUT.

Ah, tête ! Ah, ventre ! Ah, mort ! Comment, vous expoſez un honnête homme à ſe faire pendre pour dix piſtoles ?

PATAUT.

Il ne tient qu'à vous de me les rendre ; c'eſt comme s'il n'y avoit eu rien de fait.

GRIPAUT.

Vous ne ſçavez donc pas que mon tems m'eſt cher ; & que pendant que j'ai la complaiſance de m'amuſer à vous voler dix mauvaiſes piſtoles, je manque peut-être l'occaſion d'en voler mille à un autre.

PATAUT.

Oh ! de cette façon là vous avez raiſon de vous fâcher.

GRIPAUT.

Qu'avez-vous là au doigt ?

PATAUT.

C'eſt un Diamant ; mais il n'eſt pas à moi.

GRIPAUT.

Il n'importe, donnez toujours.

PATAUT.

Mais, Monſieur, vous n'avez demandé que la bourſe. Vous ferez cauſe que mon Pere me grondera. C'eſt un préſent qu'il envoye à ſa Bru.

GRIPAUT.

Fi donc ! Ce Diamant là n'eſt pas aſſez beau

pour le preſenter. N'avez-vous point d'autres nippes ſur vous ?

PATAUT.

Non, Monſieur, je n'ai plus rien.

GRIPAUT.

Adieu. Croyez-moi, retirez-vous chez vous avant qu'il ſoit plus tard, de crainte des Voleurs.

PATAUT.

Votre conſeil eſt fort bon ; mais il falloit qu'un autre me l'eût donné il y a un quart d'heure.

SCENE VII.

PATAUT *ſeul.*

APrès-tout, je ſuis bien heureux dans mon malheur, qu'il ne ſe ſoit point apperçû de deux cens Loüis que mon Pere m'a couſus dans les plis de mon juſte-au-corps.

SCENE VIII.

PATAUT, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

QUi va là ?

PATAUT.

Ami.

LA BRANCHE.

La bourſe ?

PATAUT,

Ah ma foi, vous venez trop tard. Je viens de la donner à un autre.

LA BRANCHE.

Parbleu vous êtes bien preſſé ; vous ne pouviez pas attendre que je fuſſe arrivé ? N'avez-vous plus rien ſur vous ? Quelque Diamant ?

PATAUT

Non, il me l'a pris auſſi.

LA BRANCHE.

Ah, le fripon ! il faut que je ſois bien malheureux d'être venu ſi tard.

PATAUT.

Et oüi-da cela eſt chagrinant.

LA BRANCHE.

Morbleu, je crois qu'il y a de la malice dans votre

fait, & que vous vous êtes laiſſé voler exprès par un autre pour me faire enrager.

PATAUT.

Oh ! non, je vous aſſure. Je ſuis même bien fâché de mon Diamant, car il étoit fort beau.

LA BRANCHE.

Je vous conſeille encore de vous plaindre : je perds en ceci plus que vous.

PATAUT.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Ce n'eſt pas vous que cet homme là a volé, c'eſt moi.

PATAUT.

Il me ſemble pourtant que c'eſt moi qui n'ai plus ni ma Bourſe, ni mon Diamant.

LA BRANCHE.

Mais s'il ne vous les avoit pas pris, je vous les volerois à preſent.

PATAUT.

Je crois, ma foi, que vous avez raiſon. Crions tous deux : Au voleur, Au voleur.

SCENE IX.

PATAUT, LA BRANCHE, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

OU ſont-ils ces voleurs ? tuë, tuë.

LA BRANCHE *à Pataut.*

Allons, défendons-nous, ſecondez-moi bien.

PATAUT.

Oh ! ma foi, ſecondez-vous tout ſeul. Ce voleur-là eſt plaiſant, de vouloir que je me batte contre ceux qui viennent me défendre contre lui.

SCENE X.

PATAUT, HARPIN, BEL-HUMEUR.

HARPIN.

MOnſieur, nous ſommes ravis d'être venus ſi à propos à votre ſecours.

PATAUT.

Meſſieurs, je vous ſuis bien obligé.

HARPIN.

Ce fripon ne vous a-t-il rien dérobé ?

PATAUT.

Non, parce qu'un autre avoit déja pris les devants.

HARPIN.

Un autre vous avoit déja volé ?

PATAUT.

Oüi, mon Diamant & ma Bourſe.

HARPIN.

Ah ! Monſieur la mienne eſt à votre ſervice, & je vous prie de l'accepter.

PATAUT.

Monſieur, cela eſt trop honnête ; mais je n'en ferai rien.

HARPIN.

Vous me refuſez ? & pourquoi ?

PATAUT.

C'eſt qu'entre nous, j'ai deux cent Louis couſus dans les plis de mon juſte-au-corps. Oh ! les Voleurs de Paris ſont bien fins, mais les honnêtes gens d'Angoulême ne leur en cedent rien.

BEL-HUMEUR.

Deux cent Louis ?

PATAUT

Et de plus, une Lettre de Change de deux mille écus payable à vûë, tirée ſur Mr. Oronte, mon beau pere futur.

BEL-HUMEUR.

Mais je vous trouve bien indiſcret de nous dire cela, à nous que vous ne connoiſſez pas. Si nous étions des fripons, par hazard, que ſçait-on ?

PATAUT.

Oh ! je connois bien mes gens.

BEL-HUMEUR.

Il ne faut pas toujours juger des gens ſur la mine & d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde ceſſent quelquefois de l'être, quand ils en trouvent l'occaſion.

PATAUT.

C'eſt donc pour cela qu'on dit toujours, que l'occaſion fait le larron : mais j'ai meilleure opinion de vous que cela.

HARPIN.

Et vous nous rendez juſtice. Mais, Monſieur, croyez-moi, vous n'êtes pas encore chez vous ; d'autres Voleurs pourroient vous attaquer, & ne vous trouvant rien, vous tuër.

PATAUT.

J'en ſerois au déſeſpoir.

HARPIN.

C'eſt pourquoi, acceptez ma bourſe, je vous en conjure.

PATAUT.

Je la prends, puiſque vous le voulez. Mais, Meſſieurs, où vous trouver demain pour vous la rendre.

HARPIN.

Nous nous reverrons plûtôt que vous ne penſez ; nous vous donnons le bon ſoir.

PATAUT.

Meſſieurs, juſqu'au revoir.

SCENE

SCENE XI.

PATAUT *ſeul.*

PArbleu! s'il y a des fripons dans Paris, il faut avoüer auſſi qu'il y a de bien honnêtes gens.

SCENE XII.

PATAUT, CARTOUCHE *en ſouquenille.*

CARTOUCHE.

AU voleur! au voleur!

PATAUT.

Encore des Voleurs? Je penſe qu'il en pleut.

CARTOUCHE.

Ah, Monſieur, je viens d'être volé.

PATAUT.

Cela eſt fort drôle. Et moi auſſi.

CARTOUCHE.

Comment, & vous auſſi? vous vous moquez de

moi. Vous avez ſur le corps l'habit qu'on vient de me prendre.

PATAUT.

Moi, j'ai votre habit ?

CARTOUCHE.

Sans doute. Oh, parbleu ! vous me le rendrez, & vous reprendrez le vôtre.

PATAUT.

Comment le mien ? c'eſt un habit de toile ! je n'en ai jamais porté de ſemblable en ma vie.

CARTOUCHE.

Oh, ventrebleu, nous changerons, ou je ferai beau bruit.

SCENE XIII.

PATAUT, CARTOUCHE *en ſouquenille*, GRIPAUT *en Commiſſaire*, LARAME'E, & LA PINCE, *en Archers.*

GRIPAUT.

QUel bruit eſt cela ?

CARTOUCHE.

Ah! Monſieur le Commiſſaire, vous venez à propos. Ce fripon vient de me voler mon habit & ma bourſe.

PATAUT.

Je vous aſſure, Monſieur le Commiſſaire, que je ne connois point cet homme-là ; & que bien loin de l'avoir volé, on vient de me voler moi-même.

GRIPAUT.

Vous vous mocquez de moi. Il y a plus d'apparence que cet homme là vient d'être volé que vous. Les voleurs ne vous auroient pas laiſſé cet habit-là ſur le corps.

PATAUT.

Mais, Monſieur....

GRIPAUT.

Taiſez-vous. Vous m'avez tout l'air d'un fripon; & Monſieur me paroit un honnête homme. J'ai même, je croi, l'honneur de le connoître.

CARTOUCHE.

Si vous me connoiſſez, Monſieur! je ſuis votre Voiſin. Je m'appelle Jean Bourguignon.

GRIPAUT.

C'eſt ce qu'il me ſemble auſſi. Mais pour faire les choſes dans les régles de la Juſtice, dites moi qu'eſt-ce qu'il y avoit dans les poches de votre habit?

CARTOUCHE.

Une bourſe verte, Monſieur, qu'il m'a priſe.

PATAUT.

Cela n'eſt pas vrai, Monſieur, on me l'a donnée.

GRIPAUT.

Mais, mon ami, vous ſçavez que les Recelleurs ſont punis comme les Voleurs.

PATAUT.

Nous allons bien voir ſa menterie. Qu'eſt-ce qu'il y avoit dans la bourſe?

CARTOUCHE.

Dix Louis.

GRIPAUT.

Ah! cela git en preuve. Comptons. Un. Deux.

Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. & Dix. Cela eſt juſte. Vous voilà convaincu, mon ami, Vous êtes un fripon.

PATAUT.

Le Diable m'emporte ſi j'y comprens rien. Mais Monſieur le Commiſſaire, écoutez-moi. Vous ſçaurez que je ſuis un honnête homme d'Angoulême, nommé Jacques Pataut, fils de Chriſtophe Pataut....

GRIPAUT.

Tarare, Pati Pataut.... Qu'on mene cet homme là chez moi, que j'examine cette affaire à fond.

PATAUT.

Oh! c'eſt ce que je demande.

GRIPAUT.

Et vous, notre voiſin, ſuivez-nous, pour reprendre vos habits, lui rendre les ſiens, & en même-tems faire votre plainte.

(*Les faux Archers emmenent Pataut.*)

SCENE XIV.

CARTOUCHE *en ſouquenille.*
GRIPAUT *en Commiſſaire.*

GRIPAUT.

NOtre affaire va bien, qu'en dites-vous?

CARTOUCHE.

Tu as fait ton rôle de Commiſſaire à merveille. Mais ce n'eſt pas tout. Il faut garder Monſieur Pataut toute cette nuit, & le bien régaler pour ſon argent. Demain inſtruits par les lettres que *nous* pourrons lui trouver ſur lui, j'irai rendre viſite au Beau-Pere, dont j'eſpere encore tirer une bonne aubaine.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre répréſente l'Appartement de Monſieur Oronte.

SCENE I.

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne ſçais plus que penſer, ma Fille. Monſieur Pataut m'écrit d'Angoulême que ſon fils arrive. J'envoye au Meſſager; on m'aſſure qu'il eſt arrivé d'hier au ſoir à huit heures, & nous ne l'avons point encore vû. Que dites-vous de cela?

ISABELLE.

Je dis que cet-homme-là n'a guére d'empreſſement de me voir, & qu'il n'obéit peut-être à ſon Pere qu'à regret.

ORONTE.

Ah ! ſi j'en étois perſuadé, je lui aurois bien-tôt rendu ſa parole.

ISABELLE.

Quelle difference de ſon procedé à l'amour de Valere ! Quelle maniere polie pour moi ! Quels reſpects & quelle complaiſance pour vous !

ORONTE.

Je vous ai déja dit, ma Fille, que j'étois au deſeſpoir d'avoir manqué à Valere, & que ſans le dédit de dix mille écus que j'ai avec Monſieur Pataut le Pere, il y auroit long-tems que Valere ſeroit mon Gendre ; mais il n'y a plus de remede.

ISABELLE.

Mais, mon Pere, Valere s'eſt offert tant de fois à payer ce dédit.

ORONTE.

Et de quoi ? d'une partie de la dot que je lui donnerois. Son pere eſt fort riche, mais il n'en eſt pas moins avare ; & il auroit autant de peine à ſe défaire de ſon argent, qu'il a eu de facilité à l'amaſſer.

ISABELLE.

Enfin, il faudra donc que je ſois la victime d'une faute dont vous vous repentez, & que j'épouſe un homme que je n'ai jamais vû, & que vous ne connoiſſez pas vous-méme.

SCENE II.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, voilà un homme qui vous demande. Il dit qu'il s'appelle Monſieur Pataut.

ORONTE.

Ah ! le voici donc à la fin. Faites entrer.

SCENE III.

ORONTE, ISABELLE; CARTOUCHE *ſous la figure de Pataut*, LE FRERE de Cartouche, JASMIN.

CARTOUCHE *à part.*

VOyons ſi ſous cet habit je pourrai dégoûter Monſieur Oronte de l'alliance qu'il vouloit faire, & en même tems lui arracher quelques plumes. Toi, mon Frere, tâche de te cacher dans quelque

endroit de cette maiſon pour nous en ouvrir la porte cette nuit.

SCENE IV.

ORONTE, ISABELLE, CARTOUCHE *ſous la figure de Tartaut*, JASMIN.

CARTOUCHE.

SErviteur, Beau-pere. Vous ne m'avez jamais vû, & bien vous me voyez.

ORONTE.

J'en ſuis ravi, Monſieur, & je mourois d'impatience de vous embraſſer.

CARTOUCHE.

Où eſt donc votre fille ?

ORONTE.

La voilà devant vous.

CARTOUCHE.

Qui ? celle-là. Il me ſemble qu'elle n'eſt pas ſi belle, que mon pere me l'avoit dit.

ISABELLE.

Le compliment eſt gracieux.

CARTOUCHE.

Voilà ce que c'eſt que d'acheter comme cela chat en poche.

ORONTE.

On m'avoit bien dit que mon Gendre étoit un ſot, & je ne ſuis pas déja trop ſatisfait de cet abord.

CARTOUCHE.

Nous autres Angoumoiſins, nous ſommes francs, & je vous dirai ſincerement, Beau-pere, que la Dame chez qui j'ai ſoupé hier, & avec qui j'ai paſſé la nuit à joüer, eſt cent picques au-deſſus de votre Fille.

ORONTE.

Comment? vous êtes arrivé d'hier, & vous êtes allé deſcendre autre part que chez moi?

CARTOUCHE.

Pourquoi non? je n'aime point à me contraindre, moi.

ORONTE.

Hé! quelle eſt cette Dame chez qui vous avez paſſé la nuit?

CARTOUCHE.

Ma foi, je ne la connois pas. Elle m'eſt venuë recevoir au ſortir du Caroſſe: elle m'a mené dans ſon logis, où j'ai bien payé mon écot, à la vérité; car ſon Couſin & elle m'ont gagné deux cens Loüis, une bague, & de deux mille écus ſur ma parole.

ISABELLE.

Ah, mon Pere !

ORONTE.

Oüais ! Que veut dire ceci ? J'allois m'engager dans une belle affaire.

CARTOUCHE.

Oh ça, parlons un peu d'autre choſe, & dépêchons, car je ſuis preſſé. Votre compagnie commence à m'ennuyer.

ORONTE.

Ma foi, la vôtre ne me fait guére plus de plaiſir.

CARTOUCHE.

Commencez par me payer cette lettre de change.

ORONTE.

Il eſt juſte, & je vous tenois cet argent tout prêt. Mais ...

CARTOUCHE.

Et voilà de plus une lettre de mon Pere qui vous mande de ne me laiſſer manquer de rien. Prêtez-moi un millier de piſtoles pour aller regagner mon argent.

ORONTE.

Quel Diable d'homme eſt-ce ci ? Je n'ai point d'argent à vous prêter.

CARTOUCHE.

Comment donc, vilain ladre, à votre Gendre ?

ORONTE.

Mon Gendre ? Vous ne le ſerez jamais ; je ne veux point de joüeur dans ma famille.

CARTOUCHE.

Mais vous ſçavez que nous avons un certain dédit.....

ORONTE.

Je m'en mocque ; & s'il faut plaider, nous plaiderons.

CARTOUCHE.

Oh ! point de procés. Je crains trop de paſſer par les mains de la Juſtice. Finiſſons à l'amiable, Monſieur Oronte ; votre fille n'eſt point de mon goût, je ne ſuis point du vôtre, ni du ſien. Commencez par me payer la Lettre de change.

ORONTE.

Je vous ai déja dit que cela étoit juſte ; & voilà deux mille écus en or bien comptez.

CARTOUCHE.

Ce n'eſt pas tout, il faut à préſent me rendre les préſens que j'ai fait à votre fille.

ISABELLE.

Ah ! de très grand cœur. Tenez, Monſieur, voilà votre colier & vos boucles.

CARTOUCHE.

Et pour vous montrer que je ne ſuis pas un chicannier, voilà votre dédit que je vous rends. Donnez-moi le mien, & une centaine de piſtoles ſeu-

lement, pour me dédommager des frais de mon voyage.

ORONTE *à Iſabelle.*

Ah! volontiers. Je n'aurois jamais cru cet homme-là ſi raiſonnable. Tenez, Monſieur, les *voilà*. Je vous avouë que je ne croyois pas en être quitte à ſi bon marché.

CARTOUCHE.

Hé! vous y perdez encore plus que vous ne penſez.

ORONTE.

Ma foi, je gagne trop de n'avoir *pas* pour Gendre un homme comme vous.

CARTOUCHE.

Adieu, juſqu'au revoir. N'avez-vous rien à mander à mon Pere!

ORONTE.

Je lui écrirai moi-même, & de la bonne encre.

CARTOUCHE.

Si vous lui écrivez des nouvelles, mandez-lui que Cartouche n'eſt pas encore pris.

ORONTE.

Je lui écrirai ce qu'il me plaira

SCENE V.

ORONTE, ISABELLE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'allois faire là un beau coup. Il faut faire avertir au plûtôt Valere.

ISABELLE.

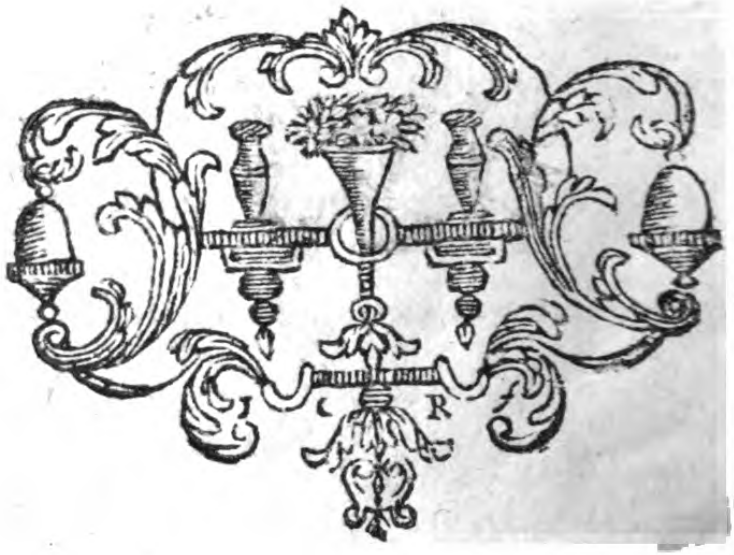
Ah! mon Pere, je me charge avec plaiſir de ce ſoin. Jaſmin, cours promptement chez Valere, & dis-lui que mon Pere l'attend avec impatience. Tu avertiras en même tems le Notaire.

SCENE VI

ORONTE, ISABELLE.

ORONTE.

JE ne puis revenir de mon étonnement. *Il* faut avoüer que nos Enfans ſçavent ſouvent mieux ce qu'il leur faut que nous-mêmes. L'amour t'a fait choiſir Valere, & l'intereſt m'avoit fait accepter un homme qui nous auroit tous ruinez dans la ſuite. Mais que nous veut cette figure hétéroclite?



SCENE VII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT *en ſouquenille.*

PATAUT.

A La fin, je me ſuis fauvé de leurs pattes, & me voici. Serviteur, Monſieur Oronte; bon jour Mademoiſelle Iſabelle.

ORONTE.

Que Diable cherche cet homme-là ici ? il a une mauvaiſe phiſionomie.

PATAUT.

Vous ne me connoiſſez pas, je le vois bien.

ORONTE.

Hé? non vraiment. Qui êtes -vous, mon ami?

PATAUT.

Je ſuis le fils de mon pere; & vous le connoiſſez bien.

ORONTE.

Moi, je connois votre pere ? Voici aſſurément quelque fripon.

PATAUT.

J'en ai l'habit toujours.

ISABELLE.

Ah ! mon Pere, ne ſeroit-ce point ce Cartouche qui fait tant de bruit ?

ORONTE.

Ah ! ma Fille, il faut que ce ſoit lui-même. On m'a conté ce matin qu'il s'étoit ſauvé d'une maiſon en ſouquenille.

PATAUT.

Cela eſt vrai, je me ſuis ſauvé dans l'équipage où vous me voyez.

ORONTE.

Ah ! ma Fille, nous ſommes perdus.

PATAUT.

Mais avant que de vous conter tout cela, il faut du moins que je vous embraſſe.

ISABELLE.

Ah ! je ſuis morte.

(*Elle s'enfuit.*)

SCENE VIII.

ORONTE, PATAUT.

ORONTE.

AH ! Monſieur, ſauvez-moi la vie.

PATAUT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce que mon habit vous fait peur ? C'eſt un habit de Voleur, à la verité ; mais je n'en puis avoir un autre que vous ne me donniez de l'argent pour en avoir, car ma foi je n'ai pas le ſou.

ORONTE.

De l'argent ? Ah ! c'eſt lui aſſurément.

PATAUT.

Hé ! oüi vraiment, c'eſt moi-même. Qui vous dit le contraire ? Mais laiſſez-moi vous conter mon avanture.

ORONTE *en tremblant.*

Je la ſçai, Monſieur, il n'eſt pas neceſſaire de vous donner la peine....

PATAUT.

Oh ! parbleu, écoutez-moi donc.

ORONTE *à part.*

Je voudrois déja qu'il fût bien loin, ou qu'il nous vint du ſecours.

PATAUT.

Je fus hier attaqué par des marauts.

ORONTE.

Dans la ruë des Petits-Auguſtins, n'eſt-ce pas? Nous ſçavons cela.

PATAUT.

Celle-là, ou une autre; il n'importe.

ORONTE.

Vous en bleſſâtes deux, & vous vous ſauvâtes en chemiſe par une cheminée dans une maiſon où l'on vous donna cet habit. Nous ſçavons de plus que vous vous êtes ſauvé de priſon....

PATAUT.

Plaît-il?

ORONTE.

Quoi?

PATAUT.

Rêvez-vous? Quel galimathias me faites-vous là? il n'y a pas un mot de tout ce que vous me dites-là.

ORONTE.

Hé! Monſieur, nous pouvons ne pas bien ſçavoir la choſe. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que vous paſſez pour un brave homme, & qu'on ſçait bien qu'il faut que chacun vive de ſon métier.

PATAUT.

Larrons ou autres, n'eſt-ce pas? Parbleu, ceux d'hier auront de quoi vivre long-tems à mes dépens. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que je voudrois avoir ce Diamant.

ORONTE.

Mon Diamant, Monſieur? Ah! qu'à cela ne tienne pour vous contenter.

PATAUT.

Que voulez-vous que je faſſe de votre Diamant quand j'épouſe votre Fille?

ORONTE.

Comment, vous épouſez ma Fille?

PATAUT.

Oüi, eſt-ce que je ne viens pas ici pour cela?

ORONTE.

En voilà bien d'un autre. Je crois que cet homme-là ſe mocque de moi ou extravague, de me venir demander ma Fille en mariage. Parbleu cela me feroit bien de l'honneur dans le monde de devenir le Beau-pere de Mr. Cartouche: en tout cas, ma Fille ſeroit bien-tôt veuve.

PATAUT.

Que marmottez-vous là tout bas? Il ſemble que vous ſoyez fâché que je veuille être votre Gendre.

ORONTE.

Hé! Monſieur, il ne s'agit point de cela maintenant.

PATAUT.

Et dequoi donc ? Parbleu ! je ne crois pas vous faire deshonneur de rechercher votre Fille en mariage.

ORONTE.

Ah ! c'eſt beaucoup d'honneur pour elle ; mais enfin, vous me permettrez de vous dire que la profeſſion que vous exercez ne s'accorde guere avec la nôtre.

PATAUT.

Comment donc ? Eſt-ce que nous ne ſommes pas tout deux du même métier ?

ORONTE.

Moi je ſuis de votre métier ?

PATAUT.

Sans doute. N'êtes-vous pas Négociant comme moi.

ORONTE.

Ne parlons point de votre négoce ; qui dit Négociant, dit fripon. Voilà apparemment ce que vous voulez me faire entendre ; mais cependant il s'en trouve beaucoup parmi nous qui ſe feroient un ſcrupule . . . .

SCENE IX.

ORONTE, PATAUT, *en ſouquenille*, UN EXEMPT, Pluſieurs Archers.

L'EXEMPT *le Piſtolet à la main, à Pataut.*

SI tu remuë, je te brûle la cervelle.

ORONTE.

Miſericorde!

L'EXEMPT.

Ah, ah, Monſieur Cartouche, à la fin nous vous tenons.

ORONTE.

Je ſçavois bien que je ne me trompois pas, & que c'étoit lui-même. Que diriez-vous, Meſſieurs, de ce pendart qui venoit ici me demander effrontément ma Fille en mariage.

L'EXEMPT.

Vrayment, il a fait bien d'autres tours. Parbleu! voilà un maraut qui nous a coûté bien de la peine à prendre. *Victoria*!

PATAUT.

Meſſieurs, vous vous méprenez aſſurément.

L'EXEMPT.

Oh ! que nenni. Les mouches qui t'ont ſuivi ne ſe connoiſſent que trop, & voilà la même ſouquenille que tu avois hier quand tu t'es ſauvé. N'eſt-ce pas toi qui as tué ces quatre hommes ces jours paſſez ?

PATAUT.

Cela eſt faux. Faites-les venir devant moi, ils n'oſeroient me le ſoûtenir.

SCENE X.

ORONTE, PATAUT *en ſouquenille.* ISABELLE, L'EXEMPT, Pluſieurs Archers.

ISABELLE.

AH ! mon Pere, voici bien autre choſe. Je viens de trouver un petit drôle qui étoit caché dans ma chambre, & à mes cris un de ces Meſſieurs eſt accouru qui l'a reconnu pour être frere de Cartouche. Le voilà qui nous l'amene ici.

L'EXEMPT.

Il faut les confronter enſemble.

SCENE XI.

ORONTE, PATAUT *en Souquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT *Archer*. Le Frere de Cartouche, Pluſieurs Archers, JASMIN.

L'EXEMPT *à Rodomont.*

ETes-vous bien ſûr que ce ſoit-là le Frere de Cartouche?

RODOMONT.

Oüi, Monſieur, nous l'avons déja pris pluſieurs fois.

L'EXEMPT.

Et connoiſſez-vous Cartouche?

RODOMONT.

Non, perſonne de nous autres ne l'a jamais vû.

L'EXEMPT *au Frere de Cartouche.*

Parle, n'eſt-ce pas là ton Frere? Si tu nous dis la verité, on te laiſſera aller.

PATAUT.

Qu'il parle, je m'en rapporte à lui.

LE PETIT FRERE *feignant que Pataut eſt ſon Frere.*

Ah ! mon cher Frere, que je ſuis fâché de vous voir en cet état.

PATAUT.

En voici bien d'un autre.

LE PETIT FRERE.

Et comment avez-vous fait pour vous laiſſer prendre, vous qui paſſiez pour la terreur de la Pouſſe ?

PATAUT.

Voilà un petit pendart bien effronté !

LE PETIT FRERE.

Hélas ! que notre Sœur qui eſt à la Salpétriere, & notre Frere qui eſt au Châtelet, vont être fâchez, de l'affront que vous allez faire à notre famille !

PATAUT.

Je vous aſſure, Meſſieurs....

L'EXEMPT.

Allons, marche, marche.

LE PETIT FRERE *à Oronte lui prenant ſon Diamant.*

Hé ! Monſieur, ayez pitié de moi ; je vous promets que je n'y retournerai plus.

ORONTE.

Va, malheureux, ſauve-toi, ſi tu peux.

SCENE XII.

ORONTE, PATAUT *en ſouquenille*, ISABELLE, L'EXEMPT, RODOMONT *Archer*, Pluſieurs Archers, VALERE, JASMIN.

VALERE.

ARrêtez, Meſſieurs, que faites-vous ?

L'EXEMPT.

Nous emmenons Cartouche.

VALERE.

Hé ! Meſſieurs, vous vous méprenez Cartouche vient d'être arrêté dans un Cabaret à la Courtille ; & cet homme-cy eſt Monſieur Pataut, le fils d'un Negociant d'Angoulême.

L'EXEMPT.

Quoi ! ce n'eſt pas là Cartouche ?

VALERE.

Vous voyez bien qu'il n'a point de balaffre.

L'EXEMPT.

Ah ! cela eſt vrai, nous l'avions oublié. Mais cependant voilà ſon Frere qui ſoutient .....

Ah, ah ! qu'eſt-il donc devenu ?

ORONTE.

Il m'a fait tant de pitié en me ſerrant les mains de toute ſa force, que je n'ai pû .... Mais me voilà bien payé de ma charité. Le petit Maraut m'a eſcamoté mon Diamant. Maugrébleu du ſot que je ſuis !

PATAUT.

Ma foi, j'en ſuis bien aiſe, vous meritez bien cela.

L'EXEMPT.

Allons, Camarades, puiſque Cartouche eſt pris, hâtons-nous d'aller au-devant de ceux qui l'emmenent, pour avoir part à l'honneur de ſa priſe.

SCENE XIII.

ORONTE, ISABELLE, PATAUT, VALERE, JASMIN.

ORONTE.

PArbleu, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires; & ce que vous m'aprenez....

VALERE.

Je vous dis la verité, Monſieur. C'eſt Cartouche qui a volé Monſieur cette nuit.

PATAUT.

Cela eſt vrai.

VALERE.

Et il s'eſt ſervi de ſes habits & de ſes papiers, pour vous attraper de l'argent & des bijoux.

ORONTE.

Et d'où ſçavez-vous cela?

VALERE.

Un Clerc de mon Pere qui s'étoit mis de ſa clique, m'a tout avoüé; & c'eſt lui, qui par mon conſeil, pour obtenir ſa grace, vient de le faire prendre.

ORONTE.

Ah ! la belle priſe ! Mais cependant il m'en coûte plus de douze mille livres.

VALERE.

Ne vous allarmez point. Tout ce qui vous a été pris, auſſi bien qu'à Monſieur, vous ſera rendu. On me l'a promis.

ORONTE *à Pataut.*

Ah ! Monſieur, n'ayant point le bonheur de vous connoître, je vous demande pardon ſi je vous ai traité. ...

PATAUT.

Je n'ai que faire de vos excuſes. Faites-moi rendre au plûtôt ce qui m'a été volé, & je m'en retourne à Angoulême, je n'ai que faire de vous, ni de votre fille.

ORONTE.

Ah ! vous êtes le maître de faire ce que bon vous ſemblera.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, ISABELLE, VALERE, JASMIN,

ORONTE.

J'Ai retiré mon dédit, & j'apprens que Cartouche eſt pris, je ſuis trop content. Allons, allons, ne ſongeons qu'à nous réjoüir, & que le Divertiſſement preparé pour les Nôces de Monſieur Pataut, ſerve de prélude à celles de Valere.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

PLUSIEURS MUSICIENS & Danſeurs, & gens de la Nôce.

UN MUSICIEN.

UN jour l'Hymen en embuſcade,
Près de ſes terres rencontra
Les Amours, qui battoient l'eſtrade,
Il fut d'abord, au qui va là ?
Ami ! répondit la brigade,
Raſſurez-vous, ne craignez rien ;
Nous n'avons pas, cher Camarade,
Deſſein d'enlever votre bien,
Nous ne voulons que la paſſade.

DEUXIE'ME MUSICIEN.

A dérober des fleurettes,
Ne paſſez pas vos beaux ans,
Jeunes Coquettes,
Employez mieux votre Printems.
Pour l'avenir, foible reſſource
De n'enlever que des deſirs,
De ne voler que des ſoûpirs,
Il faut aller droit à la bourſe.

ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

PREMIER MUSICIEN.

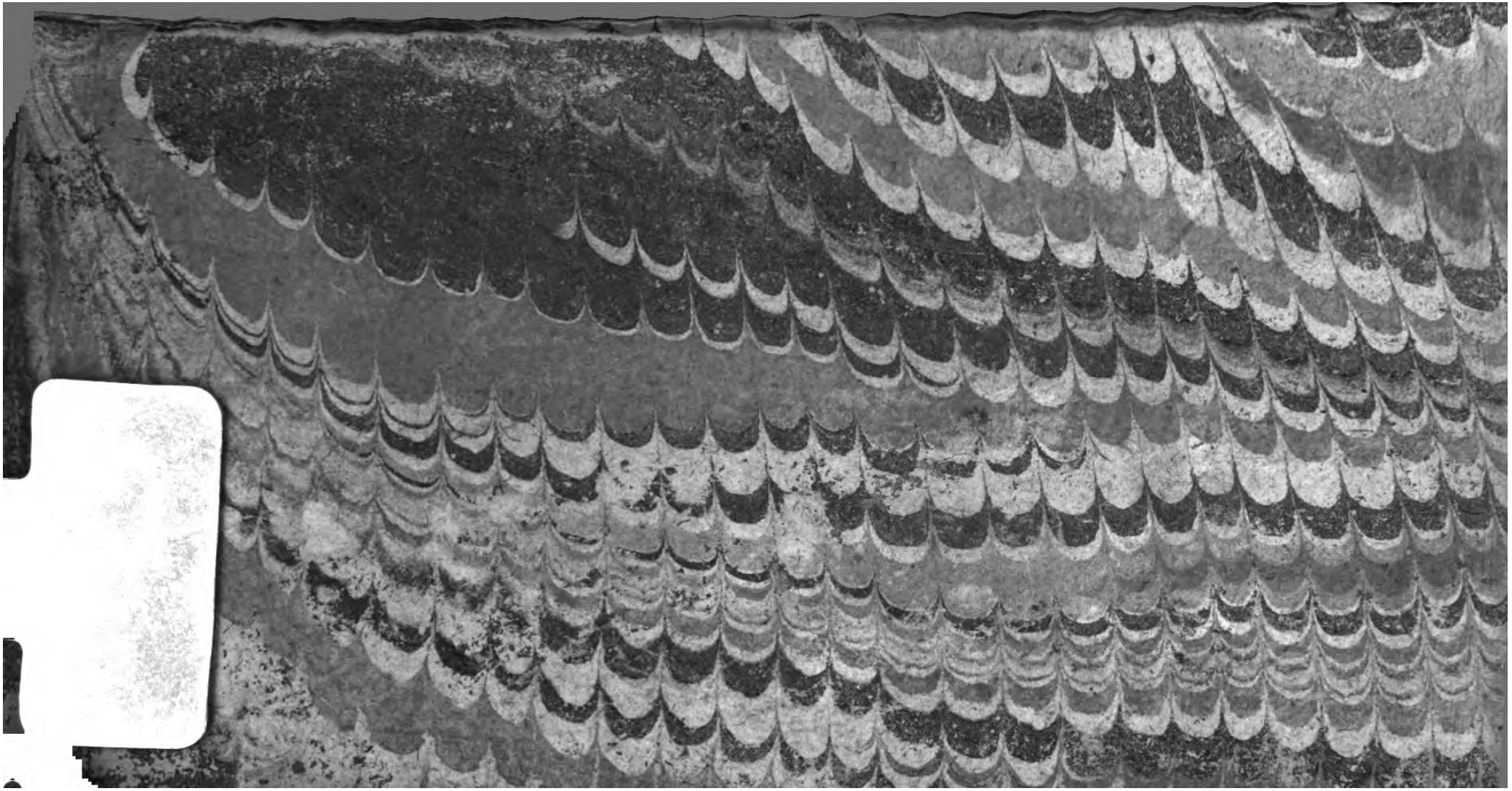
L'Amour eſt un Voleur,
Qui cherche à vous ſurprendre:
Beautez, pour vous défendre,
Armez-vous de rigueur.
En vain il vous proteſte
Qu'il n'en veut point à votre honneur,
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Si vous laiſſez voler le cœur,
Adieu le reſte.

DEUXIE'ME MUSICIEN.

En vain vous vous flattez,
Gens à bonnes fortunes,
Des Blondes & des Brunes,
D'être ſeuls écoutez.
En vain un air modeſte
Vous empêche d'être jaloux;
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Qui peut être foible pour vous,
L'eſt pour le reſte.

TROISIE'ME MUSICIEN.

Le Plumet bruſquement.
Frape au cœur d'une Belle;
L'Abbé dans la ruélle,
L'attaque doucement;
En vain elle conteſte,
Et de l'amour brave les traits;
Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Un Financier ſurvient après,
Qui fait le reſte.

Fin du divertiſſement.

Bt. fr. Field Fund.
Dec. 1926.